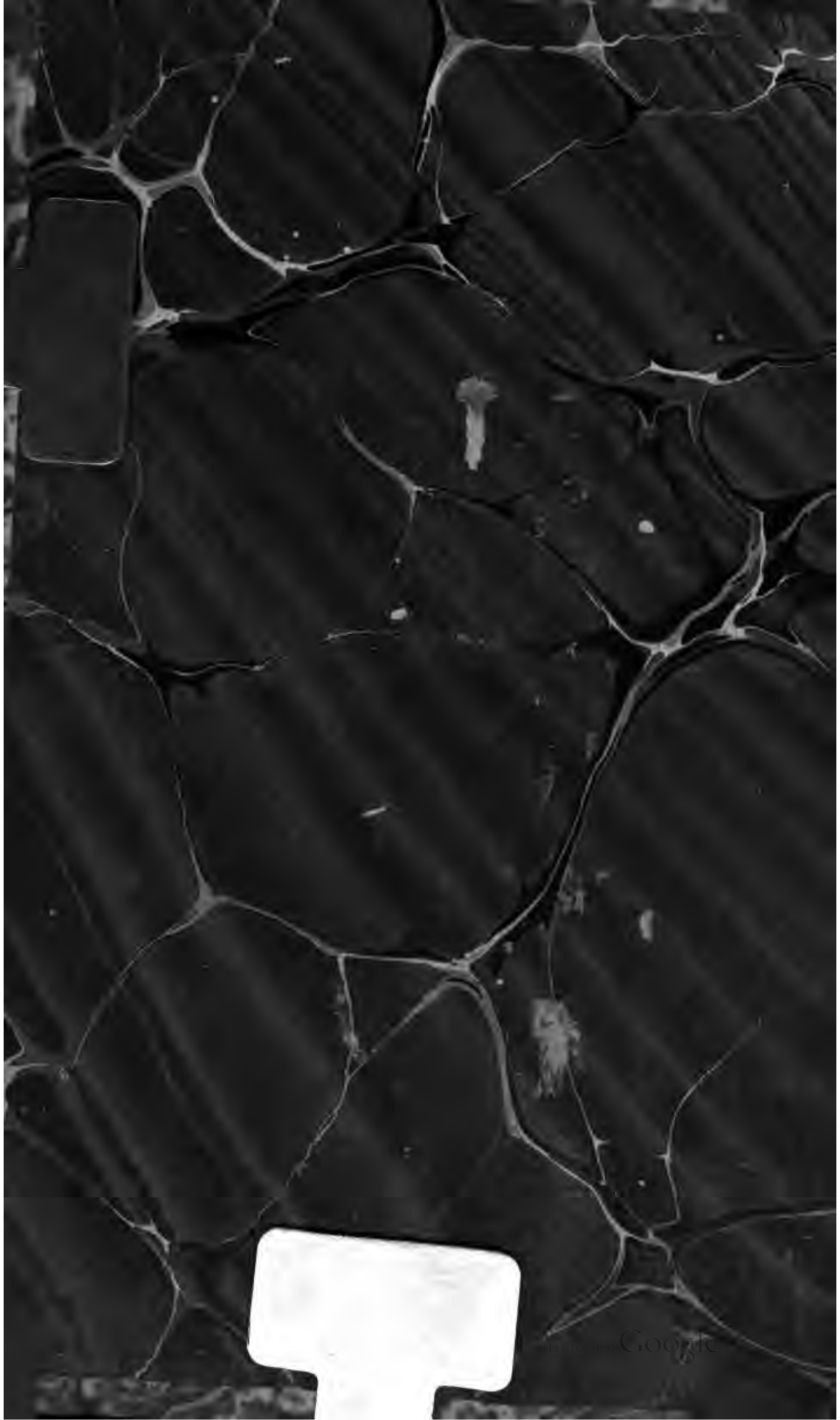

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08182716 8





VOYAGES ET AVENTURES

DU

CAPITAINE BONNEVILLE.

VOYAGES ET AVENTURES

DU

CAPITAINE BONNEVILLE

A L'OUEST DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

AU DELA DES MONTAGNES ROCHEUSES;

PAR WASHINGTON IRWING,

Auteur du Sketck-Book, de l'Alhambra, etc.:

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR BENJAMIN LAROCHE,

Traducteur des Œuvres de Byron et de Cooper.

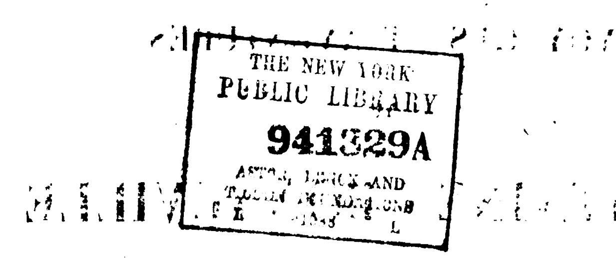
II.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

6, RUE DES BEAUX-ARTS.

1837.



LES AVENTURES

DU

CAPITAINE BONNEVILLE.

CHAPITRE XXVIII.

Curiosités naturelles. — La plaine d'Argile blanche.—Sources chaudes. — La source de Bière.—Départ à la recherche des trappeurs libres. — Plaine du Port-Neuf. — Laves. — Fissures et gouffres. Indiens Bannecks. — Leur chasse au buffle. — Banquet des chasseurs.—Héros de la table.—Bravades contre un ennemi absent.— Rencontre d'Hodgkiss.—Ses aventures.—Triomphe des Bannecks. — Stratégie guerrière des Pieds-Noirs.

Après avoir franchi une crête élevée, le capitaine Bonneville arriva sur la rivière de l'Ours qui, depuis sa source jusqu'au Grand-Lac Salé, décrit la figure d'un fer à cheval. Une des principales sources de cette rivière, quoiqu'on la suppose abondamment peuplée de castors, n'a jamais été visitée par les trappeurs, car elle prend naissance parmi des monts escarpés et se trouve en-

tourée de pins abattus et d'immenses précipices.

Descendant cette rivière, la caravane campa, le 6 novembre, au bord d'un lac de la longueur de trente milles et d'environ deux ou trois milles de largeur, complètement encadré dans des chaînes de montagnes et joint à la rivière de l'Ours par un marais impraticable : on le nomme le Petit-Lac, pour le distinguer du Grand-Lac d'eau salée.

Le 10 novembre, le capitaine visita, dans les environs, un endroit remarquable par ses curiosités naturelles. Une arène d'un demi-mille carré y présente une surface unie, composée d'argile blanche, sans aucune tache, et semblable à un grand bloc de marbre de Paros, ou à une éblouissante nappe de neige. L'effet, en tout temps, est d'une beauté frappante, soit en été quand la verdure l'environne, soit en automne quand sa surface brillante contraste avec le feuillage jaunissant. A la voir de loin, on la prendrait pour un grand miroir placé dans l'ombre du paysage.

Autour de cette plaine, sont groupées des sources de diverses grandeurs et de températures variées. Une d'elles, d'une chaleur intense, bout avec force en s'élevant de temps en temps à la hauteur de trois pieds. Dans un autre endroit, il existe dans la terre une ouverture d'où s'échappe

une colonne de vapeur formant un nuage perpétuel. La terre, aux alentours, rend un son creux et terrifie le trappeur solitaire qui entend le sabot de son cheval résonner comme un tambour voilé. Il se figure alors quelque gouffre mystérieux, quelque volcan caché, et regarde autour de lui avec un sentiment de crainte et d'inquiétude.

La curiosité la plus remarquable de cette singulière région est la *source de Bière*, dont les trappeurs font d'étonnants récits. On dit même qu'ils s'écartent de leur route pour boire de ses eaux avec une ardeur pareille à celle de l'Arabe cherchant quelque puits renommé du désert. Le capitaine Bonneville lui attribue un goût semblable à celui de la bière; ses hommes en burent avec avidité et à pleines rasades. Il ne crut remarquer aucune qualité médicale ou aucun résultat important dans l'emploi de cette boisson. Les Indiens refusèrent néanmoins d'y goûter et tentèrent d'en détourner les blancs.

Nous avons aussi entendu nommer cette source source d'eau de Seltz : on prétend qu'elle contient du soufre et du fer; il est probable qu'elle possède quelques unes des qualités de l'eau de Ballston.

Le capitaine Bonneville jugea ensuite qu'il

était temps d'aller à la recherche du poste de trappeurs libres qu'il avait détaché, au commencement de juillet, sous le commandement de M. Hodgkiss, pour trapper aux sources de la rivière du Saumon. Son intention était de le réunir à sa brigade actuelle, afin de former ensemble leurs quartiers d'hiver. En conséquence, le 11 novembre, il prit momentanément congé de sa caravane, en lui indiquant un rendez-vous sur la rivière du Serpent; puis, accompagné de trois hommes, il commença son voyage.

Sa route traversait la plaine du Port-Neuf, affluent de la rivière du Serpent, et ainsi appelée du nom d'un infortuné trappeur canadien qui y fut assassiné par les Indiens. Toute la partie du pays qu'ils traversèrent portait l'empreinte de convulsions volcaniques et d'anciens bouleversements. De grandes masses de chaux carbonisée étaient éparses dans toutes les directions; les crevasses et les rochers avaient apparemment subi l'action du feu; car les rocs, en quelques endroits, avaient été réduits à l'état de fusion. La plaine était déchirée et fendue par de profonds ravins et de larges crevasses, la plupart remplis de laves.

A peine s'étaient-ils avancés, qu'ils aperçurent une brigade de cavaliers galopant vers eux à franc

étrier. Ils battirent en retraite aussitôt du côté d'une rivière boisée, et se retranchèrent au milieu des arbres. Les Indiens firent halte, et l'un d'eux s'avança seul. Il atteignit le capitaine Bonneville au moment où celui-ci et ses hommes mettaient pied à terre et prenaient position. Quelques mots dissipèrent toute crainte; c'était une brigade de vingt-cinq Bannecks Indiens, amis des blancs, et qui leur proposaient, par l'intermédiaire de leur envoyé, de camper ensemble et de chasser le buffle dont ils avaient découvert, à peu de distance, de nombreux troupeaux.

Curieux d'observer leur manière de chasser, le capitaine Bonneville accéda joyeusement à leur demande.

En conséquence, les deux partis campèrent ensemble dans un endroit convenable et se préparèrent à la chasse : les Indiens postèrent d'abord un enfant sur une petite colline près du camp, pour les avertir de l'approche de l'ennemi. Les *coureurs,* comme on les appelle, montèrent les chevaux les plus rapides, et, armés d'arcs et de flèches, s'avancèrent doucement et avec précaution vers les buffles, en se cachant, autant que possible, dans les enfoncements et les ravins.

Arrivés à une distance convenable, un signal

fut donné, et ils se lancèrent en avant tous, à la fois, comme une meute de lévriers, avec force hurlements, galopant au milieu des troupeaux de buffles et lançant leurs flèches à droite et à gauche. La plaine semblait trembler sous les pas du gibier fuyant. Les femelles étaient saisies d'une terreur panique; les mâles, irrités et furieux, poussaient des beuglements affreux, et se tournaient parfois, avec désespoir, contre ceux qui les poursuivaient.

En peu d'instants, chaque chasseur eut étendu à terre deux ou trois vaches. Un seul trait suffisait pour cela, et l'animal, une fois atteint, était abandonné pour être achevé à la fin de la chasse. Souvent une vache était tuée sur-le-champ par une seule flèche; pour preuve, le capitaine raconte avoir vu le corps de l'une d'elles complètement traversé par un trait qui s'était ensuite enfoncé dans la terre. Les taureaux ne sont pas aussi faciles à tuer; ils exigent toujours l'emploi de plusieurs flèches; quelques uns se battent avec les chevaux et les poursuivent avec furie, quoique blessés grièvement et conservant encore les dards enfoncés dans la chair.

La grande mêlée de la chasse finie, les Indiens achevèrent les animaux blessés; puis, après les

avoir dépecés, ils revinrent au camp chargés de viande. On fit rôtir les meilleurs morceaux, et un repas de chasseurs s'ensuivit, dans lequel le capitaine Bonneville et ses hommes, excités par un jeûne antérieur, remplirent leur rôle avec le plus grand appétit.

On prétend que quelques hommes deviennent braves à mesure que leur estomac se remplit : cette maxime peut s'appliquer aux guerriers bannecks. A mesure qu'ils se bourraient de viande de buffle, ils devenaient de plus en plus animés, si bien qu'à la fin du souper, ils chantèrent des hymnes guerriers, célébrant leurs hauts-faits et les victoires remportées sur les Pieds-Noirs, s'échauffant avec leur sujet et s'enivrant de leurs propres éloges. Ces magnifiques héros de la table se levaient et s'avançaient à une petite distance en dehors de la clarté du feu, et apostrophaient leurs ennemis pieds-noirs, comme s'ils eussent été présents, en brandissant leurs armes et se frappant la poitrine.

Ils vociférèrent leurs exploits, rappelant aux Pieds-Noirs qu'ils avaient arrosé leurs villes de sang et de larmes, énumérant les coups portés, les guerriers tués et les chevelures enlevées en triomphe.

Après avoir dit tout ce qu'ils crurent susceptible d'exciter la rage ou la vengeance humaine, ils défièrent leurs ennemis absents de venir prendre leur revanche, maintenant qu'ils étaient peu nombreux; puis, ne recevant aucune réponse à cette vaillante bravade, ils terminèrent par une multitude d'insultes et de railleries, prétendant que les Pieds-Noirs étaient des lâches et des poltrons, qui n'osaient pas accepter leur défi. Telles sont les orgueilleuses rodomontades auxquelles se livrent les hommes rouges dans leurs moments d'enthousiasme vaniteux; malgré leur taciturnité prétendue, ils aiment quelquefois à célébrer leurs exploits et à chanter leurs propres louanges.

Ayant exhalé leur valeur avec cette vigoureuse effervescence, les braves Bannecks redevinrent graduellement plus calmes, se radoucirent tout à fait et finirent par se livrer au sommeil, sans placer une seule sentinelle pour veiller à la sûreté de leur camp; de façon que, si les Pieds-Noirs les eussent pris au mot, il est probable que peu d'entre eux eussent été à même de renouveler leur forfanterie.

Le lendemain matin, le capitaine Bonneville acheta une provision de viande salée de ses glorieux amis, qui, malgré leurs grandes phrases,

n'étaient qu'une pauvre horde dépourvue d'armes à feu et de tout ce qui constitue l'opulence de la vie sauvage. Le marché conclu, les Bannecks se mirent en route vers leur village situé, selon eux, à l'embouchure de la rivière du Port-Neuf; le capitaine Bonneville et ses compagnons se dirigèrent, de leur côté, vers la rivière du Serpent.

Arrivés sur les bords de cette rivière, ils la trouvèrent rapide et bruyante, mais assez basse pour qu'on pût la passer facilement. Pendant qu'ils la franchissaient, un des leurs aperçut un espion indien qui les épiait du sommet d'une colline voisine et qui disparut dès qu'il se vit découvert. A ses mouvements furtifs, le capitaine soupçonna que c'était un espion du camp des Pieds-Noirs, qui allait rendre compte à ses compagnons de sa découverte.

Comme il n'était pas prudent de s'amuser dans un pareil voisinage, la petite bande accéléra sa marche et ne s'arrêta qu'à une grande distance. Elle campa, la nuit, au milieu d'une abondance de sauge ou absinthe, propre à la pâture des chevaux. Après avoir fait un grand feu, nos voyageurs préparèrent un grand souper, composé de filets et de côtes de buffle, accompagnés d'autres morceaux choisis qu'ils avaient apportés

avec eux. Après un repas copieux, assaisonné d'un appétit inconnu aux épicuriens des villes, ils s'étendirent sur leurs couches de peaux et goûtèrent, sous le dais étoilé du firmament, un sommeil paisible et profond.

Ils continuèrent leur voyage durant quelques jours, sans aucun incident digne d'être rapporté, et, le 19 novembre, découvrirent les traces de la bande qu'ils cherchaient, telles que des espaces brûlés de la prairie et des lieux de campement déserts. Ces traces furent examinées avec soin, pour découvrir, par leur plus ou moins de fraîcheur ou d'ancienneté, l'époque où les trappeurs les avaient abandonnées. Enfin, après beaucoup de recherches et d'investigations, ils atteignirent la piste régulière de la brigade de chasse; elle conduisait aux montagnes : l'ayant suivie avec promptitude, ils arrivèrent le 20, à deux heures après midi, au camp d'Hodgkiss et de sa bande de trappeurs libres, assis au milieu d'une vallée.

On doit se rappeler que ces trappeurs libres avaient refusé d'accompagner le capitaine Bonneville à la rivière Verte, préférant trapper aux environs des sources de la rivière du Saumon, où ils espéraient trouver plus de castors et moins

de dangers. Leur chasse n'avait pas été très satisfaisante. Ils avaient fouillé la grande chaîne des montagnes parmi lesquelles les affluents supérieurs de la rivière du Saumon prennent leur source, mais ils avaient été tellement arrêtés par des barricades immenses et impraticables de pins abattus et par les précipices, qu'une grande partie de la saison avait été perdue. Ils s'étaient bien frayé une fois un passage vers la rivière Boisée; mais, ayant rencontré une bande d'Indiens Bannecks dont ils craignirent quelque hostilité, ils s'étaient de nouveau réfugiés dans les montagnes, où le capitaine Bonneville les avait retrouvés.

Ce dernier eut le bonheur de rencontrer dans le voisinage de son camp une famille de ces hommes errants appelés les *Dignes de Pitié*. Ils paraissaient néanmoins ne plus mériter ce nom; car ils avaient avec eux une quantité considérable de peaux de daim, d'élan, de castor et de mouton sauvage. Le capitaine les leur acheta à un prix raisonnable et les renvoya, étonnés de leur propre richesse qui sera sans doute devenue un motif d'envie pour leur misérable tribu.

Renforcé d'Hodgkiss et de sa bande de trappeurs libres, le capitaine Bonneville se mit à la

tête des brigades réunies, et partit pour rejoindre celle qu'il avait laissée récemment à la source de Bière, afin de pouvoir établir avec elle son quartier d'hiver sur la rivière du Serpent. Il tomba une grande abondance de neige qui fondait presque immédiatement, de manière à ne pas arrêter leur marche, et ils trouvèrent, le 2 décembre, le détachement campé au même endroit où avait eu lieu la chasse aux buffles des Bannecks.

Cette bande de hâbleurs était campée à environ trois milles de là et célébrait, à cette époque, au milieu de la joie et des festins et avec plus de rodomontade que jamais, une prodigieuse victoire récemment remportée sur les Pieds-Noirs. Il paraît qu'une brigade de leurs braves, étant sortie pour une expédition de chasse, avait découvert une bande de ces derniers qui se préparaient à surprendre leur camp. Les Bannecks se postèrent immédiatement sur les deux côtés d'un obscur ravin, dans lequel devait passer l'ennemi, et l'attaquèrent avec furie au moment où il s'y trouvait engagé.

Les Pieds-Noirs, frappés d'une terreur panique, abandonnèrent leurs peaux de buffles et s'enfuirent en laissant un de leurs morts sur la place. Les vainqueurs se partagèrent avidement

les dépouilles; mais leur principal trophée fut la chevelure du guerrier pied-noir; ils la portèrent en triomphe dans leur village, où elle devint un objet de réjouissances et d'orgueil. On l'avait élevée sur un poteau, au centre du village : les guerriers avaient exécuté à l'entour les danses martiales accompagnées de fêtes; ensuite on l'avait livrée aux femmes et aux enfants, qui l'avaient promenée en l'accompagnant de chants, d'acclamations et de danses grotesques, la saluant, de temps à autre, de toute espèce d'insultes et d'outrages.

Les Pieds-Noirs ne paraissent point avoir agi en cette occasion d'une manière conforme au caractère qui les rend si formidables à leurs voisins. Il est à remarquer que leur conduite à la guerre paraît, à l'observateur inexpérimenté, remplie d'inconséquences. Un jour, on les voit d'une valeur désespérée et d'un courage dédaigneux du danger; et, le lendemain, ils sont timorés jusqu'à la poltronnerie.

Il faut être initié à leur stratégie pour comprendre ces anomalies apparentes. Une troupe de guerriers a beau revenir triomphante, si elle a perdu un seul de ses braves, c'est une cause de deuil qui jette une ombre sur la gloire de ses

exploits. De là vient que l'Indien est souvent moins audacieux et moins téméraire en bataille rangée qu'il ne l'est dans un engagement partiel, car les chefs sont retenus par la crainte de sacrifier leurs guerriers.

Cette conduite n'est point spéciale aux Pieds-Noirs. « Chez les Osages, dit le capitaine Bonneville, quand un guerrier tombe durant l'action, ses compagnons, quoique ayant combattu avec une valeur soutenue et remporté une glorieuse victoire, abandonnent leurs armes sur le champ de bataille, s'en retournent avec abattement, font halte en dehors du camp, et attendent que les parents du défunt viennent les inviter à se réunir à leurs compatriotes. »

—

CHAPITRE XXIX.

Camp d'hiver sur le Port-Neuf.—Magnifiques sources.—Les Indiens Bannecks. — Leur probité.—Le capitaine Bonneville prépare une expédition. — La Noël. — Les cataractes d'Amérique. — Paysage romantique.— Cataractes poissonneuses. — Les Indiens Serpents. — Vue prise des bords du Bruneau. — Vue d'une région volcanique. — La rivière de la Poudre. — Les Shoshokos ou Arracheurs de racines. — Leur caractère, leurs coutumes, leurs habitations, leurs chiens. — La vanité réduite à sa dernière ressource.

En établissant son camp d'hiver près du Port-Neuf, le capitaine Bonneville s'etait éloigné à quelque distance de ses amis les Bannecks pour éviter leurs importunités. En agissant ainsi, il avait été obligé de s'installer sur l'extrême limite du pays plat, où il était entouré de glaces et de neiges, et où il n'avait, pour la subsistance de ses chevaux, que de l'absinthe. Les Bannecks, au contraire, étaient campés parmi de magnifiques sources, sur un sol où l'herbe était abondante. Les eaux de quelques unes de ces sources s'élancent de terre en quantité suffisante pour mettre en mouvement un moulin,

et alimentent de belles rivières limpides comme du cristal et pleines de belles truites, qu'on voit nager à travers l'eau transparente.

L'hiver commença alors à s'établir régulièrement; la neige tombait fréquemment et en si grande quantité, qu'elle couvrait la terre à la hauteur d'un pied; le froid continu empêchait le dégel.

Insensiblement la défiance qui avait d'abord existé entre les Indiens et les trappeurs se calma et fit place à une confiance et à une bienveillance mutuelles. Quelques présents convainquirent les chefs que les blancs étaient leurs amis; et les blancs, de leur côté, eurent plus d'une preuve de la probité et de la bonne foi de leurs sauvages voisins. Parfois la hauteur de la neige et le manque de fourrage les obligeaient à laisser leurs chevaux les plus faibles chercher en liberté leur subsistance. Lorsqu'il leur arrivait, par hasard, d'entrer dans le camp des Bannecks, ils étaient aussitôt ramenés. Il faut avouer toutefois que, lorsque le cheval était vigoureux et en bon état, les Bannecks ne le rendaient qu'après un laps de plusieurs jours et singulièrement éreinté, ne manquant jamais de faire observer qu'ils l'avaient trouvé à une grande distance. Des gens peu charitables conjecturaient que, pendant l'intervalle, on l'avait activement

employé à la chasse du buffle; mais ceux qui étaient accoutumés à la moralité indienne, en matière de chevaux, regardaient le seul fait de l'avoir ramené comme une singulière preuve de loyauté.

C'est pourquoi, convaincu, par ces circonstances et par d'autres encore, qu'il était campé dans le voisinage d'une tribu aussi honnête que vaillante, et certain que ses gens passeraient l'hiver sans être molestés, le capitaine Bonneville se prépara à faire une expédition de reconnaissance aussi vaste que périlleuse. Il s'agissait de pénétrer jusqu'aux établissements de la baie d'Hudson, sur les bords de la Colombie, et de prendre connaissance du pays et des tribus indiennes; car il entrait dans son plan d'établir un poste commercial sur un point quelconque de la partie inférieure de la rivière, de manière à regagner une partie du commerce que la prise d'Astoria avait fait perdre aux États-Unis. Cette expédition devait nécessairement l'obliger à traverser le territoire de la rivière du Serpent, ainsi que les montagnes Bleues, théâtre des désastres et des souffrances de Hunt et de Crooks, et de leurs bandes astoriennes, qui, les premiers, l'explorèrent. C'était dans la même saison redoutable, au fort de l'hiver, qu'il lui fallait exécuter ce passage; mais l'idée du péril et des obstacles semblait n'être

qu'un stimulant pour l'esprit aventureux du capitaine. Il choisit trois compagnons pour le suivre dans ce voyage, réduisit au moindre volume possible les provisions qui lui étaient indispensables, et prit cinq chevaux et mulets, tant pour les hommes que pour le bagage. Il promit de rejoindre sa caravane au commencement de mars, au campement d'hiver près du Port-Neuf.

Tous ces arrangements étant terminés, il monta à cheval dans la matinée de Noël et se mit en route avec ses trois compagnons. Ils s'arrêtèrent un peu au delà du camp des Bannecks et firent leur dîner de Noël, sinon fort gaîment, du moins de très bon appétit; après quoi, ils reprirent leur voyage.

Ils furent obligés de marcher lentement pour ménager leurs chevaux; car la neige s'était élevée à une hauteur de dix-huit pouces, et n'était pas assez gelée et compacte pour offrir un appui solide. Ils se dirigèrent vers l'ouest en descendant la rive gauche de la rivière du Serpent, et furent plusieurs jours pour atteindre les premières chutes d'eau ou cataractes américaines. Les bords de cette rivière, dans une étendue considérable, tant au dessus qu'au dessous des cataractes, ont un caractère volcanique; des masses de rochers basaltiques sont entassées les unes sur les autres; l'eau se fraie un

chemin à travers leurs ouvertures irrégulières, bouillonnant dans un lit étroit ou retombant, en superbes cascades, sur le fût de colonnes de basalte.

Au delà de ces chutes d'eau, ils arrivèrent à une rivière pittoresque, mais peu importante, nommée le Cassié. Elle coule dans une vallée unie, large d'environ quatre milles; le sol en est bon, mais le froid et la sécheresse constante du climat y nuisent à la végétation. Près de cette rivière, est une petite montagne de plombagine contenant des grenats. On voit aussi dans ce voisinage de petits blocs de granit et de grès blanc. Des bords de cette rivière, les voyageurs découvrirent au nord les cimes neigeuses des montagnes de la rivière du Saumon, dont la plus proche était au moins à cinquante milles de distance.

En continuant sa marche à l'ouest, le capitaine Bonneville se tint généralement à plusieurs milles de la rivière du Serpent, traversant les sources de ses affluens; le sol était tellement encombré de rocs volcaniques, que la marche était extrêmement fatigante. Toutes les fois qu'il s'approchait de la rivière du Serpent, il la voyait couler dans un lit étroit, entre des rives escarpées et perpendiculaires, formées de rochers basaltiques.

Après avoir cheminé plusieurs jours dans une plaine unie, il arriva à un point de la rivière qui le remplit d'étonnement et d'admiration. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la rivière était bordée de rocs perpendiculaires de deux cent cinquante pieds de hauteur, se projetant comme de sombres créneaux, pendant que des blocs et des fragments de rochers gisaient en abondance à leurs pieds, au milieu des ondes bouillonnantes. Un peu plus haut, la rivière tombait en vaste cascade de plus de quarante pieds de haut avec un bruit épouvantable, lançant dans l'air un nuage d'écume qui ressemblait à une vapeur argentée. On nomme cette chute d'eau la cascade Poissonneuse, parce que le saumon, ne pouvant la franchir, y est pris en immense quantité. Après avoir campé la nuit en cet endroit, le capitaine Bonneville, le lendemain, au lever du soleil, descendit avec ses compagnons dans un étroit ravin, ou plutôt dans une crevasse de la vaste muraille de rochers basaltiques qui bordaient la rivière. Pendant l'espace de plusieurs milles, ce fut le seul moyen de s'approcher de ses bords.

La neige régnait en croûtes minces tout le long des rives, en sorte que leur marche était devenue beaucoup plus facile : il y avait aussi des sentiers

frayés par les indigènes; ce qui leur était d'un grand secours.

Parfois ils rencontraient les habitants de cette sauvage région, race timide et assez maigrement pourvue des choses nécessaires à la vie. Leur costume se composait d'un manteau d'environ quatre pieds carrés, formé de bandes de peaux de lapins cousues ensemble. Ils le plaçaient sur leurs épaules à la manière dont les Indiens portent la couverture. Leurs armes étaient un arc et des flèches dont le bout était garni d'une pierre obsidienne qui abonde dans ce pays. Leurs huttes ressemblaient à des meules de foin; elles étaient construites de branches de saules, couvertes de longues herbes, de manière à être chaudes et commodes : parfois elles étaient entourées de petits enclos d'absinthe d'une hauteur de trois pieds, qui leur donnaient l'air de cottages. Trois ou quatre de ces habitations étaient quelquefois groupées ensemble dans une position romantique et agréable qui leur donnait un effet très pittoresque; quelquefois elles étaient assez nombreuses pour former un petit hameau. Le capitaine Bonneville achetait fréquemment à ces indigènes du chevreuil et du saumon salé d'une manière admirable. C'était là, sans doute, ce qui compo-

sait principalement leur nourriture ; mais ils étaient fort désireux d'obtenir du buffle en échange.

Les gorges profondes et les rochers élevés dans lesquels les voyageurs avaient été si longtemps emprisonnés présentaient alors quelques ouvertures à travers lesquelles ils purent monter dans la plaine et éviter quelques détours considérables de la rivière.

Dans toute l'étendue de cette localité singulière, la rivière offre le paysage le plus pittoresque et le plus romantique. Les rochers sont groupés par masses variées et fantastiques : des ruisseaux nombreux viennent s'y précipiter en bouillonnant à travers d'étroits ravins. Un cours d'eau considérable sortait de l'escarpement d'un précipice, à environ vingt-cinq pieds de son sommet, et après avoir parcouru, dans l'espace d'environ cent pieds, une ligne horizontale, il tombait sur la rive rocheuse du fleuve par d'innombrables cascades.

Dans son passage à travers ce vaste et singulier défilé, la rivière du Serpent a plus de trois cents pieds de large, et son onde est limpide comme de l'eau de roche. Parfois elle serpente sans bruit ; parfois, pendant des milles entiers, elle s'élance en des milliers de tourbillons, offrant aux regards un spectacle beau et sauvage tout à la fois, et berçant

l'oreille du doux retentissement de ses eaux.

Plusieurs des affluents de la rivière du Serpent rivalisent avec elle pour le caractère sauvage et pittoresque de leurs rives. Nous citerons en particulier le Bruneau; il coule à travers un massif de rochers plutôt qu'une vallée qui s'étend dans une longueur d'environ cent cinquante milles; on y arrive subitement après avoir traversé une plaine unie. On croirait pouvoir lancer une pierre d'une rive à l'autre; mais la vallée a près de deux mille pieds de profondeur, en sorte que la rivière a l'air d'un cours d'eau peu important. Des rochers de basalte s'élèvent perpendiculairement, si bien qu'il est impossible d'aller de la plaine à l'eau ou du bord de l'eau à la plaine. Le courant est brillant et limpide. On trouve des sources chaudes au bord de cette rivière. Il en est une qui sort des rochers élevés de quarante pieds au dessus de la rivière, et qui suffirait à faire mouvoir la roue d'un moulin. Elle répand au loin un nuage de vapeur.

Nous trouvons, dans le journal du capitaine Wyeth que nous avons sous les yeux, un tableau caractéristique de cette région volcanique de montagnes et de torrens. Le capitaine avait gravi un pic dans le voisinage que nous décrivons. « Vu de

cette hauteur, le pays, dit-il, offre l'image d'un chaos impossible à décrire; les sommets des collines présentent des couches homogènes aussi loin que la vue peut s'étendre, et paraissent avoir formé autrefois le niveau du sol; on dirait que les vallées ont été produites par l'affaissement de la terre plutôt que par la projection des collines. A travers les gouffres et les issues ainsi pratiqués, les rivières et les cours d'eau se fraient un passage, ce qui rend difficile d'en suivre le cours. Les trappeurs nomment rochers coupés tous ces lits de basalte. Un grand nombre des cours d'eau de la montagne disparaissent dans son sein, absorbés par le sol altéré et par la surface poreuse de la lave, ou engloutis dans les fissures du sol et dans les gouffres profonds. »

Le 12 janvier 1834, le capitaine Bonneville atteignit la rivière de la Poudre, la plus considérable qu'il eût encore vue depuis son départ du Port-Neuf; il y arriva à environ trois milles au dessus de son confluent avec la rivière du Serpent : là, il se trouva avoir dépassé les étroits défilés de cette dernière rivière, et se vit dans une région ouverte et unie.

Les indigènes parurent alors en grand nombre, et montrèrent à l'égard des blancs la curiosité la

plus insatiable : on les voyait s'asseoir en groupes des heures entières, exposés à la bise la plus froide, uniquement pour se donner le plaisir de contempler les étrangers et d'épier tous leurs mouvements. Ils constituent une branche de la grande tribu du Serpent, appelée *Shoshokos* ou *Arracheurs de racines*, parce qu'ils s'en nourrissent en grande partie, bien qu'ils se livrent aussi beaucoup à la pêche et un peu à la chasse. Ils sont, en général, fort pauvres, dénués de la plupart des commodités de la vie et fort indolens; mais c'est une race douce et inoffensive. Ils diffèrent, sous beaucoup de rapports, de l'autre branche de la tribu du Serpent, les Shoshonies, qui possèdent des chevaux, ont l'humeur plus vagabonde et plus aventureuse, et chassent le buffle.

Le lendemain, au moment où le capitaine Bonneville s'approchait de l'embouchure de la rivière de la Poudre, il vit une nombreuse réunion de ces Arracheurs de racines, qui les attendaient au passage. Les femmes et les enfants se tenaient à distance, perchés au milieu des rocs; car leur curiosité était un peu réprimée par la crainte de leur position élevée. Ils examinaient les étrangers avec la plus grande attention, les considé-

rant, avec une terreur presque religieuse, comme des êtres d'un ordre supérieur.

Les hommes n'étaient pas, à beaucoup près, aussi timides et aussi réservés; ils importunèrent excessivement le capitaine Bonneville et ses compagnons par leur curiosité. Rien n'échappait à leur attention; tous les objets qu'ils pouvaient toucher subissaient de leur part l'examen le plus minutieux. Pour se débarrasser de voisins aussi indiscrets, les voyageurs continuèrent leur marche à une distance considérable, avant de s'arrêter pour camper et passer la nuit.

Le pays environnant était généralement uni et sablonneux ; on y trouvait peu d'herbe, mais une grande quantité de sauge et d'absinthe. Les plaines étaient parsemées de collines isolées, toutes coupées à la même hauteur, ce qui donnait à leur sommet une forme conique; sous ce rapport, elles ressemblaient aux collines des grandes prairies, à l'est des montagnes Rocheuses, surtout à celles qui se trouvaient dans les plaines de l'Arkansas.

Les hauts précipices qui avaient jusque-là emprisonné le lit de la rivière du Serpent avaient alors disparu, et les rives n'avaient qu'une hauteur ordinaire. Nous ferons remarquer ici que les

grandes vallées ou plaines que traverse la rivière du Serpent sont, en général, d'une grande largeur; elles s'étendent, à droite et à gauche, à une distance de trente ou quarante milles, jusqu'à l'horizon formé par des crêtes de montagnes.

Les voyageurs ne trouvèrent que peu de neige dans le voisinage de la rivière de la Poudre, quoiqu'il fit un froid très vif; toutefois ils reçurent une leçon de leurs amis, les Arracheurs de racines, et elle leur fut fréquemment utile dans le cours de leurs excursions d'hiver. Ils remarquèrent qu'ils étaient munis de longues cordes faites d'écorce d'absinthe : ils s'en servaient comme de mèche et la portaient toujours allumée. Quand ils voulaient se chauffer, ils rassemblaient une poignée d'absinthe sèche, y appliquaient la mèche et produisaient aussitôt une flamme bienfaisante.

Le capitaine Bonneville fait un triste tableau d'un village de ces Arracheurs de racines qu'il vit en traversant la plaine au dessous de la rivière de la Poudre. « Ils vivent, dit-il, sans autre protection, contre l'inclémence des saisons, qu'une sorte de paravent d'environ trois pieds de haut, composé de sauge, et qu'ils disposent autour d'eux en forme de demi-lune. » Et cependant, toutes les fois qu'il les rencontra, ils avaient à leur suite

une grande quantité de chiens affamés. Ces animaux, dans la vie sauvage comme dans la vie civilisée, sont les compagnons de la misère.

Cependant ces chiens, il faut en convenir, rendent plus de services que ceux de nos villes. Les enfants indiens s'en servent pour chasser le petit gibier des environs, tel que lapins et chiens sauvages, espèce de chasse dont ils s'acquittent fort bien.

Quelquefois les Arracheurs de racines prétendent à un gibier plus relevé et réussissent à attraper l'antilope, l'animal le plus agile des prairies ; la manière dont ils s'y prennent est assez curieuse.

« Quand la neige a disparu, dit le capitaine Bonneville, et que le sol est amolli, les femmes se rendent dans les champs d'absinthe les plus garnis; après en avoir arraché une grande quantité, elles en construisent une haie d'environ trois pieds de hauteur et qui enclôt un espace de terrain assez grand. On y laisse une ouverture pour recevoir le gibier : cela fait, les femmes se cachent derrière l'absinthe, et attendent patiemment la venue des antilopes, qui entrent parfois en grand nombre dans cet enclos spacieux. Aussitôt qu'elles sont entrées, les femmes donnent le signal, et le rôle des hommes commence. Il n'en entre

dans l'enclos qu'un à la fois : après avoir pendant quelque temps poursuivi autour de l'enceinte les animaux terrifiés, il est relevé par un de ses compagnons. De cette manière, les chasseurs ont chacun leur tour, se relevant l'un l'autre et continuant leur poursuite par relais, sans se fatiguer le moins du monde. A la fin, les pauvres antilopes sont tellement épuisés, que toute la troupe d'hommes entre et les expédie à coups de bâton, sans qu'il s'en échappe un seul. »

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette chasse, c'est qu'un animal aussi agile que l'antilope, dans un péril aussi pressant, se borne à faire uniformément le tour du fatal enclos sans essayer de franchir la barrière peu élevée qui l'entoure. La chose n'en est pas moins réelle, dit-on, et c'est le seul mode employé par ce peuple pour chasser l'antilope.

Malgré l'absence de tout confort et de toute commodité dans leurs habitations, ainsi que la saleté générale de leur aspect, les Shoshokos ne paraissent pas dénués d'intelligence; ils fabriquent de bonnes cordes et même d'assez bon fil avec une sorte de plante du pays; ils font aussi des bols et des cruches avec une espèce de vannerie formée de petites bandes de bois flexible; à l'aide d'un peu de cire,

ils rendent ces vases capables de contenir des liquides.

Outre les racines qui composent principalement leur nourriture, ils cueillent une grande quantité de graines d'espèces différentes, qu'ils font sécher et réduisent en farine entre deux pierres; cette substance, en y mêlant de l'eau, forme une pâte ou gruau très agréable.

Quelques uns d'entre eux, plus prévoyants que les autres, font une provision de saumon salé, ainsi que d'autres poissons, pour l'hiver; ils en offraient volontiers aux voyageurs, et recevaient en échange des objets qui pouvaient leur être utiles, tels qu'une alêne, un couteau, un hameçon. D'autres étaient réduits, par le besoin et la misère, à l'état le plus abject; on les voyait ramasser les arêtes de poisson que les voyageurs jetaient après le repas, les réchauffer et les ronger avec la plus grande avidité.

Plus le capitaine Bonneville avançait dans le pays de ces Arracheurs de racines, plus il rencontrait de preuves de leur grossière et pitoyable condition. « Ils étaient dénués, dit-il, du vêtement nécessaire pour les protéger contre la rigueur du temps. Une vieille femme n'avait absolument sur sa personne qu'un fil passé autour du cou et duquel pendait une seule perle fausse. »

Mais où la vanité humaine ne va-t-elle pas se nicher ! Quoique ces pitoyables créatures n'eussent ni toilette à faire, ni beauté à contempler, ce qu'elles préféraient à tout, c'était un miroir; *le grand talisman* à leurs yeux. La vue d'un miroir suffisait pour les jeter dans un accès de joie indicible ; et elles étaient prêtes à donner tout ce qu'elles possédaient pour le plus petit fragment dans lequel il leur fût possible de contempler leur sale visage.

CHAPITRE XXX.

—

Température du climat. — Les Arracheurs de racines à cheval. — Un guide indien. — Une vue du haut des montagnes. — Le Grand-Rond. — Contre-temps sur la rivière du Serpent. — Les montagnes Bleues. — Souffrances de la faim. — Vue de la vallée Immahah. — Le voyageur épuisé de fatigue.

La température est beaucoup plus douce à l'ouest des montagnes Rocheuses que sur le versant Atlantique, bien qu'elle soit sous la même latitude. Loin de la côte, les plaines sont traversées par des montagnes très élevées, dont les sommets couronnés de glaces éternelles y répandent un froid très rigoureux.

Le capitaine Bonneville et ses compagnons éprouvèrent ce changement, à mesure qu'ils s'avancèrent vers l'ouest. A l'époque où ils avaient quitté les Bannecks, la rivière du Serpent était prise; plus loin, la glace était brisée et flottante;

insensiblement elle disparut; et, au moment où ils s'approchèrent d'un affluent nommé le Petit-Wyer, la température devint chaude et agréable. Le sol, composé, en général, d'une argile humide, avec quelques intervalles de sable, était favorable à la marche des chevaux.

Mais, plus loin, les montagnes, se rapprochent de la rivière; alors une neige abondante paraît dans la vallée, et les eaux du fleuve sont de nouveau enchaînées par la glace.

Là, ils reçurent la visite d'une troupe d'Arracheurs de racines, qui étaient évidemment en voie de progrès, car ils avaient des chevaux et des ânes; ils étaient aussi beaucoup mieux vêtus et équipés que ceux de la même tribu, qu'avait rencontrés le capitaine Bonneville. Ils revenaient de la rivière Boisée, où ils avaient laissé un certain nombre de leurs compagnons, tous aussi bien pourvus qu'eux-mêmes de fusils, de chevaux et de vêtements commodes. Ils tiraient tous ces objets des Nez-Percés inférieurs, avec lesquels ils sont habituellement en relations commerciales. Ils paraissent avoir adopté les principes pacifiques de cette tribu, car leurs mœurs sont douces et inoffensives. Ils ont aussi quelques sentiments religieux; et le capitaine Bonneville observa qu'avant de manger, ils se la-

vaient les mains et faisaient une courte prière; il apprit que c'était leur coutume invariable.

Il obtint de ces Indiens un approvisionnement considérable de poisson, ainsi qu'un cheval excellent pour remplacer un des siens, devenu trop faible pour continuer le voyage.

Les voyageurs se remirent en marche avec une ardeur nouvelle. A mesure qu'ils avançaient, la neige devenait de plus en plus haute; mais ils poursuivaient gaîment leur route, se regardant comme abondamment pourvus pour le voyage, qui ne pouvait se prolonger beaucoup plus longtemps.

Ils s'étaient proposé de remonter les bords de la crique du Fusil, cours d'eau qui coule de l'ouest dans la rivière du Serpent; mais les indigènes leur affirmèrent que la route dans cette direction était impraticable, et leur conseillèrent de suivre le cours de la rivière du Serpent, où ils ne seraient point arrêtés par la neige.

Ayant pris pour guide un des Arracheurs de racines, ils suivirent les bords de la rivière, et à leur grande joie entrèrent dans un pays dégagé de neige, comme on le leur avait prédit; en sorte que leurs chevaux profitèrent d'un pâturage passable. Ils avaient dans l'Arracheur de racines

un excellent guide qui marchait gaîment en avant, ajustant quelquefois, mais toujours sans succès, un daim ou un castor; vers le soir, il trouva un terrier de lapin, dont il enleva l'habitant, duquel il fit un excellent souper, et se coucha on ne peut plus satisfait.

Le lendemain, les voyageurs arrivèrent à un endroit où la colline s'avançait jusqu'au bord de la rivière, laissant çà et là des intervalles de prairies ondulées. La rivière était couverte d'une nappe de glace interrompue à de longs intervalles par des îlots isolés. L'Arracheur de racines continuait à marcher en tête de la troupe, traversant et retraversant la rivière à la poursuite du gibier jusqu'à ce que, ayant rencontré un de ses camarades, il disparut avec lui sans prendre congé.

Abandonnés alors à eux-mêmes, ils continuèrent à s'avancer et arrivèrent à des huttes indiennes, dont les habitants parlaient une langue toute différente de celle qu'ils avaient entendue jusqu'alors. L'un deux, néanmoins, entendait la langue nez-percé; et par son intermédiaire, ils obtinrent des renseignements sur leur route. Ces Indiens se montrèrent on ne peut plus bienveillants et honnêtes; ils leur fournirent une petite quantité de viande;

mais aucun d'entre eux ne voulut les suivre en qualité de guide.

Sur le chemin des voyageurs était située une haute montagne qu'ils eurent quelque peine à gravir. La vue qu'ils découvrirent de son sommet était imposante, mais décourageante. Directement devant eux s'élevait, bien au dessus du haut plateau sur lequel ils étaient, le pic gigantesque de l'Immahah; de l'autre côté, on apercevait le cours de la rivière qui, roulant ses eaux bruyantes à travers des gouffres profonds, entre des rocs et des précipices, allait enfin se perdre dans un lointain horizon de montagnes qui bornaient le pittoresque paysage.

Les voyageurs restèrent longtemps à contempler avec inquiétude ce vaste amas de barrières gigantesques, cherchant à y découvrir quelque chemin praticable. L'approche du soir les obligea à renoncer à cette tâche et à choisir un campement pour la nuit; se mettant en marche rapidement, et traversant une suite de monceaux de neige, ils arrivèrent enfin dans une vallée connue, parmi les trappeurs, sous le nom de *Grand-Rond*, qu'ils trouvèrent dégagée entièrement de neiges.

C'est une belle et fertile vallée ayant environ vingt milles de long sur cinq ou six de large; elle

est traversée par une rivière froide et brillante appelée *la Fourche de glace.* Sa situation abritée au milieu des montagnes en fait un bon pâturage pendant l'hiver, époque à laquelle les élans y viennent en grand nombre, alors qu'ils sont chassés de la montagne par la neige.

C'est dans cette saison que les Indiens s'y rendent pour chasser : ils y viennent aussi en été, pour cueillir la racine du camash, dont ce lieu produit une immense quantité.

Après avoir passé une nuit dans cette vallée, dès le matin, les voyageurs gravirent les collines voisines, afin de faire choix d'une route plus convenable que celle qu'ils avaient eu le malheur de prendre. Après un examen attentif, ils résolurent de se diriger de nouveau vers la rivière, et de marcher sur la glace quand la rive ne serait pas praticable.

Le surlendemain de cette détermination, ils arrivèrent aux bords de la rivière du Serpent; mais, contre leur attente, ils la trouvèrent presque entièrement dégagée par les glaces; elles bordaient seulement la rive et parfois se réunissaient en travers du fleuve et formaient une sorte de pont.

Pendant quelque temps, les voyageurs suivirent la rive sans trop de difficultés; mais ils finirent,

à un endroit où la rivière se frayait un chemin dans le cœur des montagnes et serpentait entre d'immenses parois de rochers basaltiques s'élevant perpendiculairement, du bord de l'eau, dans une majesté lugubre et sombre. Là des obstacles de tout genre les assiégèrent. La neige, qui était haute de deux ou trois pieds, cédait sous les pas des chevaux; ceux-ci tombaient en avant et s'épuisaient par de continuels efforts. Parfois les rochers et les promontoires les acculaient à l'étroite lisière de glace qui bordait la rive; parfois il leur fallait gravir de grandes masses de rochers détachées des montagnes, qui s'élevaient au dessus de leurs têtes; parfois encore il leur fallait traverser la rivière sur des ponts périlleux de glace et de neige, dans laquelle ils enfonçaient jusqu'aux genoux, ou bien gravir des talus glissants et passer le long d'étroites corniches couvertes de glace et de grésil, ayant la muraille d'un roc à droite, un précipice entr'ouvert à gauche, en sorte qu'un seul faux-pas eût pu leur être fatal. Dans un passage beaucoup moins dangereux, deux de leurs chevaux tombèrent dans la rivière; l'un fut sauvé avec beaucoup de difficultés, mais l'escarpement de la rive empêcha de sauver aussi l'autre, et il fut entraîné par le courant rapide.

C'est ainsi qu'ils continuèrent à s'avancer, bravant avec courage les obstacles et les dangers, jusqu'au moment où ils arrivèrent à un endroit où le lit de la rivière était encaissé dans une étroite fissure de rochers perpendiculaires qui empêchaient d'aller plus loin. Se retournant alors vers la montagne, ils essayèrent hardiment de la franchir en ligne directe; mais, après avoir gravi presque jusqu'au sommet, ils se trouvèrent de nouveau arrêtés par d'insurmontables barrières.

Il ne leur restait plus d'autre parti à prendre qu'à revenir sur leurs pas; mais il est plus difficile et plus périlleux de descendre une montagne âpre et escarpée que de la gravir. Il leur fallut ramper pour ainsi dire avec de grandes précautions d'un rocher à un autre, et ce ne fut pas sans peine qu'ils réussirent à empêcher que le pied ne leur manquât, et à aider la marche de leurs chevaux en les retenant fortement par la bride quand ces pauvres animaux tombaient sur des rochers glissants ou descendaient des talus de glace.

Ce fut ainsi qu'après une journée de froid intense et de fatigues rudes et incessantes au milieu de la région la plus sauvage, ils réussirent, à la tombée de la nuit, à regagner le campement qu'ils avaient

quitté le matin ; alors, pour la première fois depuis le début de leur pénible et périlleuse expédition, ils sentirent le cœur leur faillir sous le poids de tant de fatigues multipliées.

Un souper appétissant, du tabac excellent et une nuit de profond sommeil les mirent en meilleure humeur; et, le matin, ils tinrent conseil sur leurs mouvements ultérieurs. A environ quatre milles derrière eux, ils avaient remarqué une petite crête de montagne qui venait aboutir à la rivière ; ils résolurent de l'escalader et de chercher un passage dans la vallée qui devait être située au delà. S'ils échouaient, il ne leur restait plus qu'une alternative, c'était de tuer leurs chevaux, d'en saler la chair, de faire des bateaux avec leurs peaux et de s'abandonner au cours du fleuve, mesure extrêmement hasardeuse. Ils ne tardèrent pas à parvenir au pied de la montagne ; mais ses flancs escarpés et hérissés faillirent les décourager. Il fallait monter à travers des masses brisées de rochers entassés les uns sur les autres et formant, presque jusqu'au sommet, une suite de précipices non interrompus. Ils exécutèrent cette marche en zigzag avec des difficultés et des périls inexprimables, gravissant de roc en roc, tirant après eux leurs chevaux, qui bondissaient au milieu des rochers comme des

chèvres sauvages, déplaçant çà et là quelque énorme pierre qui, l'instant d'après, roulait le long du talus de la montagne en bondissant avec un effroyable fracas.

La nuit était déjà venue quand ils atteignirent une sorte de plate-forme sur le sommet de la montagne, où il leur était possible de camper. Les vents qui balayaient cette montagne en avaient chassé toute la neige dans la vallée au dessous, en sorte que les chevaux purent brouter l'herbe sèche ainsi découverte. Les voyageurs, bien que très affamés, furent obligés de faire un souper frugal; car ils prévirent que le voyage serait beaucoup plus long qu'ils ne l'avaient pensé.

En effet, bien que parvenus à une grande élévation, ils s'aperçurent, le lendemain, qu'ils n'étaient encore que sur le flanc de la montagne. Ils reconnurent que c'était une grande sierra ou chaîne d'une hauteur immense, s'étendant parallèlement au cours de la rivière, en pics élevés, et traversée par de profonds ravins. C'était, en effet, une partie de la chaîne des montagnes Bleues, où les premiers aventuriers partis pour Astoria avaient tant souffert.

Nous n'accompagnerons point les voyageurs pas à pas dans cette marche pénible à travers d'ef-

froyables montagnes dans lesquelles ils s'étaient engagés sans les connaître. Cependant les jours s'écoulaient et leurs fatigues continuaient; un pic succédait à un autre, et à chaque instant il leur fallait vaincre des obstacles et subir des fatigues connues seulement du trappeur des montagnes. Comme ils se dirigeaient vers le nord, ils avaient à gravir le flanc méridional des monts, où le soleil avait fondu la neige de manière à rendre la montée humide et glissante, ce qui fatiguait beaucoup les hommes et les chevaux. Sur le flanc septentrional, au contraire, la neige était entassée à une telle hauteur, qu'il était nécessaire de pratiquer un chemin pour y faire passer les chevaux; ajoutez que, de temps à autre, ils étaient arrêtés dans leur marche par les troncs de pins gigantesques qui gisaient abattus dans toutes les directions.

Au milieu de ces fatigues, leurs provisions s'épuisèrent. Ils passèrent trois jours sans nourriture, et leur épuisement était tel, qu'ils pouvaient à peine se mouvoir. Enfin, un des mulets étant près de succomber à la fatigue et à la faim, ils se hâtèrent de le tuer. Ménageant avec soin ce triste approvisionnement, ils salèrent la chair et pendant trois jours vécurent de la substance nutritive extraite des os. Quant à la viande, elle fut

emballée afin de la conserver aussi longtemps que possible, ne sachant pas quelle serait la durée de leur séjour dans ces régions désolées.

Un d'entre eux fut envoyé en reconnaissance pour tâcher de découvrir quelque route plus praticable. Pendant ce temps, le reste de la troupe continua lentement sa marche.

Après une absence de trois jours, l'éclaireur les rejoignit; il leur apprit que la rivière du Serpent coulait immédiatement au dessous de la crête montagneuse sur laquelle ils se trouvaient. Elle était dégagée de précipices, et se trouvait, en ligne directe, à une distance peu considérable; mais il était impossible de l'atteindre sans faire un pénible circuit, et leur seule ressource était de traverser la montagne sur la gauche.

Ce fut donc de ce côté que les voyageurs dirigèrent leurs pas, et, dans leur état de faiblesse et d'épuisement, cette montée fut une des parties les plus pénibles de ce douloureux voyage. Pendant deux jours, ils gravirent lentement de roc en roc, pratiquant à chaque pas un sentier dans la neige pour leurs chevaux affaiblis. Enfin, ils atteignirent le sommet, où le vent avait enlevé la neige; mais, en descendant le flanc opposé, il leur

arriva souvent d'enfoncer dans des monceaux de neige entassés dans les creux et les ravins.

Leurs provisions étaient épuisées. Eux et leurs chevaux étaient rendus de fatigue et de faim, lorsqu'un soir, au moment où le soleil descendait vers l'horizon bleuâtre de montagnes lointaines, ils arrivèrent sur l'escarpement d'une hauteur d'où ils aperçurent la vallée de l'Immahah déroulant à leurs pieds sa riante verdure. A cette vue, leur joie fut presque du délire. Animés d'une nouvelle ardeur, ils oublièrent un instant leurs fatigues et se hâtèrent de descendre la montagne, traînant après eux leurs chevaux éreintés et, de temps à autre, les forçant de franchir une distance de trente ou quarante pieds à la fois.

A la fin, ils atteignirent les bords de l'Immahah. L'herbe commençait alors à pousser, et toute la vallée offrait un aspect de bonheur, de verdure et de repos, augmenté encore par le contraste de l'effroyable région qu'ils venaient de quitter. Pour comble de joie, ils virent le long de la rive du fleuve une piste d'Indiens et d'autres indices qui leur firent conjecturer qu'ils n'étaient pas loin d'un camp de Nez-Percés inférieurs ; car ils se trouvaient dans des parages fréquentés par cette tribu pacifique et hospitalière.

L'espoir de se procurer des provisions les excita à faire de nouveaux efforts, et ils continuèrent leur marche aussi rapidement que pouvait le permettre l'état de faiblesse où ils se trouvaient, ainsi que leurs chevaux. Enfin, l'un d'entre eux, plus épuisé que les autres, se jeta sur l'herbe et déclara qu'il ne pouvait aller plus loin. Ce fut en vain qu'on essaya de le ranimer : tout son courage l'avait abandonné, et ses paroles ne manifestaient que l'apathie obstinée du désespoir. Ses compagnons campèrent donc en cet endroit, firent un feu brillant et allèrent chercher des racines qui pussent ranimer et fortifier leur camarade.

Ils firent ensuite un maigre repas; puis, rassemblés autour du feu, ils s'entretinrent de leurs périls et de leurs maux passés, se consolèrent par l'idée qu'ils allaient en voir la fin, et s'endormirent avec l'espoir enchanteur que le lendemain leur rendrait l'abondance.

CHAPITRE XXXI.

—

Marche dans la vallée. — Un cavalier indien. — Léthargie du capitaine. — Un patriarche nez-percé. — Traitement hospitalier. — La tête chauve. — Un marché. — Ce que vaut un vieux manteau de tartan. — Le cheval de la famille. — Ce que coûte le présent d'un Indien.

Le repos d'une nuit tranquille avait assez rétabli nos voyageurs pour leur permettre de continuer leur marche. Le lendemain ils se remirent donc à suivre la piste des Indiens; mais, malgré leur empressement à se rapprocher des secours dont ils avaient tant besoin, l'état de faiblesse et d'épuisement où ils se trouvaient les força à n'avancer que très lentement.

On était alors au 16 février; il y avait cinquante-trois jours qu'ils voyageaient au milieu de l'hiver, exposés à toute espèce de privations et de fatigues. Pendant les vingt-cinq derniers jours,

ils avaient erré dans les sauvages labyrinthes des montagnes neigeuses, gravissant et descendant des précipices couverts de glaces, et presque mourants de froid et de faim.

Pendant toute la matinée, ils continuèrent à suivre la piste indienne, sans apercevoir une créature humaine; le découragement recommençait à s'emparer d'eux, lorsque, vers le midi, ils découvrirent de loin un cavalier. Il venait droit à eux; mais à peine les eut-il aperçus, qu'il fit arrêter sur-le-champ son cheval, et, après les avoir examinés quelque temps avec beaucoup d'attention, sembla vouloir effectuer une prudente retraite.

Ils lui firent avec empressement des signes de paix et s'efforcèrent, dans l'anxiété la plus vive, de l'engager à s'approcher d'eux. Il resta quelque temps dans le doute; mais, à la fin, s'étant convaincu que ce n'étaient pas des ennemis, il vint à eux au galop.

C'était un beau sauvage, à l'air fier, décoré d'une manière fantastique, et monté sur un cheval ardent équipé avec luxe. On voyait que c'était un guerrier de quelque importance dans sa tribu. Il y avait dans son air je ne sais quelle dignité barbare : peut-être sentait-il sa supériorité et celle de son coursier sur

les trappeurs épuisés et sur leurs chevaux mourants de faim.

S'approchant d'eux d'un air de protection, il leur donna la main; puis, dans la langue des Nez-Percés, les invita à se rendre dans son camp qui était à quelques milles, et où il avait en abondance des provisions et des chevaux qu'il offrait de bon cœur de partager avec eux.

Son invitation hospitalière fut acceptée avec joie. Il s'arrêta un moment pour leur indiquer la direction qu'ils devaient suivre pour trouver son camp; puis, tournant bride et lâchant les rênes à son coursier, il disparut bientôt à leur vue. Les voyageurs le suivirent d'un cœur joyeux, mais à pas lents; car leurs malheureux chevaux pouvaient à peine mettre une jambe devant l'autre.

A cet instant, il se fit dans le capitaine Bonneville un changement subit et singulier. Jusqu'alors la nécessité de diriger sa brigade et de faire face à tous les périls avait tenu son esprit tendu et donné à tout son être une vigoureuse énergie; il ne s'était pas découragé un seul instant; mais, maintenant que le danger était passé, qu'une marche de quelques milles allait lui donner, ainsi qu'aux siens, le repos et l'abondance, son courage l'abandonna tout à coup, et

toutes ses facultés morales et physiques se relâchèrent totalement.

On n'avait pas marché deux milles, au delà de l'endroit où avait eu lieu l'entrevue avec le chef nez-percé, qu'il se jeta par terre sans avoir le pouvoir ou la volonté de remuer un muscle, de former une pensée, et fut plongé immédiatement dans un sommeil profond et léthargique. Ses compagnons firent halte, campèrent auprès de lui et y passèrent la nuit.

Le lendemain matin, le capitaine Bonneville sortit de son long et pesant sommeil. Il se sentit singulièrement rafraîchi, et l'on se mit en marche. Au bout de quelque temps, huit ou dix cavaliers de la tribu des Nez-Percés vinrent au devant d'eux, conduisant des chevaux frais pour les transporter dans leur camp. Ainsi montés, ils sentirent une vie nouvelle circuler dans leurs membres engourdis, et, piquant des deux, ils arrivèrent bientôt aux huttes des sauvages.

Là ils trouvèrent une douzaine de familles sous le gouvernement patriarcal d'un chef âgé et vénérable. Il les reçut avec l'hospitalité de l'âge d'or; le repas qu'il leur fit faire avait à peu près le même caractère; car, tout en les accueillant à bras ouverts, la nourriture qu'il leur offrit ne se compo-

sait que de racines. Ils eussent désiré quelque chose de plus appétissant et de plus substantiel; mais, faute de mieux, ils prirent avec voracité cet humble repas. Le festin terminé, la meilleure pipe fut allumée et passa de main en main. C'était, pour nos voyageurs, un grand régal; car, douze jours auparavant, ils avaient perdu leur tabac dans les montagnes.

Pendant qu'ils se réconfortaient ainsi, leurs pauvres chevaux furent conduits dans les meilleurs pâturages des environs; on les mit au vert sur un gazon frais et tendre, en sorte qu'ils firent meilleure chère que leurs maîtres.

Le capitaine Bonneville se trouva tout à fait à l'aise au milieu de ces hommes paisibles et inoffensifs. Sa longue résidence parmi leurs cousins les Nez-Percés supérieurs l'avait familiarisé avec leur langue, leur manière de s'exprimer et leurs habitudes. Il vit qu'il était déjà connu d'eux par suite de l'échange continu de visites et de messages entre les deux branches de la tribu. Dès l'abord, ils l'appelèrent par son nom, lui donnant le titre de capitaine, qu'ils prononçaient avec l'accentuation française; mais ils ne tardèrent pas à lui conférer un titre de leur façon qui, comme cela est d'usage pour les dénominations indiennes, avait une signification

particulière. Celui qu'ils donnèrent au capitaine avait une origine assez singulière.

Lorsqu'il était assis et fumait au milieu d'eux, il ôtait parfois son bonnet. Toutes les fois que cela lui arrivait, cela faisait sensation dans le cercle qui l'entourait : les Indiens se levaient à demi et contemplaient sa tête découverte avec l'exclamation par laquelle ils expriment leur étonnement.

Le digne capitaine était complètement chauve; phénomène fort surprenant à leurs yeux. Ils se demandaient s'il avait été scalpé dans une bataille, ou si la nature l'avait excepté, par privilége, de l'infliction de ce châtiment de guerre. Bientôt ils le désignèrent par un nom indien qui signifiait le *chef chauve*; « sobriquet, observe le capitaine, auquel je ne trouve aucun analogue dans l'histoire depuis le temps de Charles le Chauve. »

Quoique les voyageurs se fussent régalés de racines et de la fumée du tabac, leurs estomacs réclamaient des aliments plus généreux. En approchant des huttes des Nez-Percés, ils avaient agréablement compté sur de la venaison et du saumon mariné; des rêves de cette nature continuaient à poursuivre leur imagination, et il n'y avait pas moyen de les écarter. Le pressant appétit des trappeurs montagnards, aiguisé par un jeûne de quinze

jours, leur fit enfin mettre de côté tout scrupule de fierté, et ils demandèrent nettement aux hospitaliers sauvages de la viande ou du poisson. Mais ces derniers n'étaient pas très pressés d'entamer leurs provisions d'hiver qui étaient fort limitées : en revanche, ils offraient force racines qui constituaient, selon eux, une excellente nourriture. Enfin le capitaine Bonneville songea au moyen d'obtenir cette satisfaction tant convoitée.

Il avait un manteau de tartan, vieux et précieux compagnon de voyage qui avait reçu la pluie et la neige sans qu'il en résultât d'autre effet que de ternir son lustre primitif; ce vêtement multicolore avait excité l'admiration et enflammé la convoitise des guerriers et des femmes à un degré inexprimable. L'idée vint au capitaine Bonneville de convertir l'étoffe bigarrée en viande savoureuse. Il y eut lutte dans son esprit entre de vieux souvenirs et la jouissance en perspective; et sa décision en faveur de cette dernière fut prise, dit-il, avec plus de promptitude peut-être que ne le comportaient le goût et le sentiment.

Aussitôt le manteau fut découpé en nombreuses bandes. « Je me mis à l'ouvrage, continua-t-il, et mettant à profit le talent de modiste qui venait de se développer en moi, j'eus bientôt confectionné

des turbans à la turque et des coiffures de formes diverses. Ces objets, judicieusement distribués entre les personnes du beau sexe qui nous semblèrent les plus importantes aux yeux des *Patres conscripti*, nous amenèrent en peu de temps une grande quantité de saumon mariné et de chevreuil, avec lesquels nous fîmes un repas de roi. La pipe succéda délicieusement à ce banquet, et un doux sommeil, venant clore le tout, nous plongea dans ce repos enchanteur qu'on n'obtient qu'au prix de la fatigue et du travail. »

Quant au capitaine Bonneville, il dormit dans la hutte du vénérable patriarche qui avait évidemment conçu pour lui l'affection la plus désintéressée, comme il le fit voir le lendemain matin.

Nos voyageurs, rétablis par un bon souper et rafraîchis par le sommeil, allaient reprendre leur voyage, quand le vieux chef prit le capitaine à part pour lui faire connaître combien il lui était cher. Comme preuve de son estime, il avait résolu de lui donner un beau cheval, ce qui valait mieux que des paroles et rendait sa bonne volonté incontestable.

Ce disant, il fit un signe, et aussitôt un jeune et beau cheval bai fut amené hennissant et caracolant. Le capitaine Bonneville fut sensiblement

touché de cette marque d'amitié; mais l'expérience qu'il avait de la générosité indienne lui fit comprendre qu'un cadeau d'adieu était nécessaire de sa part, pour prouver que l'amitié était réciproque. Il remit donc une belle carabine au vénérable chef, dont le cœur bienveillant fut évidemment touché et satisfait de cette marque d'amitié.

Le digne capitaine, après avoir, comme il le croyait, soldé ce petit compte d'amitié, allait poser sa selle sur ce noble coursier, quand l'affectueux patriarche, le tirant par la manche, lui présenta une vieille sorcière rechignée et ridée qui eût pu raisonnablement passer pour une momie égyptienne sans avoir été embaumée.

« Cette personne, dit-il, est ma femme; c'est une bonne femme; — je l'aime beaucoup. — Elle aime le cheval, — elle l'aime beaucoup; — sa perte va lui coûter bien des larmes. Je ne sais comment je la consolerai, et cela m'afflige vivement. »

Que pouvait faire le digne capitaine pour consoler la tendre moitié du vieux chef? Il se rappela qu'il avait une paire de boucles d'oreilles : il est vrai que l'épouse du patriarche était d'un âge et d'une mine qui semblaient éloigner toute idée de coquetterie; mais la vanité personnelle ne meurt

jamais. Du moment où il présenta le brillant joyau, la moue de la vieille sempiternelle cessa tout à coup; elle mit avec empressement les boucles d'oreilles, et quoiqu'elle fût laide comme la sorcière d'Endor, elle s'éloigna d'un air coquet, comme si elle eût été une Sémiramis.

Le capitaine avait sellé son coursier de nouvelle acquisition, quand l'affectueux patriarche s'avança de nouveau et lui présenta un jeune Nez-Percé dont la mine était des plus moroses.

« Ce jeune homme, dit le chef vénérable, est mon fils; — c'est un très bon fils; — il est très amateur de chevaux; — il a pris grand soin de ce beau cheval; — il l'a élevé dès l'âge le plus tendre; — il le chérit comme un frère. — Son cœur sera profondément contristé quand ce beau cheval aura quitté le camp. »

Que pouvait faire le capitaine pour récompenser le jeune espoir de ce vénérable couple et le consoler de son frère de lait? Il songea qu'il pourrait disposer d'une hache, bien qu'il fût maigrement approvisionné sous ce rapport. A peine eut-il remis l'instrument aux mains du jeune homme, que la joie brilla dans ses traits, et il s'éloigna tout fier de sa hache comme sa respectable mère de ses boucles d'oreilles.

Le capitaine était en selle et sur le point de partir, quand l'excellent chef s'avança pour la troisième fois, en caressant doucement, d'une main, la crinière du cheval, pendant que, de l'autre, il tenait la carabine.

« Cette carabine, dit-il, sera mon talisman. Je la presserai contre mon cœur; — je l'aimerai toujours pour l'amour de mon bon ami le Chef Chauve. — Mais une carabine toute seule est muette. — Je ne puis la faire parler. Si j'avais un peu de poudre et quelques balles, je l'emporterais avec moi; de temps à autre, je tuerais un daim; et, rapportant mon gibier à ma famille affamée, je dirais : — Voilà ce que j'ai tué avec la carabine de mon ami le Chef Chauve, à qui j'ai donné un beau cheval. »

Il n'y avait pas moyen de résister à cet appel : le capitaine se hâta de lui donner la poudre et les balles qu'il convoitait; mais, en même temps, il donna de l'éperon à son coursier, et la première épreuve qu'il lui fit faire de son agilité, ce fut pour se mettre à l'abri de toute manifestation nouvelle d'amitié, de la part de l'affectueux patriarche et de son intéressante famille.

—

CHAPITRE XXXII.

—

Un camp de Nez-Percés. — Le chef au nom imprononçable. — Les Grands-Cœurs de l'Est. — Traitement hospitalier. — Les guides indiens. — Conférences mystérieuses. — Le chef loquace. — Un tombeau indien. — Grande réception d'Indiens. — Un banquet indien. — Crieurs publics. — Probité des Nez-Percés. — Tentatives médicales du capitaine.

Suivant le cours de l'Immahah, le capitaine Bonneville et ses trois compagnons ne tardèrent pas à atteindre le voisinage de la rivière du Serpent. Ils eurent à gravir une suite de collines escarpées et séparées par de profondes vallées. Le surlendemain du jour où ils avaient pris congé de l'affectueux patriarche, au moment où ils descendaient l'un de ces intervalles profonds et abruptes, ils aperçurent de loin de la fumée, et, bientôt après, arrivèrent en vue d'un petit camp de Nez-Percés.

Les Indiens, quand ils eurent reconnu que c'étaient des blancs, les accueillirent par un salut d'armes à feu et les invitèrent à camper. Cette bande était pareillement placée sous la direction d'un vénérable chef, nommé Yo-mus-ro-y-e-cut, nom que nous infligerons le moins souvent qu'il nous sera possible à l'oreille du lecteur. Ce vieux chef accueillit le capitaine Bonneville dans son camp avec la même hospitalité et la même bienveillance que son prédécesseur. Il dit au capitaine qu'il avait souvent entendu parler des Américains et de leurs actes généreux, et que ses frères de la région des Buffles (les Nez-Percés supérieurs) les nommaient les Grands-Cœurs blancs de l'Est, les bons amis des Nez-Percés.

Le capitaine Bonneville éprouva quelque embarras, en pensant à la responsabilité que lui imposait cette magnanime, mais coûteuse appellation, et commença à craindre qu'il ne fût entraîné à un nouvel échange de gages d'amitié. Il se hâta donc d'apprendre au vieux chef son état de dénuement et combien peu on avait à attendre de lui.

Il ajouta que lui et ses camarades avaient longtemps séjourné chez les Nez-Percés, et qu'il les chérissait au point, qu'il leur avait ouvert les bras

et les avait pressés sur son cœur; que les Nez-Percés supérieurs lui avaient parlé si avantageusement de leurs cousins les Nez-Percés inférieurs, qu'il avait vivement désiré les connaître en qualité d'amis et de frères; que lui et ses compagnons avaient, en conséquence, chargé un mulet de présents et s'étaient mis en route pour le pays des Nez-Percés inférieurs; mais que, malheureusement, ils s'étaient égarés pendant plusieurs jours dans les montagnes neigeuses, et que le mulet, avec tous les présents, était tombé dans la rivière du Serpent et avait été entraîné par le courant rapide; qu'en conséquence, au lieu de venir chez leurs amis les Nez-Percés, le cœur léger et les mains pleines, ils arrivaient nus, mourants de faim et épuisés de fatigue; et, qu'au lieu de leur faire des présents, ils se voyaient dans la nécessité de leur demander des vivres.

« Mais, ajouta-t-il, nous nous rendons au fort des blancs sur le Wallah-Wallah; nous serons bientôt de retour, et alors nos amis les Nez-Percés trouveront en nous les Grands-Cœurs de l'Est. »

Soit que la perspective contenue dans la dernière partie de son discours eût produit son effet, ou que le vieux chef ne fît qu'obéir aux sentiments

hospitaliers qui, si nous en croyons le capitaine, sont inhérents à la tribu des Nez-Percés, la connaissance du dénuement de ses hôtes ne diminua en rien la chaleur de son affection. Au contraire, il pressa le capitaine de rester avec eux jusqu'au lendemain, où il l'accompagnerait dans son voyage et lui ferait connaître tous ses compatriotes; qu'en attendant, il allait faire tuer un poulain et le faire dépecer pour servir de provision de voyage. Il eut soin d'ajouter que ce n'était pas pour en faire trafic, mais pour lui en faire don; car il voyait que lui et les siens avaient besoin de nourriture.

Le capitaine Bonneville donna volontiers les mains à cet arrangement hospitalier. La viande du poulain venait fort à propos; mais le capitaine exigea que la moitié fût mise à part pour l'usage de la famille du chef.

Le lendemain matin, de bonne heure, la petite troupe se remit en route, accompagnée du vieux chef et d'un guide indien. Ils traversèrent une contrée âpre et irrégulière, où la neige et la glace rendaient les collines glissantes. Leurs chevaux d'ailleurs étaient si faibles et si éreintés, que c'était à peine s'ils pouvaient gravir les montées escarpées et se retenir sur les déclivités gelées.

Pendant toute cette marche, le vieux chef et le guide étaient infatigables dans leurs bons offices; ils s'occupaient continuellement à choisir les meilleures directions et à leur venir en aide toutes les fois qu'il en était besoin. En effet, le capitaine et ses camarades étaient dans la nécessité de recourir fréquemment à leurs amis indiens, car ils avaient perdu leur tabac et leurs pipes, ces objets de confort si importants pour un trappeur, et il ne leur restait plus que quelques charges de poudre qu'il était nécessaire de ménager pour allumer leur feu.

Dans le courant de la journée, le vieux chef eut plusieurs entretiens particuliers avec le guide, et il était aisé de voir qu'il s'agissait de quelque objet mystérieux et important. Ce que c'était, le capitaine Bonneville ne put le deviner, et il ne fit pas grand effort pour cela. Par quelques mots qu'il put saisir, il comprit cependant qu'il était question d'une chose dont le vieillard se promettait beaucoup de satisfaction, et à laquelle il attachait un peu de vaine gloire; mais comme il paraissait la vouloir tenir secrète, il le laissa arranger ses plans tout à son aise.

Le soir, quand on fut campé, le chef, et son conseiller privé le guide, eurent un autre colloque mystérieux, après quoi le guide monta à cheval et partit pour quelque mission secrète; le chef

vint ensuite se rasseoir auprès du feu et se mit à fredonner, d'un air de préoccupation agréable, mais mystique.

Le lendemain matin, les voyageurs descendirent dans la vallée du Way-li-Way, affluent considérable de la rivière du Serpent. Là ils rencontrèrent le guide qui revenait de sa mission secrète; il y eut encore une conférence particulière entre lui et le vieux chef, qui parut y mettre plus que jamais du mystère et de l'importance. Un grand nombre de pistes récentes et divers autres signes convainquirent le capitaine Bonneville qu'il devait y avoir dans le voisinage un village considérable de Nez-Percés; mais, comme son digne compagnon le vieux chef n'en parlait pas et que cela paraissait se rattacher au sujet de ses méditations, il ne fit point de questions, mais attendit patiemment l'éclaircissement de ce mystère.

Pendant leur marche, ils arrivèrent à un petit cours d'eau où se baignaient deux ou trois Indiens. Le vieux chef s'arrêta aussitôt et eut avec eux une longue conversation, dans le cours de laquelle il leur raconta toute l'histoire que le capitaine Bonneville lui avait racontée. C'était, il faut le dire, un vieillard fort sociable et très communicatif; il n'avait pas cette taciturnité que l'on reproche en général

aux Indiens. Au contraire; il aimait à parler et à fumer longtemps ; il était évidemment fier de son nouvel ami le Chef Chauve. Il se complaisait à faire son éloge et à exalter le pouvoir et la gloire des Grands-Cœurs de l'Est.

Après s'être soulagé de tout ce qu'il avait à relater à ses amis les baigneurs, il les laissa se livrer à leur diversion aquatique et continua sa route avec le capitaine et ses compagnons.

En s'approchant de Way-li-Way, le vieux chef trouva une occasion bien différente d'exercer ses facultés communicatives. Sur le bord de la rivière s'élevait un tertre isolé couvert de gazon ; il le montra du doigt avec émotion : « Un Grand-Cœur et un Bras-Fort, dit-il, sont enterrés ici. »

C'était, en effet, la tombe de l'un de ses amis, guerrier d'élite de la tribu, tué en ce lieu en poursuivant un parti de guerriers shoshokos, qui avaient volé les chevaux du village. L'ennemi avait emporté sa chevelure comme trophée ; mais ses amis avaient retrouvé son corps dans ce lieu solitaire, et l'avaient inhumé avec des cérémonies qui caractérisent leurs sentiments pieux. Ils s'étaient rassemblés autour de la tombe ; les guerriers étaient restés muets dans leur douleur ; mais les femmes

et les enfants avaient déploré leur perte avec des lamentations bruyantes.

« Pendant trois jours, dit le vieillard, nous exécutâmes des danses solennelles en l'honneur du mort, et nous priâmes le Grand-Esprit de permettre que notre frère fût heureux dans le pays des guerriers vaillants et des chasseurs; puis, nous tuâmes sur sa tombe quinze de nos meilleurs et plus beaux chevaux pour lui servir quand il arriverait dans le bienheureux territoire de chasse; après quoi nous retournâmes tristement dans nos demeures. »

Pendant que le chef parlait encore, un éclaireur indien arriva au galop et lui remit une poire à poudre, puis tourna bride et disparut bientôt aux regards. Les yeux du vieux chef brillèrent alors, et toute son importance lui revint. Son petit mystère allait se dévoiler. Se tournant vers le capitaine Bonneville, il lui montra une colline près de là, et lui apprit que derrière était un village gouverné par un petit chef qu'il avait instruit de l'approche du Chef Chauve avec une troupe de Grands-Cœurs de l'Est, et qu'il était prêt à les recevoir d'une manière convenable. Comme, entre autres cérémonies, il se proposait de les saluer avec une décharge d'armes à feu, il avait envoyé la poire à

poudre, afin qu'ils pussent rendre le salut d'une manière conforme à sa dignité.

Ils s'avancèrent alors, et lorsqu'ils furent arrivés au sommet de la colline, toute la population du village s'offrit à leur vue, se déployant avec l'aspect le plus imposant et vêtue de ce qu'elle avait de plus beau. Ce spectacle avait quelque chose de sauvage et de fantastique, mais aussi de singulièrement frappant. Sur le premier rang étaient les chefs et les principaux guerriers, peints et décorés dans tout leur éclat; derrière eux, était rangé le reste de la population, hommes, femmes et enfants.

Le capitaine Bonneville et sa troupe s'avancèrent lentement en échangeant des saluts d'armes à feu. Arrivés à une distance respectueuse, ils mirent pied à terre; les chefs s'approchèrent alors successivement, dans l'ordre de leur caractère et de leur rang respectif, et lui offrirent la main en signe d'amitié; chaque guerrier, après lui avoir serré la main, s'éloignait pour faire place à un autre. Ce cérémonial continua ainsi jusqu'à ce que tous eurent donné le gage d'amitié.

Pendant tout ce temps, le chef, selon l'usage, se tenait derrière ses hôtes. Lorsqu'il voyait s'avancer quelqu'un qu'il jugeait indigne de l'amitié et

de la confiance des blancs, il lui faisait, de la main, signe de s'éloigner, et celui-ci obéissait sans répliquer. Quand le capitaine Bonneville se retournait en fixant sur lui un regard interrogateur, il se bornait à dire : « C'est un mauvais sujet, » ou quelque chose d'aussi concis, et il n'en était plus question.

Des nattes, des pieux et autres matériaux furent apportés alors, et on construisit bientôt, pour les étrangers, une hutte commode, où on les approvisionnait constamment de bois, d'eau et autres objets nécessaires; leurs effets furent placés en lieu sûr; leurs chevaux furent débridés et mis au vert avec une sentinelle pour les garder.

Tout cela étant terminé, on les conduisit à l'édifice principal ou chambre du conseil du village; là, on servit un ample repas ou plutôt un banquet qui sembla réaliser tous leurs rêves gastronomiques, pendant leur dernière lutte contre la faim; car ils y virent non seulement du poisson et des racines en abondance, mais encore du daim et de l'élan, et les morceaux les plus choisis du buffle. Il est inutile de dire avec quelle vigueur ils se tirèrent d'affaire en cette occasion, et combien il eût été inutile à leurs hôtes de mettre en pratique le principe ordinaire de

l'hospitalité indienne, qui consiste à gorger son hôte.

Quand ce repas fut fini, une longue conversation s'engagea; le chef manifesta la curiosité, commune à toute sa tribu, d'obtenir des renseignements sur les États-Unis, sur lesquels lui et ses compatriotes ne savaient guère que ce qu'ils en avaient appris par l'intermédiaire de leurs voisins les Nez-Percés supérieurs, attendu que leur trafic est presque exclusivement limité aux marchands anglais de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Le capitaine Bonneville fit de son mieux pour relever les mérites de sa nation et l'importance de son amitié pour les hommes rouges, en quoi il fut habilement secondé par son digne ami le vieux chef au nom difficile à prononcer, qui fit tout ce qu'il put pour glorifier les Grands-Cœurs de l'Est.

Le chef et toutes les personnes présentes écoutaient avec une attention profonde et l'intérêt le plus vif. La connaissance des faits importants ainsi communiqués ne fut pas bornée à l'auditoire de la hutte; chacune des phrases du capitaine, à mesure qu'elle était articulée, était répétée à tout le village par un crieur chargé de cette fonction.

Cette coutume de tout promulguer par la voie

des crieurs n'est pas particulière aux Nez-Percés; on la retrouve dans beaucoup d'autres tribus. Elle a bien son avantage dans des lieux où il n'y a point de journaux pour publier les nouvelles du jour ou rendre compte des réunions importantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces comptes rendus, faits de vive voix, en présence de tous, et dont on peut relever sur-le-champ les erreurs, sont plus propres à donner des renseignements exacts au public que ceux qui circulent par l'intermédiaire de la presse.

Les fonctions de crieur sont presque toujours remplies par un vieillard qui n'est guère bon qu'à cela. Un village a presque toujours plusieurs de ces journaux ambulants, comme les nomment les blancs; ils proclament les nouvelles du jour, annoncent les conseils publics, les expéditions, les danses, les banquets et autres cérémonies, ainsi que les objets perdus. Pendant le séjour du capitaine Bonneville chez les Nez-Percés, s'il arrivait qu'il se perdît un gant ou un mouchoir, ou autre article de valeur semblable, celui qui l'avait trouvé le portait à la hutte du chef, et la voix du crieur invitait le propriétaire à venir réclamer son bien.

Combien il est difficile d'arriver à connaître le véritable caractère de ces tribus errantes du

désert ! Dans un ouvrage récent, nous avons eu l'occasion de parler de cette tribu d'Indiens, d'après les rapports d'autres marchands qui s'étaient trouvés parmi eux, et qui les représentent comme égoïstes, inhospitaliers, accoutumés à surfaire dans leurs trafics et très adonnés au vol (*). Au contraire, le capitaine Bonneville, qui a résidé longtemps parmi eux, et qui a eu de fréquentes occasions de juger leur véritable caractère, en parle invariablement comme d'hommes bienveillants et hospitaliers, d'une probité scrupuleuse et remarquable par un sentiment religieux fortement prononcé. En fait, il s'exprime sur leur compte d'une manière si flatteuse et avec un enthousiasme si vrai, que malgré leur ignorance profonde, malgré les misères de leur condition, il les proclame comme l'un des peuples les plus purs et les plus loyaux du globe.

Un certain nombre de cures que le capitaine Bonneville avait faites, dans des cas peu dangereux, parmi les Nez-Percés supérieurs, avaient été rapportées à leurs voisins et lui avaient acquis la réputation de médecin distingué. En conséquence, à peine avait-il résidé quelques jours dans le village,

(*) Voir Astoria, v. II, chap. XXII.

que sa hutte commença à être assiégée de malades et d'infirmes. Le capitaine sentait tout le prix de sa réputation ainsi acquise accidentellement et à bon marché, et il s'efforça de la soutenir. Comme il était arrivé à cet âge où tout homme est un peu médecin par expérience, il put mettre à profit le peu de connaissances dans l'art de guérir, qu'il avait pu acquérir en diverses occasions; et il réussit assez bien, en deux ou trois circonstances, pour convaincre les simples Indiens que la renommée n'avait point exagéré son talent médical.

La seule maladie qui déconcerta son habileté et rendit inutiles toutes ses tentatives de guérison fut celle d'une vieille femme affectée d'un rhumatisme à l'un de ses pieds, et duquel elle ne pouvait plus se servir. Cela dépassait la portée des connaissances du capitaine. Toutefois il consola la vieille femme en lui promettant qu'il tâcherait de se procurer quelque chose, pour la soulager, au fort sur le Wallah-Wallah, et le lui apporterait à son retour. Son mari fut si satisfait de cette assurance, qu'il lui offrit un poulain, afin de le tuer pour les provisions du voyage; honoraire médical qui fut accepté avec reconnaissance.

Pendant qu'il était chez ces Indiens, le capitaine

Bonneville rencontra le propriétaire d'un cheval qu'il avait acheté d'un Arracheur de racines au Big-Wyer. L'Indien prouva d'une manière incontestable que ce cheval lui avait été dérobé quelque temps auparavant par quelque voleur inconnu.

« Cependant, dit le raisonnable sauvage, vous l'avez obtenu par un trafic loyal; vous avez plus besoin de chevaux que moi; gardez-le, il est à vous. C'est un bon cheval, traitez-le bien. »

C'est au milieu d'actes semblables de bienveillance et de générosité, que son état de dénuement ne lui permettait pas de reconnaître, que le capitaine Bonneville passa quelque temps en compagnie de ces hommes excellents.

—

CHAPITRE XXXIII.

Paysage des rives du Way-li-Way. — Substance pour tenir lieu de tabac. — Paysage grandiose de la rivière du Serpent. — Le vieux chef loquace et son cousin. — Une réunion de Nez-Percés. — Une fourrure volée. — Le bouc émissaire. — Le petit chef. — Son hospitalité. — Tableau que fait le capitaine de la puissance des États-Unis. — Son habileté médicale.

Le capitaine Bonneville reprit son voyage, ayant pour guide le même Nez-Percé qui, par sa connaissance du pays, était à même d'indiquer les routes à suivre et les lieux de campement. Il continua aussi à être accompagné du vieux chef au nom difficile à prononcer, qui semblait vouloir faire les honneurs du pays, et présenter le capitaine à toutes les sections de sa tribu.

Le Way-li-Way, dont le capitaine Bonneville et ses compagnons descendaient alors le cours, est un fleuve considérable qui serpente à travers une con-

trée superbe et pittoresque. Parfois le sol s'élève en montagnes hardies, d'un aspect grandiose; d'autres fois, il se déroule en rives de fraîches et riantes prairies, ou en vallons gracieux et ondulés.

Fréquemment, sur leur route, ils rencontraient de petits détachements de Nez-Percés, et ne manquaient jamais de s'arrêter pour leur serrer affectueusement la main; ils manifestaient en général une grande curiosité concernant les blancs et leurs aventures, curiosité qui ne manquait jamais d'être pleinement satisfaite par les réponses de l'estimable Yo-mus-ro-y-e-cut, qui s'était complaisamment chargé du rôle d'orateur de la troupe.

Les pipes nombreuses, accompagnement obligé des longs discours de ce chef excellent, mais un peu loquace, épuisèrent à la fin toute sa provision de tabac, en sorte qu'il ne lui en restait pas une parcelle pour régaler ses compagnons blancs. Dans cette extrémité, il coupa le tuyau de bois de sa pipe en copeaux excessivement minces qu'il mêla à certaines herbes; c'est ainsi qu'il se fabriqua une imitation de tabac qui le mit à même d'accompagner ses colloques sans fin et ses longues harangues du parfum habituel.

Si le paysage des rives du Way-li-Way avait charmé les voyageurs par son double caractère

de grace et de grandeur, celui qui se développa tout à coup devant eux, lorsqu'ils atteignirent de nouveau la rivière du Serpent, les remplit d'étonnement et d'admiration. Parfois se projetaient sur les eaux d'effrayants et sombres rochers pareils à des murailles colossales et à de gigantesques créneaux, coupés par d'immenses fissures et des gouffres béants qui semblaient accuser quelque convulsion de la nature; parfois le fleuve était paisible et uni comme une glace; d'autres fois il mugissait en tourbillons impétueux et en cascades écumeuses. Ici, les rocs entassés formaient des précipices et de fantastiques aspérités; là, ils étaient suivis de délicieux vallons couverts d'un tapis de verdure.

L'ensemble de ce paysage pittoresque et varié était dominé par d'immenses montagnes qui élevaient jusqu'aux cieux leurs pics lointains.

« Le grandiose et l'originalité des vues qui s'offraient à nous de tous côtés, dit le capitaine Bonneville, défient le pinceau et la plume. Rien de ce que nous avions vu dans d'autres régions ne pouvait un moment le disputer en majesté sauvage et en sévérité imposante à la série de paysages qui, à chaque détour, étonnaient nos regards et nous remplissaient de terreur et de joie. »

En effet, d'après tout ce qui est consigné dans le

journal que nous avons sous les yeux, et par les rapports des voyageurs qui ont traversé ces régions dans la mémorable entreprise d'Astoria, nous sommes porté à croire que la rivière du Serpent est, de tous les fleuves de ce continent, l'un des plus remarquables pour la variété et le caractère frappant de ses paysages. Depuis sa source dans les montagnes Rocheuses jusqu'à sa jonction avec la Colombie, son cours sinueux serpente dans une étendue de plus de six cents milles à travers les régions les plus variées. Sortant d'une contrée volcanique au milieu de cratères éteints et de montagnes, qui portent encore les traces d'anciennes éruptions, elle parcourt des plaines de lave et de sable, pénètre dans les flancs de vastes chaînes de montagnes entrecoupées de précipices effrayants et couronnées de neiges éternelles; d'autres fois elle se joue à travers de riantes et vertes prairies et d'immenses paysages, qui ont toute la beauté et la grace de ceux d'Italie, avec plus de grandiose et de pittoresque.

Le capitaine Bonneville et ses compagnons avaient descendu, à une distance considérable, le cours de la rivière du Serpent, quand le vieux chef s'arrêta et, mettant pied à terre, les pria de laisser paître leurs chevaux, tandis qu'il allait appeler un

de ses cousins domicilié dans un groupe de huttes sur la rive opposée du fleuve.

On répondit aussitôt à son appel. Un Indien agile et souple sauta dans un léger canot de cotonnier, et, faisant jouer la rame avec vigueur, eut bientôt traversé la rivière. S'élançant à terre d'un bond, il s'avança d'un air libre et dégagé et présenta sa main droite à chacun des membres de la troupe.

Le vieux chef, dont nous nous abstenons de répéter le nom imprononçable, présenta alors dans les formes le capitaine Bonneville à son cousin, dont le nom, nous avons regret de le dire, n'était guère plus euphonique; car il s'appelait Hay-shi-in-cow-cow. Ce dernier manifesta la curiosité habituelle de connaître tout ce qui était relatif aux étrangers; d'où ils venaient, où ils allaient, l'objet de leur voyage et les aventures qui leur étaient arrivées. Tout cela, comme de raison, fut éloquemment et amplement détaillé par le vieillard communicatif. A son verbeux compte rendu sur le Chef Chauve et ses compatriotes, les Grands-Cœurs de l'Est, son cousin prêta une oreille attentive et répondit dans le style ordinaire de la bienséance indienne. Il pria ensuite la troupe d'attendre son retour, et, s'élançant dans son canot, il repassa la rivière.

Quelque temps après, il revint, apportant une

provision de tabac qui était on ne peut plus opportune, et une petite quantité de vivres pour la route; il annonça en même temps son intention d'accompagner la caravane. N'ayant point de cheval, il monta en croupe derrière l'un des voyageurs, en déclarant que, le lendemain, il se procurerait une monture.

Tous alors se remirent en route le plus gaîment du monde. Quelques milles plus loin, ils rencontrèrent d'autres membres de la tribu, parmi lesquels était un Indien que le capitaine Bonneville et ses compagnons avaient connu pendant leur résidence chez les Nez-Percés, et qui les accueillit à bras ouverts. C'était dans ce voisinage qu'habitait leur guide; il prit congé d'eux, en faisant mille souhaits pour leur bonheur et le succès de leur voyage. Ce soir-là, ils firent halte à la hutte d'un Nez-Percé, où ils reçurent la visite de plusieurs guerriers, amis du vieux chef et de son cousin, venus de la rive opposée, pour s'entretenir et fumer avec les blancs.

Le cœur du vieux et excellent chef fut au comble de la joie de voir ainsi rassemblés autour de lui ses amis anciens et nouveaux, et il joua de la langue avec plus d'ardeur et de vivacité que jamais. La soirée s'écoula gaîment, et ce ne fut que très tard

que les visiteurs prirent congé et repassèrent la rivière.

Après ce tableau de l'excellence et de la vertu des Nez-Percés, nous regrettons d'avoir à consigner ici une circonstance capable de laisser, à leur égard, une impression défavorable. Dans le cours de cette soirée affectueuse et amicale, l'un des hommes du capitaine, espèce de virtuose dans son genre et amateur de curiosités, produisit une petite fourrure qui était une grande rareté aux yeux des connaisseurs en matière de pelleterie. Elle attira fortement l'attention des visiteurs de la rive opposée, qui se la passèrent de main en main, l'examinèrent avec la plus vive admiration, et la proclamèrent un grand talisman.

Le matin, quand le capitaine et sa troupe se préparaient à partir, on ne retrouva pas la précieuse fourrure. On la chercha vainement dans la hutte, et les connaisseurs de la rive opposée furent véhémentement soupçonnés de l'avoir dérobée.

Le vieux chef et son cousin s'indignèrent à l'idée que leurs amis de la rive opposée eussent pu commettre un pareil délit, et les appelèrent pour qu'ils eussent à venir se justifier de leur conduite honteuse. Les autres se rendirent à cet appel avec toute la promptitude d'hommes innocents et dé-

clarèrent que nul d'entre eux n'était capable d'avoir commis un tel délit au préjudice de la nation des Grands-Cœurs. On ne savait à qui attribuer le vol de l'inestimable fourrure, lorsque, par hasard, les yeux des individus soupçonnés tombèrent sur un malheureux chien qui appartenait au propriétaire de la hutte. C'était un chien qui sentait la corde, pas plus cependant que la plupart des chiens indiens qui, pris en masse, sont une vraie génération de garnements. Quoi qu'il en soit, il fut sur-le-champ accusé d'avoir dévoré la fourrure en question.

Un chien accusé est un chien condamné, et, en général, un chien condamné est un chien exécuté. C'est ce qui arriva en cette circonstance. Le malheureux fut mis en accusation; sa mine patibulaire servit de preuve au délit, et ses juges de la rive opposée le condamnèrent à être pendu. En vain les Indiens de la hutte, qui l'aimaient beaucoup, intercédèrent en sa faveur; en vain le capitaine Bonneville et ses compagnons demandèrent qu'il eût la vie sauve : ses juges furent inexorables. Il était doublement coupable : d'abord pour avoir volé leur bons amis les Grands-Cœurs de l'Est; secondement, pour avoir fait planer un doute sur l'honneur de la tribu des Nez-Percés. Il fut donc pendu

et lapidé par dessus le marché, pour rendre sa mort plus certaine.

La sentence des juges ayant été ainsi exécutée dans toute sa teneur, on procéda à l'examen posthume du corps du coupable, pour établir sans contestation son délit et pour laisser intact l'honneur des Nez-Percés.

Tous ceux qui assistaient à cette opération manifestèrent l'intérêt le plus vif. Le corps du chien fut ouvert, les intestins rigoureusement examinés; mais, au grand étonnement de tout le monde, on n'y trouva pas un atome de fourrure. Le chien avait été injustement exécuté.

Il s'ensuivit de grandes clameurs; mais ceux qui firent le plus de bruit, ce furent les Indiens de la rive opposée, qui se mirent à vociférer la justification de leur innocence. Ce ne fut pas sans peine que le capitaine et ses compagnons réussirent à calmer des susceptibilités si vives, en expliquant de vingt manières différentes la disparition de la fourrure, et il fut enfin bien convenu qu'elle n'avait pas été volée.

L'assemblée se sépara. Les guerriers repassèrent la rivière; le capitaine et ses compagnons poursuivirent leur voyage; mais un sombre nuage avait complètement voilé la gaîté du vieux chef si

communicatif, Yo-mus-ro-y-e-cut, et il se montra fréquemment on ne peut plus mortifié de ce qui était arrivé. Il gardait le silence; mais, de temps à autre, il donnait cours à son indignation et s'écriait en secouant la tête et en étendant la main vers la rive opposée : « Hommes vicieux, hommes très vicieux de l'autre côté de la rivière ; » à quoi son digne cousin Hay-shi-in-cow-cow répondait par un soupir guttural qui voulait dire *amen*.

Au bout de quelque temps, les traits du vieux chef s'éclaircirent, et il se mit à conférer fréquemment à demi-voix avec son cousin ; l'un de ces colloques fut suivi du départ de ce dernier, qui, fouettant son cheval, partit au galop et disparut. En effet, on approchait du village d'un autre chef distingué également par un nom passablement long : il se nommait O-push-y-e-cut; mais on l'appelait plus communément le grand chef. Le cousin avait pris les devants pour annoncer l'approche des voyageurs ; un messager se présenta comme auparavant, porteur d'une poire à poudre, pour les mettre à même de répondre au salut projeté.

Il se passa alors une scène semblable à celle qui avait eu lieu au village du petit chef ; la population tout entière parut dans la plaine, rangée en longue file, chacun costumé selon son rang et sa dignité.

Puis vinrent les saluts d'amitié et les poignées de main; cette dernière cérémonie fut exécutée par tout le monde ; car les Indiens croient que c'est un prélude d'amitié indispensable parmi les blancs, comme la pipe parmi les hommes rouges.

Les voyageurs furent alors conduits au banquet, où l'on servit à profusion les mets les plus délicieux que le village pouvait fournir. On leur donna ensuite le spectacle d'exercices d'agilité et d'équitation. En résumé, leur visite au village parut le signal de réjouissances complètes. En même temps, une hutte de peau leur avait été préparée, l'on avait pris soin de leurs chevaux et de leur bagage, et on leur avait fourni abondamment le bois et l'eau.

La nuit venue, ils se retirèrent dans leur logement, croyant pouvoir y goûter le repos dont ils avaient tant besoin; mais ils furent déçus dans leur attente. Une foule de visiteurs attendaient leur présence, tous disposés à fumer et à causer. La pipe fut immédiatement allumée et tenue constamment remplie jusque bien avant dans la nuit. Comme d'ordinaire, les Indiens témoignèrent le plus vif empressement à connaître tout ce qui était à leur portée, relativement aux Américains, pour lesquels ils professent l'estime la plus fraternelle.

Le capitaine, dans ses réponses, employa les expressions les plus capables de faire impression sur leur esprit et de leur inspirer une haute idée de la puissance de sa nation, de manière à les engager à traiter avec bienveillance et respect ceux de ses compatriotes qu'ils viendraient à rencontrer.

Lorsqu'ils lui demandèrent le nombre des habitants des États-Unis, il leur dit qu'ils étaient aussi nombreux que les brins d'herbe de la prairie, et que, quelque considérable que fût la rivière du Serpent, s'ils étaient campés sur ses bords, ils la boiraient tout entière en un jour. Ces renseignements statistiques obtenaient d'eux une attention profonde et, selon toute apparence, une croyance implicite.

C'était, en effet, un tableau frappant. Qu'on se figure le capitaine avec son costume de chasseur et sa tête chauve, portant la parole au milieu d'un groupe d'auditeurs sauvages, assis autour de lui, comme autant de statues; le reflet de la flamme éclairant leurs visages peints et leurs membres musculeux; tous attentifs et immobiles, excepté lorsque la pipe passait dans une autre main, qu'une question était adressée ou qu'un fait remarquable de statistique était accueilli avec un mouvement de

surprise et une exclamation d'étonnement et de joie à moitié comprimée.

La renommée médicale du capitaine l'avait accompagné dans ce village, et le grand chef O-push-y-e-cut vint le prier d'exercer son talent sur sa fille qui, depuis trois jours, souffrait des douleurs auxquelles les docteurs nez-percés ne pouvaient apporter aucun soulagement. Le capitaine la trouva couchée sur des nattes, en proie à d'horribles souffrances. Son père manifestait pour elle l'affection la plus vive, et assura le capitaine que, s'il voulait la guérir, il porterait les Américains dans son cœur.

Le digne capitaine n'avait pas besoin d'être stimulé par de pareils motifs. Son ame bienveillante était déjà touchée des souffrances de la pauvre fille, et sa vue avait vivement excité sa sympathie, car elle n'avait que seize ans et était d'une grande beauté. Il n'y avait qu'une chose qui embarrassait le capitaine : c'est qu'il ne connaissait rien à sa maladie, et que sa science médicale était on ne peut plus superficielle. Après s'être recueilli quelque temps comme un homme plongé dans un labyrinthe d'idées confuses, il avisa un remède en désespoir de cause. Par ses ordres, la jeune fille fut placée dans un bain de vapeur fort en usage chez les Nez-Percés ; il l'y fit rester jusqu'à ce qu'elle fût près de se trouver

mal; puis il lui administra une dose de poudre dissoute dans l'eau froide, ordonna qu'on la couvrît de vêtements de buffle et qu'on la laissât dormir, bien enveloppée de fourrures et de couvertures.

Le remède réussit; le lendemain matin, les douleurs l'avaient quittée, bien qu'elle fût extrêmement faible; alors le capitaine ordonna qu'on lui fît prendre un bol de bouillon fait avec de la tête de poulain, et qu'on lui fît observer, pendant quelque temps, un régime simple.

Le grand chef ne pouvait tarir dans l'expression de sa reconnaissance pour le rétablissement de sa fille. Il eût désiré retenir plus longtemps le capitaine; mais le moment du départ était arrivé.

Quand on amena au capitaine son cheval, le chef déclara qu'il n'était pas digne de lui, et envoya chercher l'un de ses meilleurs chevaux qu'il lui présenta, déclarant que son cœur serait charmé de voir son ami si bien monté. Il chargea alors un jeune Nez-Percé d'accompagner ses hôtes au village voisin et de lui rapporter de leurs nouvelles; puis on se sépara avec des expressions mutuelles de bienveillance et des sentiments réciproques d'affection.

Le bain de vapeur dont nous avons parlé est d'un fréquent usage parmi les Nez-Percés, surtout

pour la propreté. Leurs maisons de sueur, comme ils les appellent, sont de petites huttes étroites, et la vapeur est produite en versant lentement de l'eau sur des pierres rougies.

Après avoir franchi les limites du domaine d'O-push-y-e-cut, les voyageurs quittèrent le plateau élevé et tous les pittoresques paysages que nous avons décrits. Ils traversèrent alors une contrée doucement ondulée et d'une fertilité telle qu'elle excita l'enthousiasme et l'admiration de deux des compagnons du capitaine, un Kentuckyen et un natif de l'Ohio. Ils déclarèrent que ce pays surpassait tout ce qu'ils avaient encore vu et s'écriaient souvent : « Quel plaisir il y aurait à passer la charrue sur un sol aussi riche et aussi fécond ! »

On fit encore halte et on séjourna une nuit au village d'un chef nommé He-mim-el-pilp, où les mêmes cérémonies eurent lieu et la même hospitalité fut exercée qu'aux précédents villages.

Ils marchèrent alors vers l'ouest-sud-ouest, à travers une région belle et fertile, mieux boisée que la plupart des territoires par lesquels ils avaient passé. En route, ils rencontrèrent plusieurs détachements de Nez-Percés qui les traitèrent invariablement avec la bienveillance la plus marquée.

Sept jours après avoir quitté les domaines d'Hemim-el-pilp, ils atteignirent les rives de la Colombie, au fort Wallah-Wallah, où ils arrivèrent le 4 mars 1834.

CHAPITRE XXXIV.

Le fort Wallah-Wallah. — Son commandant. — Indiens du voisinage. — Efforts de M. Pambrune pour améliorer leur condition. — Leur religion. — Leurs lois. — Circonscription territoriale des Nez-Percés. — Le camash et autres racines. — Chevaux des Nez-Percés. — Préparatifs de départ. — Refus de provisions. — Départ. — L'Indien traînard et glouton.

Le fort Wallah-Wallah est un port commercial de la Compagnie de la baie d'Hudson, situé immédiatement au dessus de l'embouchure de la rivière du même nom et sur la rive gauche de la Colombie; il est construit de bois flottés, et dans sa construction on n'a eu en vue que de se défendre contre les attaques des indigènes. Lors de l'arrivée du

capitaine Bonneville, la garnison ne comptait que six à huit hommes, et le poste était sous la direction de M. Pambrune, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Le poste important, le fort principal de la Compagnie, le centre de son commerce sur l'océan Pacifique, est le fort Vancouver, situé sur la rive droite de la Colombie, à environ soixante milles de la mer et immédiatement au dessus de l'embouchure du Wallamut. Ce fut sur ce point que la Compagnie transporta son établissement d'Astoria en 1821, après sa coalition avec la Compagnie du Nord-Ouest.

Le capitaine Bonneville et ses compagnons reçurent un accueil cordial de M. Pambrune le surintendant; car, quelque hostiles que les membres de la Compagnie anglaise puissent être aux entreprises du commerce américain, ils ont toujours témoigné beaucoup de courtoisie et d'hospitalité aux négociants eux-mêmes.

Dans les environs du fort Wallah-Wallah habitent la tribu du même nom ainsi que les Skynses et les Nez-Percés, qui y apportent les fourrures et les pelleteries amassées dans leurs expéditions de chasse. Les Wallah-Wallahs sont une tribu dégénérée et usée. Des trois tribus que nous avons nommées, celle des

Nez-Percés est la plus nombreuse et la plus traitable. M. Pambrune apprit au capitaine Bonneville qu'il avait fait beaucoup d'efforts pour introduire la religion chrétienne d'après les rites de l'Eglise catholique; elle y avait évidemment pris racine, mais avait été altérée et modifiée pour s'accommoder à leurs habitudes particulières et à leurs idées morales, en conservant néanmoins les principaux points de la foi chrétienne et les préceptes de la morale évangélique. M. Pambrune leur avait aussi donné un Code de lois auquel ils se conforment avec une scrupuleuse fidélité. La polygamie, autrefois très répandue parmi eux, était devenue extrêmement rare. Tous les crimes condamnés par la foi chrétienne recevaient parmi eux des châtiments sévères. Le vol lui-même, délit si véniel parmi les Indiens, avait été récemment puni de la potence, en vertu d'un jugement rendu par un chef.

On ne peut contester qu'il n'y ait dans cette tribu une aptitude toute particulière aux améliorations morales et religieuses; et ces Indiens sont probablement du petit nombre de ceux dont la moralité et les mœurs ont gagné au commerce des blancs. Les personnes qui les visitèrent une vingtaine d'années auparavant, dans l'expédition

faite par M. Astor, se plaignaient de leur égoïsme, de leurs extorsions et de leur penchant au vol. Les qualités contraires se faisaient remarquer parmi eux pendant le séjour prolongé du capitaine Bonneville.

La circonscription territoriale des Nez-Percés inférieurs s'étend sur le Way-li-Way, l'Immahah, l'Yenghies et autres fleuves à l'ouest des montagnes. Ils chassent le castor, l'élan, le daim, l'ours blanc et le mouton sauvage. Outre la chair de ces animaux, ils se nourrissent d'un certain nombre de racines dont quelques unes pourraient être avantageusement transplantées et cultivées dans les États atlantiques. Nous citerons, entre autres, le camash, racine sucrée, de la forme et de la grosseur de l'oignon. On prétend qu'elle a un goût délicieux. Nous citerons aussi le cowish ou biscuit, racine de la grosseur d'une noix, dont les Indiens font une farine très agréable; ainsi que le jackap, l'aisish, le quako et autres qu'ils font cuire, en les fumant dans la terre.

Aux mois d'août et de septembre, ces Indiens se tiennent le long des rivières, où ils prennent et salent une grande quantité de saumons qui, tant qu'ils durent, constituent leur nourriture principale. L'hiver, ils se réunissent dans des villages formés

de huttes commodes, couvertes de nattes. Ils sont, en général, vêtus de peaux de daim ou d'étoffes de laine et fort bien armés. Surtout, ils se distinguent par la possession d'un plus grand nombre de chevaux qu'ils marquent et laissent ensuite errer par troupeaux dans leurs plaines les plus fertiles. Ces chevaux sont, en général, de la race des poneys; mais ils sont remarquablement forts et ont l'haleine longue. On en amène un grand nombre aux établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson, où on les vend presque pour rien. Tel est le tableau que présente le capitaine Bonneville des Nez-Percés. S'il est vrai qu'il ne les juge pas toujours avec assez d'impartialité, néanmoins on ne peut contester que ce ne soit l'une des populations les plus pacifiques et les moins barbares de ces déserts lointains. Ils ne cessaient de lui témoigner le désir le plus vif de voir un poste américain s'établir parmi eux, et lui déclarèrent fréquemment qu'ils trafiqueraient avec les Américains de préférence à tout autre peuple.

Le capitaine Bonneville s'était proposé de rester quelque temps dans ce voisinage pour faire connaissance avec les indigènes, recueillir des renseignements et établir des rapports commerciaux avantageux; mais les délais qu'il avait éprouvés dans son

voyage, l'obligèrent d'abréger son séjour et de partir le plus tôt possible, de manière à se trouver au rendez-vous du Port-Neuf à l'époque fixée. Il en avait vu assez pour se convaincre que les Américains pourraient établir un commerce avantageux dans ce pays, et il résolut de revenir bientôt, après avoir pris des mesures plus complètes pour réussir dans ce but.

Comme il avait besoin de quelques approvisionnements pour son voyage, il s'adressa à M. Pambrune, afin d'en faire l'achat; mais il reconnut bientôt la différence qu'il y avait d'être traité en hôte ou en marchand rival. Le digne surintendant, qui lui avait prodigué tous les soins de l'hospitalité la plus empressée, fronça alors le sourcil et lui observa que, quelque disposé qu'il fût personnellement à le servir, ses devoirs envers la Compagnie de la baie d'Hudson l'obligeaient à ne rien faire qui pût faciliter ou encourager les visites d'autres marchands parmi les Indiens dans cette partie du pays. Il s'efforça de dissuader le capitaine Bonneville de retourner dans les montagnes Bleues, l'assurant que cette excursion serait extrêmement difficile et dangereuse, sinon impraticable à cette époque de l'année; il lui conseilla d'accompagner M. Payette, l'un des chefs de la Compagnie de la

baie d'Hudson, qui était sur le point de partir avec un certain nombre d'hommes par une route plus détournée, mais plus sûre, pour porter des approvisionnements à l'agent de la Compagnie, résidant parmi les Nez-Percés supérieurs.

Le capitaine Bonneville, quoique piqué de son refus de lui fournir des approvisionnements, et doutant de la sincérité de son avis, résolut de traverser de nouveau les montagnes par la route la plus directe, bien qu'elle différât, sous quelques rapports, de celle par laquelle il était venu, par suite des renseignements qu'il avait recueillis parmi les Indiens du voisinage.

En conséquence, le 6 mars, lui, ses compagnons et leurs guides nez-percés se mirent en route. Ils commencèrent d'abord par visiter de nouveau les villages des Nez-Percés, où ils avaient été traités avec tant de bienveillance. On les reçut avec la même cordialité et on n'épargna rien pour leur être agréable. En quittant le village de Way-li-Way, ils furent joints par un Nez-Percé qu'ils accueillirent avec joie, par reconnaissance pour la bienveillance que leur avait témoignée sa tribu. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient trouvé en lui un fort ennuyeux personnage. C'était un

être lourd, hébété, un paresseux fieffé et un énorme mangeur. Il mettait toute son intelligence à s'épargner à lui-même toute espèce de travail et à profiter de celui des autres. Quand on était en marche, il restait toujours en arrière, laissant aux autres le soin de se frayer un chemin à travers les difficultés et les obstacles, et suivait d'un air indolent la route qu'ils avaient tracée dans la neige. Au campement du soir, tandis que tout le monde s'occupait activement à faire du feu, à donner à manger aux chevaux, à préparer le repas commun, ce digne Sancho Panca s'asseyait tranquillement près du feu, fumant sa pipe et regardant en silence, mais d'un regard avide, les morceaux savoureux qui rôtissaient pour le souper.

Quand l'heure du repas arrivait, alors il retrouvait son activité. Il avait grand soin de ne plus rester sur le second plan, mais se distinguait par la vivacité comme aussi par la durée de ses attaques, de manière à en remontrer à ses compétiteurs, qui avaient cependant fait leurs preuves en ce genre. Jamais ils n'avaient vu pousser aussi loin que chez ce sauvage gastronome la faculté de mastication et la capacité de l'estomac.

Après s'être, par des attaques répétées et prolongées, complétement gorgé d'aliments, il s'envelop-

pait de sa couverture et s'étendait à terre dans un état de torpeur absolu, digérant lentement jusqu'au repas suivant.

Les facultés gastronomiques de ce personnage furent d'abord l'objet de la surprise et des plaisanteries des voyageurs; mais la chose devint sérieuse; il y avait danger trop évident pour leurs provisions; et, pendant le repas, on le regardait de mauvais œil, comme un ennemi public destiné à affamer la troupe.

Il ne fallait pas moins que le sentiment des obligations qu'ils avaient à sa tribu pour les engager à supporter un pareil hôte; mais il ne tarda pas à les en dégager pleinement en leur donnant quittance complète.

—

CHAPITRE XXXV.

Le convive non invité. — Manières dégagées. — Plaisanterie salutaire. — L'enfant prodigue. — Départ du glouton. — Changement soudain de fortune. — Danger d'une visite faite à des parents pauvres. — L'homme opulent plumé. — Toilette d'un vagabond. — Un cheval substitué à un autre. — Marche pénible. — Le convive non invité et le poulain patriarcal. — Un mendiant à cheval. — Une catastrophe. — Départ du joyeux vagabond.

Un soir que le capitaine Bonneville et ses hommes étaient campés parmi les collines qui avoisinent la rivière du Serpent, tranquillement assis autour de leur feu et soupant d'un très grand appétit, ils reçurent la visite inattendue d'un convive non invité : c'était un chasseur indien déguenillé, à demi nu, armé d'un arc et de flèches, et portant sur ses épaules le corps d'un daim. S'avançant d'un pas agile et d'un air dégagé, il jeta le daim par terre, puis, sans attendre qu'on l'invitât, il se mit à table, se servit sans cérémonie, et se mit à causer avec ses voisins de droite et de

gauche fort gaîment et sans le moindre embarras. Il n'y a pas à Paris de vétéran parasite capable de s'en acquitter plus habilement.

Les voyageurs ainsi pris à l'improviste ne pouvaient assez admirer la facilité avec laquelle ce cosmopolite en guenilles prenait ses aises au milieu d'eux. Pendant que personne ne mangeait, il allait toujours son chemin, s'appropriant sans façon la bonne chère qu'un heureux hasard lui avait fait rencontrer; il s'en donna à cœur-joie, et c'était merveille de le voir se tirer ainsi d'affaire.

La première surprise passée, cette importunité commença à devenir déplaisante. Le convive non invité, différent en cela de la généralité de sa tribu, était aussi sale que mal vêtu, et nos voyageurs ne se souciaient guère d'une pareille compagnie. Lui ayant donc servi un morceau copieux sur un morceau d'écorce qui servait d'assiette, ils l'invitèrent à s'en contenter et à ne pas fourrager dans le plat commun.

Il se rendit à cette invitation de la manière la plus accommodante. Il continua à manger et à bavarder, riant et se barbouillant de sauce, si bien que sa figure fut bientôt lustrée de graisse et de bonne humeur. Pendant son repas, il

aperçut le gastronome qui, comme d'habitude, se gorgeait dans le silence le plus absolu. Cette vue parut attirer son attention. L'air goguenard dont il le regarda prouva qu'il le connaissait de vieille date, ou qu'il avait parfaitement pénétré la nature de ce personnage. Il le prit aussitôt pour but de ses plaisanteries et lui lança deux ou trois épigrammes qui forcèrent le taciturne idiot à se pincer l'oreille, et réjouirent toute la compagnie. A dater de ce moment, le convive non invité fut en faveur; on goûta ses bons mots; on trouva singulièrement amusant son air libre et dégagé; et les voyageurs finirent par déclarer que c'était l'un des plus gais compagnons et des plus plaisants vagabonds qu'ils eussent rencontrés dans le désert.

Le souper fini, le redoutable Shi-wi-shi-ouiter, c'était le nom simple qu'il se donnait, déclara son intention de tenir compagnie aux voyageurs pendant un jour ou deux, s'ils voulaient bien le permettre; et pour appuyer cette invitation, qu'il se faisait à lui-même, il présenta le corps du daim comme une preuve de son habileté à la chasse.

En ce moment, il avait si complètement effacé l'impression défavorable causée par sa première apparition, qu'il fut accueilli avec joie, et le

guide nez-percé se chargea de le loger pendant la nuit. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il emprunta un fusil et partit dans la montagne; on ne le revit plus de la journée; mais la caravane était à peine campée pour le soir depuis quelques minutes, qu'on le vit reparaître avec ses manières lestes et dégagées; et il laissa tomber à terre le corps d'un autre daim magnifique qu'il avait apporté d'une distance considérable.

Ce soir-là, ce fut lui qui anima toute la compagnie, et bientôt son caractère communicatif, libre de tout déguisement, la mit au fait de son histoire. Il avait été une sorte d'enfant prodigue dans son village natal, menant une vie oisive et insouciante, et ne tenant compte ni des conseils ni des commandements des chefs. Il avait été, en conséquence, expulsé du village; mais son bannissement ne l'avait point découragé; il s'était mêlé à la société des Indiens de la frontière, et avait mené une vie vagabonde, aventureuse, parfaitement en harmonie avec ses goûts; sans souci de l'avenir, tant qu'il lui restait quelque chose pour le présent, et ne craignant jamais de manquer de vivres tant qu'il avait un fusil et un bon territoire de chasse. Trouvant en lui un habile chasseur et charmé de ses singularités et de sa

bonne humeur, le capitaine Bonneville l'équipa supérieurement comme le Nemrod de la caravane; et tout le monde le prit en affection. L'un des premiers services qu'il rendit fut d'exorciser l'insatiable dévastateur sous l'oppression duquel on avait trop longtemps gémi. En effet, l'idiot nez-percé, qui avait paru si complètement insensible aux rudes traitements par lesquels les voyageurs avaient cherché à l'éliminer de leur société, ne put pas soutenir les plaisanteries acérées et les épigrammes mordantes de Shi-wi-shi, etc. Il était évident qu'il avait trouvé son maître; et devant ses bons mots, il restait muet et interdit comme un hibou, en plein jour, en butte aux attaques et aux coups de bec d'une troupe d'oiseaux hostiles.

Enfin sa place resta vacante à table; nul ne pouvait dire quand il était parti, ni où il était allé; mais on ne le revit plus, et le vaste excédant qui resta à la fin du repas fit voir quel effroyable glouton on venait de perdre.

Délivrée d'un pareil fléau, la petite troupe poursuivit gaîment sa marche; Shi-wi-shi l'approvisionnait de gaîté aussi bien que d'aliments. Sa chasse était toujours heureuse : dans les campements ou dans la marche, il était toujours prêt à rendre service; d'autre part, ses bons mots, ses

grimaces et jusqu'à la coupe de sa physionomie plaisante et comique tenaient tout le monde en belle humeur.

Ils continuaient à s'avancer de cette manière jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au bout de l'Immahah, et campèrent à proximité des huttes des Nez-Percés. L'envie prit subitement à Shi-wi-shi de visiter ses compatriotes et de leur montrer l'état de prospérité auquel il était arrivé depuis peu. Il partit donc le matin en costume complet de chasseur et muni de tout ce qui était nécessaire à sa profession. La vivacité de sa démarche, l'élasticité de son pas et l'hilarité de sa physionomie montraient avec quelle satisfaction il se représentait, par avance, la surprise de ceux qui l'avaient expulsé en guenilles de leur société.

Mais quel changement s'était opéré en lui quand il revint le soir rejoindre la troupe! Il se glissa sans bruit dans le camp, comme un chien battu, la queue entre les jambes; tout son luxe de parure était parti; il était nu comme le jour de sa naissance, à l'exception d'un étroit haillon qui lui tenait lieu de feuille de figuier. Ses compagnons de voyage ne le reconnurent pas d'abord, et le prirent pour quelque Arracheur de racines vagabond qui s'était faufilé dans le camp; mais, quand ils re-

connurent dans ce pitoyable objet ce même Shi-wi-shi, la coqueluche de la caravane, qu'ils avaient vu partir le matin si glorieux et si gai, ils ne purent contenir leur hilarité, et l'accueillirent d'éclats de rire bruyants et répétés.

Shi-wi-shi n'était pas homme à se laisser facilement abattre; il rit lui-même d'aussi bon cœur que les autres, et sembla considérer sa mésaventure comme une excellente matière à plaisanterie. Cependant le capitaine Bonneville crut devoir réprimer sa bonne humeur, et lui demanda un peu sèchement la cause de ce changement. Il répondit, avec toute l'aisance et le laisser-aller imaginables, « qu'il s'était rendu auprès de ses cousins, qui étaient fort pauvres; qu'ils avaient été charmés de le voir, mais plus charmés encore de sa bonne fortune; qu'ils l'avaient pressé dans leurs bras, avaient admiré son équipement; que l'un lui avait demandé ceci, un autre cela. » Enfin le pauvre diable, soit insouciance, soit générosité véritable, s'était laissé dépouiller par ses indigents cousins de la totalité de ses hardes et de son accoutrement, à l'exception de la feuille de figuier avec laquelle il était revenu au camp.

Voyant cette absence totale de soin et de prévoyance, le capitaine Bonneville résolut de le laisser

un peu pâtir, dans l'espoir que cela lui servirait de leçon ; et, dans tous les cas, de ne plus lui faire de présents dans le voisinage de ses indigents cousins. On le laissa donc se tirer d'affaire dans son état de nudité, ce qui, toutefois, ne parut pas lui donner le plus léger souci, ni lui ôter un grain de sa gaîté.

Toutefois, en rôdant dans le camp, il lui tomba sous la main une peau de daim : il pratiqua une ouverture au milieu, et passa sa tête au travers, en sorte que les deux extrémités lui retombaient par devant et par derrière, à peu près comme un poncho de l'Amérique espagnole ou comme la cotte d'un héraut d'armes. Il les attacha sous les aisselles ; et, ainsi costumé, se présenta de nouveau devant le capitaine, d'un air fort content de lui, en homme qui croyait qu'il n'y avait rien à redire à sa toilette.

Quelques marches de plus conduisirent les voyageurs au petit village des Nez-Percés, gouverné par le digne et affectueux patriarche qui avait fait cadeau au capitaine Bonneville de sa coûteuse monture.

Le vieillard les accueillit de nouveau dans son village avec sa cordialité accoutumée; sa respectable épouse et son fils, leur noble espoir, en souvenir reconnaissant de la hache et des boucles d'o-

reilles, se joignirent au vieux chef dans leurs félicitations amicales. Comme le coursier tant vanté, naguère l'orgueil et la joie de cette intéressante famille, était alors éreinté par le voyage, et tout à fait incapable de gravir les montagnes qu'on avait à traverser, le capitaine Bonneville le rendit au vénérable patriarche, en renouvelant ses remercîments pour cet inestimable cadeau. Il ne fut pas peu surpris lorsqu'il vit qu'on lui offrit à la place un magnifique poulain de deux ans, substitution qui était de droit, selon les usages indiens en pareille circonstance, ainsi qu'il l'apprit plus tard.

Il ne paraît pas que le don de ce poulain fut accompagné d'aucune demande en compensation. On peut donc le considérer comme un exemple remarquable de point d'honneur indien; mais on verra plus tard que ce fut pour la caravane une malheureuse acquisition.

Pendant qu'on était dans ce village, le guide nez-percé tint conseil avec quelques uns des habitants, pour savoir sur quel point les voyageurs devaient traverser la montagne. Son visage commença alors à se rembrunir, et de sombres idées parurent l'inquiéter. La neige, lui avait-on dit, était à une grande hauteur dans les défilés des

montagnes, et à mesure qu'on avancerait, les obstacles devaient augmenter. Il demanda donc au capitaine Bonneville de voyager très lentement, de manière à conserver aux chevaux l'ardeur et les forces nécessaires pour faire face aux fatigues qu'ils auraient à supporter plus tard. Le capitaine lui abandonna entièrement la conduite de la marche et poussa en avant, s'amusant à chasser de manière à tuer généralement un ou deux daims dans le cours de sa journée, et à se trouver, avant le reste de la caravane, au lieu désigné par le guide pour le campement du soir.

Pendant ce temps-là, les autres marchaient lentement à la suite du guide, accompagnés du joyeux vagabond Shi-wi-shi. Le vêtement patriarcal porté par ce drôle laissait toute sa partie postérieure exposée à la bise piquante des montagnes; mais sa gaîté n'en était pas refroidie, et nul nuage ne voilait le soleil de sa bonne humeur; ses grimaces et ses plaisanteries continuelles, tout en activant la circulation de son propre sang, tenaient ses compagnons en joyeuse humeur.

Ainsi se passa le premier jour après avoir pris congé du patriarche. Le second commença de la même manière, le capitaine en avant et le reste de la troupe suivant avec lenteur, pendant que

Shi-wi-shi marchait à pied sur la neige, se réchauffant à force d'exercice et de lazzis.

Au plus fort de sa jovialité, le poulain patriarcal, qui, n'étant pas encore rompu à la selle, était laissé en liberté et suivait de lui-même la caravane, frappa tout à coup ses regards. En un moment, il fut sur son dos, faisant claquer ses doigts et glapissant de joie. Le poulain, n'étant point accoutumé à un tel fardeau et à demi sauvage de sa nature, se mit à regimber, à caracoler et à faire des soubresauts, puis il partit au galop, s'élançant dans les endroits les plus dangereux.

Comme le terrain était accidenté, entrecoupé de précipices et de rochers, cheval et cavalier couraient le plus grand péril, et étaient à chaque instant à deux doigts de la mort. Mais rien ne pouvait effrayer l'intrépide sauvage; il s'attachait au poulain comme une sangsue, et le suivait à travers rocs et précipices, en hurlant de joie. Jamais mendiant à cheval ne montra un talent d'équitation plus remarquable. Ses compagnons le suivaient des yeux, parfois riant, parfois tremblant pour lui, jusqu'à ce qu'ils virent le poulain faire un mouvement soudain et lancer son maître dans un précipice.

Un cri d'horreur retentit, et tout le monde se hâta de courir à l'endroit fatal. On trouva le pauvre

diable étendu au fond du gouffre, au milieu des rocs, étrangement meurtri et mutilé. S'il vivait encore, c'était presqu'un miracle. Même dans cet état, sa gaîté ne l'abandonna pas entièrement, et un faible rire effleura ses lèvres, en voyant l'effroi et l'anxiété de ceux qui venaient à son aide. On le retira du milieu des rocs, et on envoya avertir le capitaine Bonneville de cet accident. Ce dernier revint à la hâte, et fit camper la troupe au premier endroit convenable.

Là le blessé fut étendu sur des peaux de buffle, et le capitaine qui, en toute occasion, faisait les fonctions de médecin et de chirurgien de la caravane, se mit à examiner les blessures. La principale était une longue et profonde entaille dans la cuisse, qui pénétrait jusqu'à l'os.

Demandant alors une aiguille et du fil, le capitaine se prépara à coudre la blessure après avoir averti le patient de se soumettre à cette opération avec le courage convenable. Mais sa gaîté était partie; il ne pouvait même plus s'armer d'un sourire forcé, et à la première piqûre d'aiguille, il fit un mouvement de douleur si vif, que le capitaine fut obligé de s'arrêter et de lui faire administrer une large dose d'alcool. Cela ranima son courage et lui raviva le cœur; toutefois, tant que dura l'opé-

ration, il ne cessa de fixer les yeux sur sa blessure, les dents fortement serrées et avec un jeu de physionomie qui rendait parfois à ses traits une partie de leur caractère comique. Quand la blessure fut refermée, le capitaine la lava avec du rhum et en administra une seconde dose au patient, que l'on fit coucher et à qui l'on conseilla de dormir. Cependant il ne put fermer l'œil, exprimant fréquemment la crainte que sa jambe ne fût trop enflée le lendemain, pour lui permettre de continuer sa route avec la caravane, et il ne se tranquillisa que lorsque le capitaine exprima décidément une opinion favorable à ses désirs.

Le lendemain matin, de bonne heure, un rayon de gaîté lui revint en voyant que le membre blessé avait conservé ses proportions naturelles; mais, lorsqu'il essaya de s'en servir, il se trouva dans l'impossibilité de se tenir debout. Il fit effort pour se persuader qu'il pourrait continuer sa route; mais il finit par secouer tristement la tête et dit que, comme il ne lui restait qu'une jambe, il ne devait pas songer à tenter le passage de la montagne.

Chacun regretta vivement de se séparer d'un si bon compagnon et dans des circonstances si déplorables. Il fut habillé et équipé de nouveau, chacun

lui faisant quelque présent d'adieu; puis on le mit en selle sur un cheval dont le capitaine Bonneville lui fit cadeau; et après l'expression des vœux les plus sincères de part et d'autre, il partit pour son village natal, pour y être, sans doute, dévalisé de nouveau par ses affectionnés, mais indigents cousins.

—

CHAPITRE XXXVI.

—

Obstacles dans la montagne. — On fume et on tient conseil. — Discours du capitaine. — Une route de glace. — Dangers d'un faux-pas. — Arrivée sur la rivière du Serpent. — Retour au Port-Neuf. — Réunion d'anciens camarades.

Continuant leur voyage en remontant le cours de l'Immahah, les voyageurs virent, en approchant de la source de cette rivière, la neige augmenter en si grande quantité, qu'elle avait jusqu'à deux pieds de hauteur. Ils furent donc obligés de pratiquer un chemin pour leurs chevaux et quelque-

fois même de marcher sur la surface glacée du fleuve.

Enfin ils atteignirent l'endroit où ils se proposaient de gravir la montagne, et s'étant frayé un chemin jusqu'à sa base, ils furent on ne peut plus surpris de trouver que le vent avait chassé la neige de ses flancs; en sorte qu'il en atteignirent le sommet sans beaucoup de peine. Là ils campèrent avec l'intention de s'ouvrir un passage à travers la montagne; mais ils reconnurent bientôt l'inutilité de cette tentative; car ils trouvèrent la neige entassée en énormes monceaux qui dépassaient souvent la tête des chevaux.

Le capitaine Bonneville prit alors avec lui deux guides indiens pour reconnaître les environs. Ayant remarqué un pic élevé qui dominait tous les autres, il le gravit et découvrit de son sommet un passage d'environ neuf milles de longueur, mais où la neige était accumulée en quantité si grande, qu'il semblait impraticable. Alors il alluma sa pipe et, s'asseyant avec les deux guides, se mit à tenir une consultation à l'indienne. Longtemps ils fumèrent vigoureusement et en silence, réfléchissant à l'objet qui les occupait. A la fin, la discussion commença, et les deux guides s'accordèrent à déclarer qu'il serait impossible aux che-

vaux de traverser les neiges. Ils furent donc d'avis que la troupe continuât le voyage à pied, tandis qu'eux-mêmes ramèneraient les chevaux au village, où l'on en prendrait soin jusqu'à ce que le capitaine Bonneville les envoyât chercher. Ils mirent beaucoup de vivacité à soutenir cet avis, déclarant que leur chef serait très mécontent et les traiterait avec sévérité si un seul des chevaux de ses bons amis les blancs venait à périr en traversant les montagnes sous leur direction; qu'en conséquence, ils ne devaient point en faire la tentative.

Le capitaine Bonneville les écoutait en fumant sa pipe, en silence et avec toute la gravité indienne. Quand ils eurent fini, il leur répondit dans leur propre style.

« Mes amis, dit-il, j'ai vu le passage et j'ai prêté l'oreille à vos paroles; vous avez des cœurs petits; quand vous rencontrez des obstacles et du danger, vous rebroussez chemin. Ce n'est point ainsi que ma nation agit; quand des difficultés se présentent et menacent de nous arrêter, nos cœurs se gonflent, et nous marchons en avant. Nous aimons à triompher des obstacles; mais en voilà assez pour le moment; la nuit vient; retournons à notre camp. »

Il se leva et les guides le suivirent en silence; arrivé au camp, il trouva ses hommes tout à fait découragés. Un d'entre eux était allé en reconnaissance et leur affirmait très sérieusement que la neige avait au moins cent pieds de hauteur. Le capitaine chercha à ranimer leur courage et à leur communiquer par son exemple une énergie nouvelle; cependant il ne savait trop quel parti prendre; vers le soir, il tomba une petite pluie fine.

Un expédient lui vint à l'idée, ce fut de faire deux légers traîneaux, d'y placer les bagages, et de les pousser jusqu'au flanc opposé de la montagne, en pratiquant ainsi, dans la neige mouillée, une route qui, s'il venait ensuite à geler, aurait assez de consistance pour porter les chevaux. Ce plan fut immédiatement mis à exécution; les traîneaux furent construits; on y chargea les bagages; à l'aide de ce moyen, ils essayèrent de pratiquer une route, en y faisant passer et repasser un traîneau; cette tâche pénible terminée, ils se reposèrent.

La nuit fut froide, et, le lendemain matin, la route était incrustée d'une glace suffisamment forte pour l'objet qu'ils avaient en vue. Ils s'aventurèrent alors sur leur route de glace et se tirèrent assez bien d'affaire, si ce n'est que, de temps à autre, un cheval glissait hors du chemin tracé et s'en-

fonçait aussitôt jusqu'au cou. Alors c'étaient des difficultés sans nombre, et il fallait se servir de cordes pour hisser l'animal. Il y en eut un, plus malheureux que les autres, qu'on fut obligé, après des essais infructueux, d'abandonner dans la neige.

Malgré ces nombreux délais, ils réussirent, avant que le soleil eût acquis assez de force pour fondre la neige, à conduire tous leurs autres chevaux sains et saufs sur le flanc opposé de la montagne.

Mais les difficultés et les dangers n'étaient pas encore terminés. Il leur fallait maintenant descendre le revers de la montagne, qui était couverte d'un épais verglas. Ils attendirent donc que la chaleur du soleil eût fondu cette croûte brillante et leur permît de marcher sur la neige; tant que la gelée continuait, il y avait le plus grand danger. Une jeune jument, un peu rétive, s'était avancée sur le crête d'un talus; elle glissa, perdit l'équilibre, descendit, avec une effrayante vélocité, le flanc de la montagne, et après avoir parcouru une distance de plus de deux cents pieds, arriva au bas en pièces. Lorsque, plus tard, les voyageurs cherchèrent son corps pour s'en nourrir, ils le trouvèrent horriblement déchiré et mutilé.

Il était tard lorsque la caravane arriva aux dernières limites de la neige. Là ils plantèrent, au dessous d'eux, de gros morceaux de bois, pour ne pas glisser au bas de la montagne, pendant leur campement de nuit. Le lendemain, ils réussirent à transporter au camp tous leurs bagages ; puis, ayant tout emballé avec ordre, ils prirent leurs chevaux par la bride, se remirent en route gaîment, et réussirent, dans le cours de la journée suivante, à atteindre une région à pâturages.

Là les guides nez-percés déclarèrent que tous les obstacles de la montagne avaient cessé ; que la route était maintenant facile et sûre, et qu'on n'avait plus besoin d'eux ; ils demandèrent donc la permission de retourner chez eux; on la leur accorda sans difficulté, et non sans les remercier et les récompenser amplement de leurs fidèles services. Ils fumèrent, avec leurs amis blancs, dans une longue séance d'adieu; après quoi, ils montèrent à cheval et partirent avec un échange de vœux et de souhaits réciproques.

Le lendemain, le capitaine Bonneville acheva de descendre la montagne et campa au bord de la rivière du Serpent, où il trouva l'herbe abondante et haute de huit pouces; dans ce voisinage, il vit, sur les rives rocheuses du fleuve, plusieurs pris-

moïdes de basalte s'élevant à une hauteur de cinquante à soixante pieds.

Il n'arriva rien de remarquable pendant plusieurs jours, durant lesquels les voyageurs continuèrent leur marche en remontant le cours de la rivière du Serpent, et en traversant ses affluents. Après avoir franchi la crique du Fusil, ils reconnurent, à divers signes, qu'il y avait des blancs dans les environs; le capitaine Bonneville fit d'actives recherches pour découvrir si c'étaient quelques uns de ses gens, afin de les rejoindre. Il reconnut bientôt que la disette les avait obligés à quitter ce territoire et à se rendre dans la région des Buffles; ce fut donc de ce côté qu'il se dirigea.

En longeant le cours de la rivière du Serpent, il rencontra de petites hordes de Shoshonies, arrêtées sur les bords des cours d'eau inférieurs et vivant de truites et d'autres poissons que ces peuples prennent en grand nombre dans cette saison, au moyen de trappes à poissons; mais la plus grande partie de la tribu s'était enfoncée dans la montagne pour y chasser l'élan, le daim et la longue-corne.

Le 12 mai, le capitaine Bonneville atteignit la rivière le Port-Neuf, dans le voisinage de laquelle il avait laissé, la Noël précédente, le campement d'hiver de sa compagnie. Il avait espéré alors

être de retour au commencement de mars; mais les circonstances l'avaient retenu plus de deux mois au delà de ce terme, et le campement d'hiver devait, depuis longtemps, avoir été abandonné.

Ayant fait halte sur les bords du Port-Neuf, il envoya des éclaireurs à quelques milles plus haut, pour visiter l'emplacement du camp et chercher à découvrir le détachement, ou la direction qu'on avait prise, dans le cas où il aurait transporté son camp ailleurs. Ils revinrent sans avoir obtenu le moindre renseignement.

Se trouvant alors dépourvus de provisions, les voyageurs crurent devoir faire une courte excursion pour aller chasser les buffles. En conséquence, ils firent des caches dans une île de la rivière, y déposèrent, tout leur bagage et partirent pour leur expédition. Ils réussirent à tuer une couple de beaux buffles, qu'ils dépécèrent, en se promettant bien de ménager cet approvisionnement, pour ne pas être obligés de recommencer une chasse dans un territoire aussi ouvert et aussi dangereux.

De retour dans leur île, le 18 mai, ils trouvèrent que les loups avaient fouillé leurs caches et en avaient dispersé le contenu dans toutes les directions. Ils en construisirent une autre plus sûre, où

ils déposèrent les articles les plus lourds, puis descendirent de nouveau la rivière du Serpent, et campèrent immédiatement au dessus des cataractes américaines.

Ils se fortifièrent en cet endroit, où ils se proposaient de rester quelque temps, pour donner à leurs chevaux l'occasion de rétablir leurs forces dans un bon pâturage, et pour attendre le moment de se rendre au rendez-vous annuel dans la vallée de la rivière de l'Ours.

Le 1er juin, ils aperçurent quatre hommes sur la rive opposée au camp; ayant attiré leur attention par une décharge de carabines, ils reconnurent avec joie que c'était de leurs gens.

Ces hommes apprirent au capitaine Bonneville que la compagnie entière, qu'il avait quittée au mois de décembre précédent, était campée au bord du Pied-Noir, affluent de la rivière du Serpent, un peu au dessus du Port-Neuf. Il s'y rendit sans délai, et bientôt il eut le plaisir de se retrouver au milieu de tous ses gens, qui saluèrent son retour parmi eux avec la joie la plus cordiale; car sa longue absence leur avait fait croire que lui et ses trois compagnons étaient tombés au pouvoir de quelque tribu hostile.

Ses gens avaient beaucoup souffert pendant son

absence ; ils avaient été réduits à une extrême disette et forcés de retourner aux caches de la rivière du Saumon. Ils y avaient rencontré des bandes de Pieds-Noirs et s'étaient estimés heureux de pouvoir quitter ce voisinage périlleux sans essuyer aucune perte. Se trouvant ainsi tous réunis, on pense bien qu'il dut y avoir grand gala ; deux jours s'écoulèrent en banquets et en réjouissances, autant, du moins, que le permettaient leurs moyens et leur situation.

—

CHAPITRE XXXVII.

Départ pour le rendez-vous. — Une troupe de guerriers pieds-noirs. — Préparatifs simulés. — Feux de nuit. — Apprêts belliqueux. — Dangers d'une attaque de nuit. — Panique parmi les chevaux. — Marche prudente. — Les sources de Bière. — Scène bachique pour rire. — Escarmouche avec les buffles. — Un buffle relancé. — Arrivée au rendez-vous. — Réunion de toutes les brigades.

Après deux jours consacrés aux plaisirs de la table, le capitaine Bonneville leva son camp, et, avec sa caravane de trappeurs libres et à gages, de Sangs-Mêlés, d'Indiens et d'Indiennes, il partit pour le rendez-vous principal, dans la vallée de la rivière de l'Ours. Remontant le cours de la rivière du Pied-Noir, il eut bientôt atteint les collines où elle prend sa source. Pendant qu'on était en marche, il aperçut, du sommet d'une colline, une troupe guerrière d'environ soixante Pieds-Noirs dans la plaine au dessous. Sa situation était péril-

leuse, car la plupart de ses gens étaient dispersés dans toutes les directions; néanmoins il savait que manifester de l'hésitation ou de la crainte, ce serait trahir sa faiblesse et encourager leur attaque. Il prit donc sur-le-champ une attitude belliqueuse, ordonna aux Indiennes de conduire les chevaux dans un petit bois de frênes, de les décharger et de les mettre au vert; en même temps, il ordonna que sa petite bande fît le plus de bruit possible, les chefs courant çà et là au galop, en vociférant de toutes leurs forces, comme s'ils eussent commandé à des troupes nombreuses.

Pour masquer la faiblesse de ses forces, il ordonna qu'on allumât, la nuit, dans son camp, un certain nombre de feux supplémentaires, et qu'on fît une garde vigilante. Tous ses hommes reçurent l'ordre de se tenir prêts à combattre au premier signal. En ces occasions, le trappeur expérimenté dort tout habillé, ayant près de lui sa carabine, son plomb et sa poudre, en sorte qu'en cas d'alerte il a sous la main tout son équipement, et se trouve complètement armé.

Le capitaine Bonneville prit aussi un soin tout spécial pour s'assurer des chevaux, et les fit garder avec vigilance, car c'est là le grand objet et le principal danger d'une attaque nocturne. Le but

que se propose avant tout le sauvage aux aguets est de jeter l'alarme parmi les chevaux; dans cette occasion, un cheval en effraie un autre, jusqu'à ce que tous, frappés d'une terreur panique, s'efforcent de briser leurs longes.

Dans un camp où se trouvent un grand nombre d'Indiens avec leurs chevaux, une alarme de nuit est une chose effrayante. Les chevaux échappés qui courent dans tous les sens; le hennissement et les cabrements de ceux qui sont encore attachés; les hurlements des chiens; les cris des Indiens; le bruit des pas des blancs et des hommes rouges, leur fusil à la main; les huttes renversées; les feux dispersés sous les pieds des chevaux; les flammes éclairant les figures d'hommes; les coursiers qui s'élancent dans les ténèbres, tout cela constitue un tableau qu'il n'est pas facile de peindre. Il arrive souvent que, de cette manière et dans une seule nuit, tous les chevaux d'un camp, se montant à plusieurs centaines, sont dispersés et mis en fuite.

La nuit se passa paisiblement; mais on pouvait être certain qu'une bande guerrière de Pieds-Noirs, une fois sur la piste d'un camp qui offrait l'appât du butin, ne manquerait pas de s'attacher à ses traces. Le capitaine continua donc d'observer les plus vi-

gilantes précautions, jetant des éclaireurs en avant dans la plaine et sur toutes les élévations de terrain.

Il arriva ainsi dans la plaine d'Argile blanche dont nous avons déjà parlé, et qui est entourée de sources minérales appelées sources de Bière par les trappeurs. Là, les hommes firent halte pour se régaler. Au bout de quelques instants, chaque source eut son groupe jovial de buveurs qui, leur tasse d'étain à la main, simulèrent une scène bachique, buvant des rasades, choquant les verres, portant des santés, échangeant des bons mots, chantant des chansons à boire et riant aux éclats, si bien qu'on eût dit que leur imagination avait donné à ce breuvage une vertu généreuse qui les avait enivrés. En effet, dans l'excitation du moment, ils ne tarissaient pas dans leurs éloges de la boisson des montagnes, la plaçant fort au dessus de toutes les liqueurs produites par le houblon ou la drèche.

C'était une scène étrange et singulière en harmonie avec cette région où tout porte un cachet d'originalité. Ces groupes de trappeurs, de chasseurs et d'Indiens, avec leurs sauvages costumes et leurs physionomies plus sauvages encore, et leur bruyante gaîté, et leur mine insouciante, sablant maintes rasades et s'en donnant à cœur-joie autour de ces fontaines pétillantes, tandis qu'à côté d'eux

gisaient leurs armes prêtes à un service immédiat. Les peintres se plaisent à représenter des brigands dans leurs pittoresques orgies; mais là étaient des groupes plus en relief et plus pittoresques encore; et il n'eût fallu qu'une attaque soudaine des Pieds-Noirs pour changer cette scène grotesque en une mêlée furieuse, et pour compléter ce tableau de la vie d'un trappeur.

Toutefois, cette scène bachique ne fut accompagnée d'aucune circonstance fâcheuse; différant en cela de tant d'autres, elle ne laissa après elle ni maux de tête, ni maux de cœur.

Le capitaine remonta ensuite le cours de la rivière de l'Ours, s'amusant parfois à chasser les buffles, dont le pays était couvert. Quelquefois, lorsqu'il voyait un grand buffle couché dans la prairie, il se glissait avec précaution, jusqu'à ce qu'il en fût tout proche; alors il le sortait de son repos, en lui jetant un caillou, et l'ajustait au moment où il prenait son élan. Telle est la vivacité avec laquelle cet animal se lève, qu'il est difficile de découvrir par quel procédé musculaire cet acte s'effectue. Le cheval se lève d'abord sur ses jambes de devant, la vache domestique sur ses jambes de derrière; mais le buffle se lève d'un seul bond avec une célérité que l'œil ne peut suivre. Bien que, par sa masse

et sa démarche lourde, il semble ne devoir pas courir vite, cependant, lorsqu'il est lancé sur un terrain plat, il faut un bon cheval pour l'atteindre; sa femelle est encore plus agile.

Parmi les Indiens et les Sangs-Mêlés de la caravane, il y avait plusieurs cavaliers et chasseurs excellents qui se plaisaient fréquemment à relancer le buffle par forme d'amusement. Quand ils en trouvaient un de belle taille dans la plaine, ils se préparaient à leur jeu barbare.

Après l'avoir environné à cheval, ils lui lançaient leurs flèches dans une succession rapide, l'excitant à faire contre eux une attaque, qu'ils évitaient facilement par un mouvement adroit de leurs montures. De cette manière, ils circulaient autour de lui, lui dardant leurs flèches au milieu de ses bonds, jusqu'à ce qu'il en fût hérissé comme un porc-épic. Quand il paraissait à peu près épuisé, ils descendaient alors de cheval, s'approchaient de lui par derrière, le saisissaient par la queue, le secouaient à droite et à gauche, et le traînaient à reculons, jusqu'à ce que l'animal furieux, puisant dans sa rage des forces nouvelles, s'échappait de leurs mains et s'élançait, les yeux enflammés et avec un rauque beuglement, sur le premier qui s'offrait à sa vue; bientôt cette énergie passagère l'abandon-

nait, et on le voyait rouler par terre et expirer. On arrachait alors les flèches, on lui coupait la langue que l'on gardait comme un mets délicat, et le corps était abandonné aux loups.

Continuant à remonter le cours de la rivière de l'Ours, le capitaine Bonneville arriva le 13 juin au petit lac du Serpent, où il campa pendant quatre ou cinq jours, pour en examiner les rives et les affluents. Il trouva ces derniers si bourbeux et tellement entourés de marais et de fondrières, qu'il fut obligé, pour les explorer, de construire des canots de jonc. L'embouchure de tous les cours d'eau qui se jettent de l'ouest dans ce lac est étroite et marécageuse; mais, du côté de l'est, un beau promontoire se trouve hérissé çà et là de hauts mamelons isolés qui se projettent dans le lac et donnent du relief au paysage. Les eaux sont très basses, mais fourmillent de truites et d'autres petits poissons.

Après avoir terminé son exploration du lac, le capitaine Bonneville continua son voyage. Un peu plus haut sur les bords de la rivière de l'Ours, il rencontra la brigade qu'il avait détachée une année auparavant pour faire le tour du grand lac Salé et constater son étendue et la nature de ses rives. Ils étaient campés là depuis une vingtaine de jours, et leur joie fut grande de retrouver des

camarades dont ils étaient depuis si longtemps séparés.

Le capitaine Bonneville leur demanda le résultat de leur voyage et les renseignements qu'ils avaient obtenus relativement au grand lac Salé; c'était pour lui un objet de curiosité auquel il attachait le plus grand prix. Nous donnerons la substance de leur rapport dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXVIII.

Plan d'expédition au lac Salé. —Grand désert de sables. — Souffrances de la soif. — Rivière d'Odgen. — Piste et fumée de sauvages aux aguets. — Vols de nuit. — Vengeance d'un trappeur. — Remords d'une conscience coupable. — Victoire meurtrière. — Montagnes de la Californie. — Plaines le long de l'océan Pacifique. — Arrivée à Monterey. — Description de ce lieu et de ses environs. — Californie inférieure. — Son étendue. — La Péninsule. — Sol. — Climat. — Productions. — Établissements qu'y font les jésuites. — Leur influence sur les Indiens. — Leur expulsion. — Ruines d'un établissement des missions. — Admirable paysage. — Californie supérieure. — Missions. — Leur puissance et leur politique. — Ressources du pays. — Projets des nations étrangères.

C'était le 24 juillet de l'année précédente (1833), que la brigade de quarante hommes était partie de la vallée de la rivière Verte, afin d'explorer le grand lac de Sel. Elle devait en parcourir toute la circonférence, et trapper à chaque rivière qu'elle rencontrerait sur son chemin ; elle devait aussi tenir un journal et tracer des cartes capables de donner une idée exacte du lac et du pays qui l'environne.

Le capitaine Bonneville avait employé toutes ses ressources à l'équipement de cette expédition favorite. Le pays situé au sud-est des montagnes jusqu'à la Californie était encore presque inconnu; car, étant hors de la circonscription des buffles, il était négligé par les trappeurs, qui préféraient les parties du désert où les troupeaux errants de ces animaux leur fournissaient une nourriture abondante et délicate. On disait néanmoins qu'il était possible d'y trouver des daims, des élans et des longues-cornes, de façon qu'avec un peu d'activité et d'économie on n'avait point à y redouter la famine.

Cependant, par précaution, la troupe fit halte sur la rivière de l'Ours, et chassa pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle fût approvisionnée de viande de buffle et de gibier salé. Les voyageurs passèrent alors auprès des sources de la rivière Cassie et se trouvèrent bientôt dans un immense désert sablonneux. Ils découvrirent à leur gauche, vers le sud, le grand lac Salé se déroulant comme une mer; mais ils ne trouvèrent aucun courant d'eau qui s'y jetât. Ils étaient au milieu d'une solitude qui s'étendait au sud-est jusqu'à perte de vue, et stérile comme les déserts de l'Asie et de l'Afrique; on n'y voyait ni arbres, ni verdure, ni

sources, ni étangs, ni courants; enfin l'on n'y apercevait que des espaces arides et sablonneux, où les hommes et les chevaux furent également en danger de périr.

Leurs souffrances devinrent à la fin si grandes, qu'ils renoncèrent à leur voyage projeté et se dirigèrent vers une chaîne de montagnes neigeuses, resplendissant au nord, et où ils espéraient trouver de l'eau. Bientôt, ils atteignirent une petite rivière qui conduisait directement vers ces montagnes.

Ayant apaisé leur soif brûlante et s'étant reposés pendant quelque temps, eux et leurs chevaux fatigués, ils côtoyèrent la rivière, qui se grossissait graduellement des eaux des nombreux ruisseaux adjacents, et qui, après s'être approchée des montagnes, se dirigeait vers le sud-ouest. Les voyageurs continuèrent à s'avancer en longeant les bois, trappant le castor en chemin, se nourrissant momentanément de sa chair, et conservant de la viande salée pour les besoins futurs.

La rivière qu'ils venaient de rencontrer est appelée, par quelques voyageurs, la rivière Marie; mais on la distingue généralement sous la dénomination de rivière Odgen, du nom de M. Peter Odgen, chef intrépide et entreprenant de la Com-

pagnie de la baie d'Hudson, qui explora le premier cette région sauvage et à moitié déserte. Elle est parcourue en tout sens par des hordes de Shoshokos ou Arracheurs de racines, branche misérable de la tribu du Serpent. Ce sont des gens timides et qui redoutent les étrangers. Les voyageurs rencontrèrent fréquemment leur piste, et aperçurent la fumée de leurs feux s'élevant sur divers points de ce vaste paysage, de façon qu'ils acquirent la certitude qu'il en existait un grand nombre dans le voisinage; mais à peine purent-ils en rencontrer un seul.

Après un certain laps de temps, ils commencèrent à acquérir la preuve fâcheuse que, si les Shoshokos étaient paisibles durant le jour, ils étaient très occupés pendant la nuit. Le camp était infesté d'espions; chaque matin, quelques objets avaient disparu, et pourtant l'on ne pouvait découvrir aucune trace des maraudeurs. Ce qui exaspérait le plus les chasseurs était le vol des trappes placées près des rivières.

Un matin, un trappeur, d'un caractère violent et farouche, s'apercevant que des trappes lui avaient été dérobées durant la nuit, fit le serment horrible de tuer le premier Indien qu'il rencon-

tterait, qu'il fût innocent ou coupable. En s'en retournant avec ses camarades vers le camp, il aperçut deux infortunés Arracheurs de racines qui pêchaient assis sur le bord de la rivière; s'avançant vers eux, il ajusta l'un d'eux avec sa carabine, le tua sur la place, et précipita son corps sanglant dans la rivière. L'autre Indien s'enfuit, et il lui fut permis de s'échapper. Telle est l'indifférence avec laquelle on considère les actes de violence commis dans le désert, et l'impunité dont un scélérat armé jouit hors des atteintes de la loi, que la seule punition infligée à ce brigand se borna à une simple réprimande de la part du chef de la brigade.

Les trappeurs abandonnèrent alors le théâtre de cette infame tragédie, et se dirigèrent, vers l'ouest, le long de la rivière qui serpente à travers une chaîne de montagnes à droite, et une plaine sablonneuse, quoique assez fertile, à gauche. Ils aperçurent, en avançant, s'élever, de divers points du pays, des colonnes de fumée que leurs consciences coupables prirent pour des signaux d'alarme destinés à soulever la contrée et à rassembler les bandes éparses dans un but de vengeance.

Quelque temps s'étant écoulé, les indigènes commencèrent à paraître, souvent en grand nom-

bre, mais toujours pacifiques. Les trappeurs les soupçonnèrent pourtant de complots clandestins ayant pour but de les attirer dans une embuscade, afin de s'emparer de leur camp; ils supposèrent des projets de conspiration qui n'étaient probablement jamais entrés dans la tête de ces pauvres sauvages. C'est, en effet, une race simple, timide, inoffensive, ne sachant point faire la guerre, et n'ayant d'autres armes que celles nécessaires à la chasse. Ils passent leur vie dans les grandes plaines sablonneuses et sur les bords des rivières adjacentes; ils se nourrissent quelquefois de poisson, souvent de racines et de la graine d'une plante appelée la *queue-du-chat*. Ils sont de la même origine que ceux que rencontra le capitaine Bonneville sur la rivière du Serpent, et qu'il trouva si doux et si inoffensifs.

Néanmoins les trappeurs s'étaient imaginé qu'ils traversaient un pays ennemi, et quoiqu'il n'y eût aucun acte d'hostilité commis, ils crurent que des adversaires implacables environnaient le camp ou épiaient leur piste, afin de saisir l'occasion de les surprendre.

A la fin, étant arrivés, un jour, sur les bords d'un confluent de la rivière Odgen, qu'ils étaient

obligés de passer à gué, ils aperçurent un grand nombre de Shoshokos postés sur la rive opposée. Persuadés qu'ils avaient quelque intention hostile, les trappeurs s'avancèrent vers eux, les couchèrent en joue, et en tuèrent vingt-cinq sur la place. Les autres s'enfuirent à une courte distance en hurlant comme des loups; puis ils s'arrêtèrent en se retournant, et faisant entendre les plus douloureuses lamentations.

Les trappeurs poursuivirent, dans toutes les directions, ces malheureux, qui n'opposaient aucune défense, mais s'enfuyaient avec terreur. Suivant les récits de leurs farouches ennemis, tout porte à croire qu'aucune arme ne fut levée ni aucun trait lancé par les Indiens durant cette affaire. Nous sommes moralement convaincus que ces pauvres sauvages n'avaient pas le moindre dessein hostile, mais qu'ils s'étaient réunis dans un but de simple curiosité, comme l'avaient fait ceux de leur tribu, à l'époque du passage du capitaine Bonneville et de ses compagnons, le long de la rivière du Serpent.

Les trappeurs continuèrent à longer la rivière Odgen, jusqu'à ce qu'ils eussent acquis la certitude qu'elle se perdait dans un grand lac marécageux auquel il n'y avait pas d'issue apparente. Ils se diri-

gèrent alors immédiatement vers l'ouest, à travers la grande chaîne des montagnes californiennes, située entre les plaines intérieures et les rivages de l'océan Pacifique.

Ils demeurèrent, pendant vingt-trois jours, engagés dans ces montagnes, dont les cimes et les crêtes sont, en général, couvertes d'une neige perpétuelle. Leurs passages et leurs défilés présentent, de toutes parts, des tableaux d'une magnificence sauvage et presque sublime, et les nombreux précipices qu'on y rencontre sont effrayants.

Les souffrances des voyageurs furent excessives dans ces montagnes sauvages, car ils étaient presque toujours affamés. A la fin, ils parvinrent à se frayer un chemin et arrivèrent dans les plaines de la Nouvelle-Californie, pays fertile, qui étend, le long de la côte, ses forêts magnifiques, ses vertes savannes et ses prairies qui ressemblent à des parcs majestueux. Ils y trouvèrent des daims et une grande quantité d'autre gibier, avec lesquels ils s'indemnisèrent de leur famine passée.

Ils se dirigèrent alors vers le sud, et, après avoir rencontré de nombreuses brigades d'indigènes stationnées sur les diverses rivières, ils arrivèrent au village espagnol et au poste de Monterey.

C'est un petit endroit contenant environ deux cents maisons, situé sous le 37e degré de latitude nord. Il possède une baie spacieuse et un ancrage médiocre. Le pays environnant est extrêmement fertile, spécialement dans les vallées; le sol devient plus productif à mesure qu'on avance dans l'intérieur, et le climat est cité comme un printemps éternel. Il est vrai que toute la Californie, qui s'étend le long de l'océan Pacifique sous les latitudes 19 degrés 30 minutes à 42 nord, est représentée comme une des régions les plus fertiles et les plus magnifiques de l'Amérique septentrionale.

La Basse-Californie, longue d'environ sept cents milles, forme une grande péninsule qui traverse le tropique et se termine sous la zone torride. Elle est séparée du continent par le golfe de Californie, appelé quelquefois mer Vermeille; dans ce golfe, se jette le Colorado de l'Ouest, le Sids-ki-di, ou, comme on le nomme quelquefois, la rivière Verte. La péninsule est traversée par des montagnes âpres et stériles; elle contient un grand nombre de plaines sablonneuses, où l'on ne trouve d'autres vestiges de végétation que le cactus cylindrique qui croît dans les fentes des rochers.

Mais partout où il y a de l'eau et de la terre

végétale, la nature ardente du climat donne à toutes choses une étonnante fertilité. On y trouve des vallées où abondent les magnifiques productions des tropiques. La canne à sucre et l'indigo y arrivent à une perfection inconnue dans le reste de l'Amérique septentrionale. Là fleurissent l'ollivier, le figuier, le dattier, l'oranger, le citronnier, le grenadier et les autres arbres fruitiers, apanage des climats favorisés du midi; la vigne y est abondante et donne un vin généreux. L'intérieur contient des plaines salines. On dit qu'il y existe aussi des mines d'argent et quelques filons d'or, et l'on pêche sur les côtes des perles d'une eau magnifique.

La péninsule de la Californie fut colonisée en 1698 par les jésuites qui, envers les indigènes, se sont montrés les plus bienfaisants des colons. Ils réussirent à se maintenir dans le pays par la seule influence religieuse et sans l'aide de la force militaire. Ils conclurent un traité et établirent les relations les plus amicales avec les naturels du pays, dont la population s'élevait alors à vingt-cinq ou trente mille ames, et obtinrent sur leurs affections une telle prise, sur leurs esprits un tel contrôle, qu'ils effectuèrent un changement complet dans leur condition.

Ils construisirent neuf établissements des missions dans les diverses vallées de la péninsule : ce furent, pour les sauvages des environs, des points de ralliement, où ils se rassemblaient, comme des brebis dans le bercail, et se livraient, eux et leurs consciences, entre les mains de ces pasteurs spirituels. Rien, dit-on, ne pouvait surpasser le dévouement implicite et affectueux des néophytes indiens aux pères jésuites, et la foi catholique fut propagée au loin dans le désert.

Le pouvoir et l'influence toujours croissante des jésuites dans le Nouveau-Monde excitèrent à la fin la jalousie du gouvernement espagnol, et ils furent bannis des colonies. Le gouverneur, qui arriva en Californie pour les expulser et prendre l'administration du pays, s'attendait à trouver une communauté riche et puissante, avec d'immenses trésors amassés dans les missions, et une armée d'Indiens prête à la défendre. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit venir humblement, au devant de lui, quelques vénérables prêtres en cheveux blancs, suivis d'une foule d'indigènes pleurant, mais résignés! Le gouverneur, dit-on, fut tellement ému à ce spectacle inattendu, qu'il répandit des larmes; mais il avait des ordres, et il dut les exécuter.

Les jésuites furent accompagnés au lieu de leur embarquement par leurs simples et affectionnés paroissiens, qui prirent congé d'eux avec des pleurs et des sanglots. Un grand nombre de ces derniers abandonnèrent leurs demeures héréditaires et allèrent rejoindre leurs frères du midi; en sorte qu'il n'en resta que très peu dans la péninsule.

Les jésuites eurent pour successeurs les franciscains, puis les dominicains; mais ces derniers dirigèrent mal leurs affaires. Deux établissements des missions seulement sont à présent occupés par des prêtres; tous les autres sont en ruines, à l'exception d'un seul, monument resté debout de la puissance et de la prospérité primitives de l'ordre. C'est un majestueux édifice, autrefois le siége du chef des jésuites résidants; il est situé dans une belle vallée, à mi-chemin entre le golfe de Californie et le vaste Océan, la péninsule ayant en cet endroit environ soixante milles de largeur. Le bâtiment est en pierre de taille; il n'a qu'un étage; il a deux cent dix pieds de façade sur environ cinquante-cinq pieds de profondeur. Les murs ont six pieds d'épaisseur et seize de hauteur; le toit est une voûte de pierre d'environ deux pieds et demi d'épaisseur. L'édifice est maintenant

abandonné et solitaire ; la magnifique vallée n'a point d'habitants ; on ne trouverait pas une créature humaine à trente milles à la ronde.

En s'avançant du sud vers cette maison déserte des missions, on traverse la montagne de San-Juan, le pic le plus élevé de la Californie. De cette hauteur, une vue immense et magnifique se déroule aux regards ; le vaste golfe de Californie et, plus loin, la mer d'un bleu foncé, parsemée d'îles ; et, dans une autre direction, l'immense plaine de lave de San-Gabriel. La splendeur du climat donne un air d'Italie à cette vue admirable. Le ciel est d'un bleu foncé, et le coucher du soleil est d'une magnificence inexprimable.

La Haute-Californie s'étend, depuis le 31e degré 10 minutes jusqu'au 42e degré de latitude, dans l'océan Pacifique; et du côté de la terre, jusqu'à la grande chaîne des montagnes neigeuses qui la séparent des plaines de sable de l'intérieur.

Cette province contient environ vingt et une missions établies, pour la plupart, il y a une cinquantaine d'années, et placées sous la direction des franciscains : ceux-ci exercent une autorité protectrice sur environ trente-cinq mille Indiens convertis, qui résident sur les terres avoisinant les missions. Chacun de ces établissements est pro-

priétaire de quinze milles carrés de terrain subdivisés en petits lots, dont le nombre est proportionné à celui des Indiens convertis attachés à la mission. Quelques uns sont entourés de hautes murailles; mais, en général, ce sont des hameaux ouverts, composés de rangées de huttes construites de briques cuites au soleil, et quelquefois blanchies et recouvertes de tuiles. Beaucoup sont situés fort loin dans l'intérieur, hors de la portée de toute protection militaire, et s'appuient entièrement sur l'affection des indigènes, qui ne leur a jamais failli.

Ces missions ont enseigné avec succès aux Indiens les arts utiles. A chaque établissement, est attaché un certain nombre de tanneurs, de cordonniers, de tisserands, de forgerons, de tailleurs de pierres et d'autres artisans indigènes. A d'autres, on enseigne l'agriculture et l'élevage du bétail et des chevaux; tandis que les femmes cardent et filent la laine, fabriquent des tissus et accomplissent tous les devoirs qui leur sont assignés dans la vie civilisée.

Après les heures du travail, toute relation est interdite entre les individus des deux sexes non mariés; la nuit, on les renferme dans des appar-

tements séparés dont les clefs sont remises aux prêtres.

Le produit des terres et les profits résultants des ventes sont exclusivement à la disposition des prêtres; tout ce qui n'est pas employé à l'entretien des missions va augmenter un capital placé sous leur contrôle. Les peaux et le suif constituent la principale richesse des missions et sont à peu près tout le commerce du pays. Les céréales peuvent être cultivées dans une proportion sans limite aux établissements où elles trouvent un débouché suffisant. On cultive aussi aux missions l'olivier et la vigne.

Les chevaux et le gros bétail abondent dans toute cette région; le prix des premiers est de trois à cinq dollars, mais ils sont d'une race inférieure. Les mulets, qui sont, dans ce pays, d'une haute taille et ont de précieuses qualités, coûtent de sept à dix dollars.

Il y a plusieurs excellents ports le long de cette côte; San-Diego, San-Barbara, Monterey, la baie de San-Francisco, et, au nord, le port de Bondago; tous offrent un bon ancrage aux vaisseaux de haut bord.

Le port de San-Francisco est trop connu pour que nous en parlions ici avec étendue; l'entrée

à une profondeur de soixante-sept pieds, et, à l'intérieur, des flottes entières pourraient manœuvrer à l'aise. Le havre reçoit deux grandes rivières qui prennent leur source dans les montagnes à deux ou trois cents milles à l'est, et traversent un pays qui n'a point d'égal pour la beauté du sol et du climat. Les contrées environnantes fournissent d'admirables bois de construction pour la marine. Ce port favorisé, non seulement ferait un dépôt naval admirable, mais encore il pourrait devenir le principal poste militaire de ces mers.

Nous avons essayé de donner une faible idée de la côte et du territoire de la Californie, dont l'importance attire de plus en plus l'attention des puissances maritimes. Les Russes ont toujours un vaisseau de guerre dans cette station, et déjà ils ont empiété sur les limites californiennes, en prenant possession du fort de Bondago et en le fortifiant par plusieurs pièces d'artillerie.

Des ingénieurs russes et anglais s'y sont déjà rendus; et nous ne doutons pas qu'à une époque peu éloignée cette région, négligée et presque inconnue jusqu'à nos jours, ne dévoile des sources de richesses suffisantes pour soutenir un empire puissant et prospère.

Ses habitants eux-mêmes ne comprennent

qu'imparfaitement sa richesse véritable ; ils n'ont pas assez d'énergie pour explorer un vaste territoire intérieur qui est pour eux une terre inconnue ; ils n'ont pas assez d'habileté et d'activité pour tirer convenablement parti du sol fertile de la côte, ou pour cultiver ce commerce étranger qui met utilement en action toutes les ressources d'un pays.

CHAPITRE XXXIX.

Vie joyeuse à Monterey.—Cavaliers mexicains.—Un superbe dragon.—Emploi du lazo.—Ours pris au nœud coulant. — Combat d'un taureau et d'un ours. — Départ de Monterey. — Indiens voleurs de chevaux. — Cruautés commises par les voyageurs. — Indignation du capitaine Bonneville.

La caravane des trappeurs fut parfaitement reçue à Monterey. Les habitans désiraient les retenir parmi eux, et offrirent des salaires exorbitans à ceux d'entre eux qui possédaient un art

mécanique. Lorsqu'ils allaient dans l'intérieur du pays, ils étaient traités avec bienveillance par les prêtres des missions, toujours hospitaliers envers les étrangers, quel que soit leur rang ou leur religion. Les provisions ne leur manquaient pas : on leur permettait de tuer à discrétion, dans les vastes troupeaux de bétail qui paissent dans le pays, à la seule condition de rendre les peaux aux propriétaires. Ils assistaient à des combats de taureaux et à des courses de chevaux; oubliaient totalement l'objet de leur expédition; gaspillaient le bien qui ne leur appartenait pas et se délectaient avec ivresse dans un vrai paradis des fous. Ce qui les charmait surtout, c'était le talent équestre des Californiens. Le grand nombre et le bon marché des chevaux dans ce pays font de chacun de ses habitants un cavalier. Les Mexicains et les Sangs-Mêlés de la Californie passent à cheval la plus grande partie de leur vie; ce sont d'intrépides cavaliers, et leurs audacieuses prouesses, sur des poulains non rompus et des chevaux sauvages, étonnèrent nos trappeurs, qui étaient cependant accoutumés aux exploits équestres des prairies.

Le cavalier mexicain ressemble, sous beaucoup de rapports, au cavalier de la Vieille-Espagne, et au caballero hâbleur de l'Andalousie. Par exem-

ple, un dragon mexicain est vêtu d'une veste ronde et de couleur bleue, sauf le col et les parements, qui sont rouges; sa culotte de velours bleu est déboutonnée jusqu'aux genoux, pour laisser voir ses bas blancs ; il est chaussé de bottines de peau de daim; porte sur la tête le chapeau rond andalou, et la queue de ses cheveux descend gravement sur son dos. Il est emprisonné dans une cuirasse faite de peaux de daims, et porte un bouclier de peau de buffle. Il est à cheval sur une selle moresque qui se projette en avant et en arrière; ses pieds sont passés dans des étriers de bois de façon moresque, et une énorme paire d'éperons en fer, attachée par des chaînettes, résonne à ses talons. Au pommeau de sa selle, se balance un long mousquet dont la batterie est recouverte d'une peau de renard. Ainsi équipé et bien monté, il se regarde comme la gloire de la Californie et la terreur de l'univers.

Les cavaliers californiens marchent rarement sans le laso; on appelle ainsi une longue corde avec un nœud coulant dont ils se servent avec une dextérité remarquable. Le laso, aujourd'hui presque exclusivement limité à l'Amérique espagnole, remonte, dit-on, à une haute antiquité; on prétend qu'il vient de l'Orient et qu'il était en usage

chez un peuple pasteur, d'origine persane, dont huit mille faisaient partie de l'armée de Xercès. Les Hispano-Américains s'en servent dans un grand nombre de cas et, entre autres, pour transporter du bois. Sans mettre pied à terre, ils jettent le nœud coulant autour d'un tronc d'arbre et le traînent jusqu'à leur demeure. Les *vaqueros* ou bouviers indiens ont aussi appris des Espagnols l'usage du laso et s'en servent pour attraper le bétail demi-sauvage, en le jetant autour des cornes.

Le laso est aussi fréquemment employé à fournir au public un spectacle favori, quoique barbare: le combat d'un ours contre un taureau sauvage. Trois ou quatre cavaliers se rendent dans un bois fréquenté par les ours, y déposent le corps d'un taureau tué, et se cachent aux environs. Les ours, alléchés par l'odeur, ne tardent pas à se montrer; aussitôt que l'un d'eux, qui leur convient, se montre, ils courent à lui et, lui jetant le laso, le saisissent adroitement par une jambe. Après l'avoir fatigué en le traînant au grand galop, ils s'en rendent complètement les maîtres et, l'attachant au corps du taureau, le traînent en triomphe au théâtre du combat. La fureur de l'animal monte alors à un tel point, qu'on est obligé, pour le calmer, de lui jeter de l'eau froide; alors malheur au cheval et au cavalier si,

dans l'excès de sa rage, il vient à rompre ses liens.

On amène alors un taureau sauvage de la plus farouche espèce, qui a été saisi et exaspéré de la même manière, et les deux animaux sont lâchés dans l'arène d'un petit amphithéâtre. Le combat à mort commence aussitôt, et d'abord aux dépens de l'ours fatigué par le voyage un peu rude qu'on lui a fait faire. Réveillé cependant par les coups de cornes réitérés du taureau, il lui saisit le museau avec ses griffes pénétrantes et, s'attachant à cette partie sensible, le fait mugir de douleur et de rage. Dans sa fureur, le taureau tire la langue, l'ours la happe aussitôt, puis, par un mouvement vigoureux, renverse son colossal antagoniste et l'expédie alors sans difficulté.

Outre ces amusements, on donnait encore à nos voyageurs le spectacle des combats de taureaux, selon le mode primitif de la Vieille-Espagne; les Californiens étant considérés comme les meilleurs toréadores du Mexique.

Après un séjour prolongé à Monterey, passé au milieu de ces amusements édifiants, mais peu productifs, le chef de cette caravane vagabonde partit avec ses camarades pour revenir sur ses pas. Au lieu de traverser de nouveau les montagnes, ils

tournèrent leur extrémité sud et, franchissant une chaîne de collines basses, se trouvèrent dans les plaines sablonneuses, au midi de la rivière Odgen; dans cette marche, ils souffrirent encore considérablement de la soif.

Ils rencontrèrent un parti de Mexicains à la poursuite d'une bande d'indigènes qui avaient volé des chevaux. Les sauvages de cette partie de la Californie sont extrêmement pauvres et n'ont pour armes que des flèches terminées par des pierres pointues, les Espagnols ayant la sage politique de ne pas leur fournir d'armes à feu. Comme ils éprouvent quelques difficultés, avec leurs armes imparfaites, à tuer le gibier sauvage des montagnes, ils se procurent, parfois, des provisions en dérobant les chevaux espagnols. Ils les conduisent secrètement dans des enfoncements et des ravins, où ils les tuent sans peine et salent leur chair. Ils en emmènent quelques uns pour en trafiquer avec des tribus éloignées, et c'est ainsi que les chevaux espagnols passent de main en main parmi les Indiens, et finissent même par traverser les montagnes Rocheuses.

Les Mexicains sont continuellement sur le qui-vive pour arrêter ces maraudeurs; mais les Indiens déjouent fréquemment leurs efforts et les obligent

à de longues et pénibles expéditions pour recouvrer leurs chevaux volés.

Deux hommes de la troupe mexicaine se joignirent à la caravane des trappeurs et se montrèrent dignes de cette association. Dans le cours du voyage, à travers le pays fréquenté par les pauvres Arracheurs de racines, on eût dit qu'il s'était établi entre eux une sorte d'émulation à qui ferait le plus de mal aux indigènes. Les trappeurs les considéraient encore comme de dangereux ennemis, et il est probable que les Mexicains ne voyaient en eux que des voleurs de chevaux. Nous ne pouvons expliquer autrement les infames cruautés dont, de leur propre aveu, ils se rendirent coupables, pourchassant les pauvres Indiens comme des bêtes sauvages et les tuant sans miséricorde. Les Mexicains excellaient à ce jeu inhumain; ils poursuivaient au grand galop leurs malheureuses victimes, leur jetaient le laso autour du cou et les traînaient ensuite jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Telles furent les circonstances de cette honteuse expédition; tels furent, du moins, tous les détails que le capitaine Bonneville eut la patience de recueillir : car il était si profondément affligé de l'insuccès de ses plans et si indigné des atrocités qu'on

lui racontait, qu'il ne put entendre ce récit qu'avec un sentiment de dégoût et d'horreur. S'il avait appliqué la loi des représailles et pendu ces adroits cavaliers avec leur propre laso, c'eût été un acte salutaire et mérité de justice rétributive.

L'insuccès de cette expédition était un coup fatal à la fierté du capitaine Bonneville, et encore plus à sa bourse. Le grand lac Salé demeurait inexploré; les moyens, si libéralement fournis pour exécuter cette expédition favorite, avaient tous été gaspillés à Monterey, comme aussi les pelleteries recueillies en route. Il n'aurait donc que bien peu de choses à transmettre, cette année, à ses associés aux États-Unis; et il était à craindre qu'ils ne se décourageassent et n'abandonnassent l'entreprise.

CHAPITRE XL.

Histoire de voyageurs. — Indiens aux aguets. — Prophéties d'Œil-de-Daim. — Signes et présâges. — Le loup sorcier. — Une alerte. — Une embuscade. — La viande capturée. — Triomphe d'Œil-de-Daim. — Arrivée des approvisionnements. — Grand gala. — Arrangements pour l'année. — Le capitaine Wyeth et sa nouvelle levée.

L'horreur et l'indignation ressenties par le capitaine Bonneville, au récit des excès des aventuriers de la Californie, ne furent pas partagées par ses hommes; au contraire, les évènements de cette expédition devinrent dans le camp un texte favori de conversations. Dans tous les entretiens des chasseurs, c'étaient les héros de Monterey qui remportaient la palme. Leur description de combats d'ours et de taureaux était surtout écoutée avec un vif intérêt; et si une seconde expédition en Californie eût été proposée, la difficulté eût

consisté à réprimer l'empressement général de s'offrir pour en faire partie.

Le capitaine n'était pas depuis longtemps au rendez-vous, lorsqu'il reconnut à différents signes que des Indiens étaient aux aguets dans le voisinage. Il était évident que la bande de Pieds-Noirs, qu'il avait aperçue dans sa marche, avait suivi la piste de sa caravane et méditait quelque hostilité. Il s'efforça de tenir son camp sur le qui-vive; mais il est aussi difficile de maintenir la discipline parmi les trappeurs à un rendez-vous que parmi les matelots dans un port.

L'Indien Delaware OEil-de-Daim était scandalisé de cette insouciance des chasseurs à proximité de l'ennemi et ne cessait de prêcher la vigilance. Il était un peu enclin à jouer le rôle de prophète et à croire aux signes et aux présages, ce qui parfois excitait la gaîté de ses camarades blancs. Il expliquait les rêves, croyait aux charmes et aux talismans, et prétendait prédire l'approche d'étrangers par le hurlement ou aboiement des petits loups de la prairie. Ces animaux, repoussés par les gros loups des débris de buffle abandonnés par les chasseurs, suivent la piste de la viande fraîche amenée au camp. Là, le fumet de la cuisine, emporté par la brise, les attire; ils rôdent aux abords du camp, le nez

au vent, comme des chiens affamés, et manifestent leur faim pressante par des hurlements plaintifs et des aboiements continuels. C'est, pour les Indiens superstitieux, l'annonce que des étrangers s'approchent; il suffit d'une coïncidence accidentelle, comme l'accomplissement fortuit d'une prédiction d'almanach, pour compenser des milliers de mécomptes. Ce petit animal hurleur et flaireur est appelé par les Indiens le *loup sorcier*. Tel était l'un des infaillibles oracles d'Œil-de-Daim.

Un matin, le prophète delaware parut avec une physionomie attristée : son esprit était plein de sombres pressentiments résultant soit de rêves mystérieux, soit des présages du loup sorcier. Il annonça que le péril était proche et qu'il y aurait un combat avant le coucher du soleil. On le plaisanta sur ses prophéties, qu'on attribua à son copieux souper et à ses mauvais rêves.

Dans le cours de la matinée, une troupe de chasseurs alla chasser le buffle, emmenant un mulet pour rapporter la viande qu'elle se procurerait. Après quelques heures d'absence, ils revinrent au grand galop en faisant entendre le cri de guerre : « les Pieds-Noirs ! les Pieds-Noirs ! » Cha-

cun saisit ses armes et courut pour connaître la cause de cette alerte.

Il paraît que les chasseurs, au moment où ils revenaient conduisant leur mulet chargé d'excellents morceaux de buffle, avaient passé auprès d'un ruisseau ombragé d'arbres, à environ deux milles du camp. Tout à coup des Pieds-Noirs embusqués dans le taillis se levèrent avec un effroyable hurlement, et firent une décharge sur les chasseurs. Ces derniers se couchèrent immédiatement sur leurs chevaux, les mirent au grand galop et ne tournèrent pas la tête qu'ils ne fussent arrivés au camp.

Heureusement ils avaient échappé sans une seule blessure; mais le mulet, avec toute la viande, était tombé au pouvoir de l'ennemi. C'était une perte, aussi bien qu'une insulte, qu'il n'était pas possible d'endurer. Chacun monta à cheval et, muni de sa carabine, partit au galop pour punir les Pieds-Noirs et recouvrer le buffle. Ils arrivèrent trop tard, les maraudeurs étaient décampés, et ils ne trouvèrent de leur mulet que l'empreinte qu'il avait laissée de ses sabots en se dirigeant au grand trot vers les collines avec sa charge succulente, pour fournir aux sauvages un excellent rôti aux dépens des blancs. La troupe revint au camp,

regrettant sa vengeance, mais regrettant plus encore son souper. OEil-de-Daim le Delaware fumait tranquillement sa pipe auprès du feu, pendant que les chasseurs racontaient le détail de l'attaque qui avait eu lieu; il écoutait muet et impassible; puis, en montrant l'Occident : « Le soleil n'est pas encore couché, dit-il; OEil-de-Daim n'a pas fait le rêve d'un insensé! » Toutes les personnes présentes se rappelèrent alors la prédiction de l'Indien dans la matinée, et furent frappés de ce qui leur paraissait être son accomplissement; elles se remirent aussi en mémoire un long catalogue de prédictions et de prophéties faites à diverses fois par le Delaware, et dans leur crédulité superstitieuse commencèrent à le regarder comme un véritable prophète, sans réfléchir combien il était naturel de prédire le danger et de voir vérifier sa prédiction dans la circonstance actuelle, alors que divers signes annonçaient la présence d'un ennemi aux aguets.

Il y avait déjà quelque temps que les diverses brigades composant la caravane du capitaine Bonneville étaient rassemblées au rendez-vous; elles avaient eu leur comptant de bonne chère, d'amusements et de toutes les réjouissances sauvages et parfois grossières qui ne manquent jamais en ces

occasions. Les chevaux aussi bien que leurs maîtres, remis de la disette et des fatigues passées, étaient redevenus propres à un service actif; les trappeurs commencèrent donc à témoigner quelque impatience de se remettre en campagne et de partir pour quelque expédition lointaine.

Dans ce moment, M. Cerré arriva au rendez-vous à la tête d'une brigade d'approvisionnement : il revenait des États et apportait des marchandises et des objets d'équipement. Ce chef actif, on se le rappelle, s'était embarqué, l'année précédente, dans des canots de peau, sur la Longue-Corne, avec les pelleteries recueillies dans l'année. Il avait éprouvé des accidents dans le cours de son voyage. Une de ses frêles embarcations avait chaviré, et une partie des fourrures avaient été perdues ou endommagées.

L'arrivée des approvisionnements fut, en quelque sorte, le bouquet du gala annuel. Il se fit, parmi les montagnards, une explosion de sauvages excès parmi lesquels figurèrent la boisson, la danse, les rodomontades, le jeu, les querelles et les coups. L'alcool qui contient, sous le moindre volume, la plus grande quantité de spiritueux, est la seule liqueur transportée à travers les montagnes; c'est le breuvage en vogue dans ces galas, et on le livre aux trappeurs à raison de quatre dollars la pinte. Une

fois enflammés par ce breuvage ardent, il n'est pas de folies qu'ils ne fassent ; ils vont même quelquefois, dans leur ivresse, jusqu'à brûler tous leurs vêtements. Un camp, à l'issue d'une de ces débauches, offre un spectacle sério-comique : des yeux pochés, des têtes contusionnées, des visages blafards. Beaucoup de trappeurs ont gaspillé dans une partie de débauche le salaire durement gagné de toute une année. Quelques uns se sont endettés et devront travailler longtemps pour payer leurs plaisirs passés. Tous sont rassasiés de jouissances et impatients de commencer une nouvelle campagne de trappage; car, les travaux et les fatigues, assaisonnés du stimulant des aventures et couronnés par un gala annuel, voilà la vie du mobile trappeur.

Le capitaine fit alors des arrangements pour l'année courante. Cerré et Walker, avec un certain nombre d'hommes qui avaient été en Californie, reçurent ordre de se rendre à Saint-Louis avec les ballots de fourrures recueillies l'année précédente. Une autre brigade, commandée par un nommé Montero, devait se diriger vers le pays des Corbeaux, trapper le long des divers cours d'eau et dans les montagnes Noires, puis de là se porter sur l'Arkansas et y prendre ses quartiers d'hiver.

Le capitaine s'assigna à lui-même un objet tout différent : il se proposait de faire, avec vingt-trois hommes, une autre expédition dans la partie inférieure de la Colombie, et de se diriger vers la vallée du Multnomah. Après avoir hiverné dans ces parages, et y avoir établi des relations commerciales avec les tribus parmi lesquelles il avait séjourné lors de sa première visite, il devait revenir au printemps, traverser les montagnes Rocheuses, et rejoindre, au mois de juillet, Montero et sa brigade, au rendez-vous de l'Arkansas, où il attendrait ses approvisionnements annuels des Etats.

Si le lecteur veut bien jeter les yeux sur une carte, il pourra, en remarquant l'étendue de territoire comprise dans ces excursions projetées, se former une idée ici du mépris des distances qu'on acquiert dans ces vastes déserts.

Le 3 juillet, au moment même où les différentes brigades se préparaient à partir pour leur destination respective, le capitaine Bonneville reçut la nouvelle que le capitaine Wyeth, l'infatigable chef de l'entreprise des pêches du saumon, celui-là même qui l'avait quitté un an auparavant sur les bords de la Longue-Corne, pour descendre cette rivière dans un bateau de peau de buffle, était à quelques pas de là avec

une nouvelle levée de chasseurs et de trappeurs, et se dirigeait de nouveau vers les bords de la Colombie.

Comme nous nous intéressons beaucoup à la nouvelle entreprise de cet *homme de l'Est*, comme son activité et sa persévérance nous plaisent, et que ses excursions sont empreintes de tout le cachet de la vie du désert, nous allons, avec la permission du lecteur, et pendant que le capitaine Bonneville s'occupe à lever son camp et à seller ses chevaux, rebrousser chemin jusqu'aux bords de la Longue-Corne. Là nous nous embarquerons avec Wyeth dans son bateau de peau de buffle; dût son aventureux voyage nous conduire à des centaines de milles, en descendant le cours de rivières sauvages et sinueuses. Néanmoins, grâce à la magie de la plume, nous promettons de ramener le lecteur sain et sauf à la vallée de la rivière de l'Ours, avant que le dernier cheval du capitaine Bonneville soit sellé.

CHAPITRE XLI.

UN VOYAGE EN BATEAU DE BUFFLE.

Le bateau et son équipage. — Bancs de sables, écueils, ours et buffles. — Une cavalcade de Corbeaux. — Rhétorique indienne. — Arapooish. — Singularités des Corbeaux. — Tours joués par les marchands. — Le fort Cass. — Pieds-Noirs. — Chasseurs pragmatiques. — Le vieux fusil. — Voyage nocturne.

Ce fut vers le milieu d'août 1833, comme le lecteur peut se le rappeler, que le capitaine Wyeth lança son bateau de buffle sur les eaux de la Longue-Corne, et partit avant les embarcations de Campbell et du capitaine Bonneville. Son bateau était fait de trois peaux de buffles étendues sur un léger châssis et cousues ensemble; les coutures recouvertes de suif et de cendre. Il avait dix-huit pieds de long et environ cinq pieds six pouces de large; il était allongé par un bout, sa carène était ronde, et il tirait environ un pied et demi d'eau, ce qui est trop

pour ces rivières qui abondent en récifs et en bancs de sable.

L'équipage se composait de deux Sangs-Mêlés qui se disaient blancs, bien qu'ils fussent un mélange de créole français, de Shawnie et de Potawattomie; ils se disaient aussi montagnards achevés et chasseurs du premier ordre, prétentions ordinaires à ces vagabonds du désert.

En outre, il y avait un jeune Nez-Percé de dix-huit ans, espèce de domestique à tout faire, dont le but unique, comme tous les domestiques indiens, était de faire le moins d'ouvrage possible; il y avait aussi un jeune Sang-Mêlé de treize ans, nommé Baptiste, né de l'union d'un marchand de la baie d'Hudson avec une beauté tête-plate. Ce jeune homme voyageait avec le capitaine Wyeth pour voir le monde et compléter son éducation. Ajoutons encore M. Milton Sublette qui était là en qualité de passager, et nous aurons tout l'équipage du petit bateau de buffle.

C'était, sans contredit, un armement bien faible pour traverser des contrées infestées de bandes hostiles, et une embarcation bien fragile pour naviguer sur ces innombrables rivières, au milieu des tourbillons, des gouffres, des récifs et des bancs de sable. C'est pourtant sur ces coquilles de noix que

les hardis navigateurs du désert parcourent les fleuves les plus rapides, et l'on doit s'étonner des chocs auxquels résistent ces bateaux et des vicissitudes auxquelles ils survivent. Toutefois, leur durée est limitée; il faut fréquemment les mettre à terre et les sécher pour empêcher l'eau d'y pénétrer, car les peaux finiraient par pourrir et tomber en lambeaux.

Le bateau faisait cinq milles à l'heure. La rivière coulait au nord-est sur un fond de gravier; ses rives se composaient de terres alluviales couvertes de cotonniers mêlés de frênes et de pruniers. Çà et là, des rocs et des promontoires de pierres calcaires s'avançaient sur le fleuve en caps pittoresques. Par delà les rives boisées s'élevaient des chaînes de collines arides.

Milton Sublette était le pilote de cette barque aventureuse, ayant acquis quelque expérience dans cette sauvage espèce de navigation. Il lui fallait beaucoup d'attention et d'habileté pour éviter les récifs, ou les bancs de sable, ou les troncs d'arbres. On se trouvait aussi parfois fort embarrassé aux endroits où la rivière se subdivisait en diverses branches parmi des groupes d'îles, et plus d'une fois les voyageurs ayant touché terre furent obligés de revenir en arrière.

Il fallait aussi avoir constamment les yeux fixés vers la terre, car on traversait le cœur du pays des Corbeaux, et l'on était sans cesse à portée des embuscades qui auraient pu être tendues sur la rive. Toutefois les ennemis les plus formidables qu'ils rencontrèrent furent trois ours gris qui se promenaient tranquillement aux bords du fleuve et parurent les voir passer avec surprise. On voyait aussi des troupeaux de buffles errants aux alentours ou couchés à terre comme du bétail au pâturage; à l'exception de pareils habitants, le pays n'offrait qu'une solitude complète. On ne découvrait aucun signe d'habitation humaine; car, comme nous l'avons dit, les Corbeaux sont une population vagabonde, une race de chasseurs et de guerriers qui vivent sous la tente et à cheval, et sont toujours par monts et par vaux.

La nuit venue, ils débarquèrent, tirèrent à terre leur bateau, dressèrent leur tente et firent du feu; puis, comme c'était le premier jour de leur voyage, ils firent un petit régal et assaisonnèrent leur buffle d'alcool inspirateur; après quoi ils dormirent d'un profond sommeil sans rêver des Corbeaux ou des Pieds-Noirs. Le lendemain matin de bonne heure, ils lancèrent de nouveau leur bateau et s'abandonnèrent au courant.

Ils voyagèrent ainsi pendant deux jours sans autre circonstance importante qu'un violent orage qui les obligea de se réfugier à terre et d'attendre qu'il fût passé.

Le matin du troisième jour, ils aperçurent de loin quelques personnes sur la rive ; comme, selon leur calcul, ils n'étaient pas éloignés du fort Cass, port commercial de la Compagnie américaine des fourrures, ils pensèrent que c'étaient des gens appartenant à cet établissement. Bientôt ils reconnurent que c'étaient des Indiens ; ayant vu s'approcher une femme isolée, ils débarquèrent et l'accostèrent. Elle leur apprit que le corps principal de la nation des Corbeaux, composé de cinq bandes, sous le commandement de leurs chefs respectifs, était à deux ou trois milles de là, remontant le cours de la rivière.

Cette nouvelle était fâcheuse, mais il n'y avait pas moyen de fuir, et la rivière ne présentait aucune retraite. Ils continuèrent donc à s'avancer, espérant que la proximité du fort Cass empêcherait les Corbeaux de se livrer à des actes hostiles.

Ayant descendu la rivière à deux milles plus loin, ils arrivèrent en vue de la première bande dispersée sur la rive ; tous les hommes étaient bien montés ; quelques uns étaient armés de fusils,

d'autres d'arcs et de flèches, et un petit nombre de lances. Leur aspect était on ne peut plus pittoresque, dirigeant leurs chevaux avec leur dextérité et leur grace habituelles. Il y a peu de spectacle plus animé que celui d'une troupe de cavaliers corbeaux : c'est une magnifique race d'hommes souples et agiles, avec des yeux de faucon et un nez romain. Cette dernière particularité est commune aux Indiens du versant oriental des montagnes Rocheuses. Ceux du versant occidental ont, en général, le nez droit ou aplati.

Le capitaine Wyeth eût bien désiré passer devant cette cavalcade sans en être aperçu; mais, comme en cet endroit la rivière n'avait que deux cent soixante-dix pieds de largeur, il fut aperçu et hélé par les guerriers vagabonds. Ces héros du désert s'y prirent pour cela d'une façon assez incivile, et c'est en termes très peu choisis qu'ils les sommèrent d'aborder. A cette occasion, nous ferons remarquer que si, dans les conversations importantes et dans les grandes occasions, le langage des Indiens est, en général, élevé et métaphorique, il est, au dire des trappeurs et des marchands, bien différent dans leurs entretiens habituels; leurs expressions sont d'une crudité toute particulière; et ils possèdent, les Corbeaux sur-

tout, un vocabulaire d'injures des mieux assortis. Ajoutons qu'ils exploitent ces richesses de leur langue avec une volubilité et une vigueur de poumons que le plus grossier matelot ne saurait atteindre.

Pour échapper à de pareils compliments ou plutôt pour éviter des projectiles beaucoup plus dangereux, le capitaine Wyeth débarqua de la meilleure grâce qu'il put, et s'approcha du chef de la bande: c'était Arapouish, cet ami de Rose le banni, dont nous avons déjà parlé comme disposé à établir des relations amicales entre sa tribu et les blancs. C'était un homme de haute taille, d'un aspect imposant; il reçut les voyageurs de la manière la plus gracieuse ; ses gens se pressèrent aussi autour d'eux et leur prodiguèrent mille attentions officieuses à la manière des Corbeaux; l'un témoigna une vive affection pour Baptiste, le jeune Tête-Plate, et une affection plus vive encore pour une bague qu'il avait au doigt et qu'il transféra au sien avec une surprenante dextérité, se hâtant ensuite de disparaître dans la foule.

Un autre ne se montra pas moins charmé du jeune Nez-Percé et voulut absolument changer de couteau avec lui; il tira donc, de son fourreau, le couteau neuf du Nez-Percé et en mit un vieux à la

place; un second s'avança et remplaça ce vieux couteau par un autre plus vieux encore; et un troisième enfin s'appropria le couteau et le fourreau. Ce ne fut pas sans quelques difficultés que le capitaine Wyeth et ses compagnons se dégagèrent des griffes de ces Corbeaux officieux, avant d'être complètement dévalisés.

Continuant à descendre le fleuve, ils arrivèrent en vue de la seconde bande et se dirigèrent vers la rive opposée dans l'intention de l'éviter ; mais les Corbeaux étaient inévitables; les uns mirent leurs fusils en joue et menacèrent de tirer; d'autres se déshabillèrent, se jetèrent à l'eau et s'approchèrent à la nage. Faisant alors de nécessité vertu, le capitaine Wyeth jeta une corde au premier qui vint à sa portée, comme s'il eût désiré qu'on le remorquât au rivage.

Ce fut ainsi qu'il passa successivement par les mains de chacune des cinq bandes ; et, lorsque ses gens et lui eurent échappé à la dernière, ils se trouvèrent déchargés de la plupart de leurs superfluités. Il est très probable que, sans la proximité du poste commercial américain, ces flibustiers de terre se seraient approprié le bateau de buffle et tout son contenu.

Ces bandes étaient en pleine marche, équipées

pour la guerre et disposées évidemment à des mesures hostiles; c'étaient, en effet, les mêmes bandes qui parcoururent le pays dans l'automne de 1833, dépouillèrent Fitz-Patrick d'une partie de ses chevaux et de ses effets, pourchassèrent et traquèrent le capitaine Bonneville et son monde, firent échouer leur campagne de trappage et les expulsèrent tous du territoire des Corbeaux.

On a soupçonné la Compagnie américaine des fourrures de les avoir fait agir sous main, afin de contrarier les plans de ses rivaux de la Compagnie des montagnes Rocheuses; car, à cette époque, leur concurrence était à son plus haut point, et le commerce du pays des Corbeaux était un important objet de rivalité. Ce qui rend cette conjecture assez probable, c'est que les Corbeaux, dans leurs attaques, évitèrent de répandre le sang, et s'appliquèrent principalement à dépouiller les blancs de leurs trappes et de leurs chevaux, les mettant ainsi dans l'impossibilité de continuer leur chasse.

Nous ferons observer que, cette année, la Compagnie des montagnes Rocheuses étendait ses opérations en remontant le cours des rivières, et en établissant des postes rivaux à proximité de ceux de la Compagnie américaine; nous ajouterons

qu'à l'époque dont nous parlons, le capitaine Sublette remontait le Pierre-Jaune dans un bateau de transport chargé de marchandises, en sorte que tout annonçait entre les Compagnies rivales une lutte désespérée.

On avait à peine perdu de vue la dernière bande de guerriers corbeaux, que nos voyageurs arrivèrent à l'embouchure de la rivière et entrèrent dans le courant du Pierre-Jaune; descendant ce fleuve, ils se dirigèrent vers le fort Cass, situé sur la rive droite à environ trois milles au dessous de la Longue-Corne.

Sur la rive opposée, ils virent une troupe de trente et un sauvages qu'ils reconnurent pour être des Pieds-Noirs (*) : la largeur du fleuve leur permit de se tenir à une distance suffisante et bientôt ils débarquèrent au fort Cass. Ce fort n'est qu'un retranchement contre les Indiens, un blokhaus d'environ cent trente pieds carrés, flanqué de deux bastions. M. Tulloch, agent de la Compagnie américaine, y était stationné avec vingt hommes : il y avait à l'ancre deux bateaux de quinze tonneaux; mais, à certaines époques de l'année, un bateau à vapeur peut remonter le fleuve jusqu'au fort.

(*) Voir à l'appendix une description intéressante des Indiens de cette tribu et leurs ennemis les Têtes-Plates.

Ils étaient à peine arrivés, que les guerriers pieds-noirs parurent sur la rive opposée, déployant deux drapeaux américains en signe d'amitié. Ils plongèrent dans le fleuve, le traversèrent à la nage et furent bien accueillis au fort. Ils étaient du nombre de ceux qui, l'année précédente, avaient assisté à la bataille de la Vallée de Pierre : c'étaient des hommes aguerris et d'une mine belliqueuse; ils étaient grands, avaient le nez aquilin et ressemblaient beaucoup aux Corbeaux. Ils dirent qu'ils étaient chargés d'une mission pacifique ayant pour but de conclure la paix avec ces derniers, et partirent en toute hâte avant la nuit, afin de les atteindre.

Le capitaine Wyeth prédit qu'ils perdraient leurs chevelures ; car il avait entendu ces derniers les menacer de leur vengeance pour avoir assassiné deux de leurs guerriers qui s'étaient hasardés parmi eux sur la foi d'un traité de paix. Mais il est probable que cette mission pacifique n'était qu'un prétexte, et que le véritable objet des guerriers pieds-noirs était de rôder autour des bandes des Corbeaux, de voler leurs chevaux et de prendre les chevelures des traînards.

Au fort Cass, le capitaine Wyeth se défit de quelques ballots de castors et d'une certaine quantité de peaux de buffles. Le lendemain matin, 18 août,

il lança de nouveau son bateau de buffle et descendit le Pierre-Jaune qui inclinait dans une direction est-nord-est. Le fleuve coulait sur un fond alluvial, bordé d'un grand nombre de cotonniers, et interrompu çà et là par des protubérances de grès. Le courant charriait, de temps à autre, des fragments de granit et de porphyre.

Dans le cours de la journée, ils virent, sur la rive, remuer parmi les arbres quelque chose qu'ils prirent pour du gibier; manquant de provisions, ils se dirigèrent sur ce point. Ils découvrirent à temps une troupe de Pieds-Noirs embusqués dans le taillis, et gagnèrent à la hâte la rive opposée.

Quelque temps après, on aperçut un troupeau d'élans. Le capitaine Wyeth voulait se mettre sur-le-champ à leur poursuite, la carabine à la main; mais il s'arrêta en voyant le mécontentement de ses deux chasseurs sangs-mêlés; ils prétendirent qu'il empiétait sur leurs attributions et se mêlait de choses au dessus de sa capacité. Ces vétérans du désert sont très susceptibles en matière de vénerie et surtout très fins de leur prétendue supériorité.

Nos deux personnages partirent donc seuls, mais revinrent bientôt les mains vides. Ils rejetèrent le blâme sur leurs fusils, deux misérables pièces en

mauvais état, qui rataient presque toujours. La vérité est que ces hâbleurs du désert sont fort souvent d'assez mauvais tireurs, et il est heureux qu'ils aient de vieux fusils pour excuses.

Le lendemain nos navigateurs passèrent devant une prairie où beuglait un grand troupeau de buffles. Les deux fanfarons se mirent de nouveau en campagne, et cette fois encore revinrent comme ils étaient partis : les malheureux fusils avaient encore raté. Le capitaine Wyeth, voyant alors qu'il courait le risque de se passer de dîner, s'il comptait sur l'adresse de ses chasseurs, prit sa carabine et partit lui-même. Au bout d'une heure, il revint avec la bosse d'un buffle qu'il avait tué, ce qui mortifia beaucoup les deux grands chasseurs, très vexés d'être éclipsés par un novice. Tout le monde s'occupa alors à préparer le repas; un feu fut allumé sous un immense cotonnier; on y fit rôtir le succulent morceau de buffle, et nos deux chasseurs malheureux se remirent insensiblement de leur mortification. Mais tout en mangeant de grand appétit, ils se promirent bien de réformer leurs fusils dès qu'ils arriveraient aux plantations, et vantèrent plus que jamais les coups surprenants qu'ils avaient tirés avec des carabines qui ne faisaient pas long feu.

Avant de prendre leur repas, les voyageurs avaient tiré leur bateau sur la rive pour le faire sécher au soleil; ils le remirent à flot et continuèrent leur route. Ils avaient fabriqué une voile avec leur vieille tente; ils la hissaient quand le vent était favorable, et glissaient légèrement sur la surface du fleuve. Ce voyage fut agréable, malgré les périls dont il fut environné. Toutes les fois qu'ils le pouvaient, ils campaient dans des îles pour plus grande sécurité. Lorsqu'il leur arrivait de s'arrêter sur l'une des rives, dans un voisinage dangereux, ils quittaient leur camp à la nuit tombante, laissant leur feu allumé, descendaient la rivière à quelque distance et ne faisaient point de feu à leur second campement. Quelquefois ils naviguaient toute la nuit, pendant que l'un d'entre eux servait tout à la fois de sentinelle et de pilote : dans ce cas, le lendemain, à midi, ils tiraient leur bateau à terre pour le faire sécher; car, en dépit de toutes les précautions, il commençait à faire eau et à pourrir.

Cette navigation nocturne sur un fleuve sauvage avait quelque chose d'imposant et de mystérieux. La pureté de l'atmosphère dans ces régions élevées donnait aux étoiles une nouvelle splendeur et rehaussait la magnificence du firmament. Le

bruissement des flots, les sons vagues du désert environnant, le hurlement plaintif des loups de la plaine, le rauque beuglement des buffles et le hennissement aigu de l'élan apportaient à l'oreille des sensations inconnues pendant le jour.

—

CHAPITRE XLII.

CONTINUATION DU VOYAGE EN BATEAU DE BUFFLE.

—

Aigles chauves.—Le Pierre-Jaune.—Migrations du buffle.—Le buffle pris au nœud coulant.—Bateau de transport de Sublette.—Combat naval avec un ours. — Un camp de nuit indien.—Situation périlleuse. — Orages et récifs.

Les deux chasseurs par excellence s'étaient à peine remis d'une mortification, qu'ils étaient destinés à en éprouver une autre. Au moment où le bateau doublait légèrement un promontoire tout couvert d'arbres, l'un d'eux s'écria : « Les Indiens! »

A l'instant, le bateau fut écarté de la rive, et chacun saisit sa carabine.

— Où sont-ils? s'écria le capitaine Wyeth.

— Là bas! là bas! Ils sont à cheval, répondit l'un des chasseurs.

— Oui, avec des écharpes blanches, cria l'autre.

Le capitaine Wyeth regarda du côté qu'ils lui indiquaient, mais il ne vit que deux aigles chauves perchés sur une branche au dessus du taillis, et qui, par suite du mouvement rapide du bateau, semblaient voler dans une direction opposée. La découverte de cette méprise des deux vétérans qui se piquaient de la sûreté et de la promptitude de leur vue fit beaucoup rire à leurs dépens et mit fin à leurs rodomontades.

Le Pierre-Jaune, au dessus du confluent de la Longue-Corne, est un fleuve limpide; mais, à partir de cette jonction, ses eaux commencent à devenir bourbeuses et à prendre la couleur jaunâtre du Missouri. Le courant avait une rapidité de quatre milles à l'heure; il était çà et là entremêlé de tourbillons, dont quelques uns étaient dangereux; mais les voyageurs les passèrent tous sans accident. En beaucoup d'endroits, les rives étaient escarpées, et l'on y distinguait des couches de houille bitumineuse.

Ils arrivèrent alors dans une région où abondait le buffle, cet animal voyageur, qui parcourt en troupeaux innombrables tous les points du vaste désert, traversant les plaines, franchissant les défilés des montagnes, passant les fleuves à la nage, toujours en mouvement, guidé dans ses migrations sans limites par quelque science traditionnelle, comme les hôtes de l'Océan qui, à certaines saisons de l'année, suivent, à travers l'abîme, leur route mystérieuse et vont visiter les plus lointains rivages.

Ces grands troupeaux migratoires de buffles ont leurs routes héréditaires profondément empreintes sur le sol; elles conduisent aux passages les plus sûrs de la montagne et aux gués les plus praticables des fleuves. Lorsqu'une vaste colonne est en marche, elle va droit devant elle sans s'arrêter aux obstacles; ceux qui sont en tête sont poussés par la masse qui les suit. Dans ces occasions, il leur arrivera d'envahir un camp, ou ils fouleront sous leurs pieds tout ce qu'ils rencontreront sur leur passage.

Il advint une nuit, aux voyageurs, de camper à l'un de ces endroits où s'effectue le passage des buffles, et précisément sur leur piste. A peine étaient-ils endormis, qu'ils furent éveillés par un grand bruit

d'animaux qui venaient à eux en beuglant. C'était une armée de buffles qui entraient dans le fleuve sur la rive opposée et se dirigeaient de leur côté. Ils n'eurent que le temps juste d'éloigner leur bateau et de lever le camp; en ce moment même, la tête de la colonne avait atteint le rivage et se précipitait en foule dans le fleuve.

C'était un singulier spectacle, à la lueur incertaine de la lune, de voir ces troupeaux innombrables traverser la rivière à la nage, en beuglant et en faisant au loin jaillir l'onde. Quelquefois ils passent en se tenant si serrés et si continus, qu'ils forment une sorte d'écluse sur le fleuve dont les eaux s'élèvent et se précipitent au dessus d'eux et parmi leurs escadrons. Le bruit et le mugissement de l'un de ces vastes troupeaux, au passage d'une rivière, par une nuit tranquille, s'entendent quelquefois à plusieurs milles de distance.

Les voyageurs eurent alors du gibier à profusion. Ils tuaient autant de buffles qu'il leur plaisait, et parfois ils en faisaient un carnage inutile, surtout parmi ceux qui s'approchaient, en nageant, de leur bateau. Un vieux buffle, entre autres, s'avança si près, que les Sangs-Mêlés résolurent de le prendre comme un cheval sauvage et de divertir la compagnie à ses dépens. On lui jeta le

nœud coulant, qui lui serra la tête et le prit par les cornes. L'animal fit dans l'eau de prodigieux efforts, beuglant, soufflant et s'agitant, pendant que le bateau l'entraînait à sa suite dans le courant du fleuve. A la fin, il trouva pied sur un banc de sable, et, se mettant à jouer des jambes, entraîna à son tour le bateau après lui, comme le ferait une baleine harponnée. Il fallut en finir et lâcher la corde que le vénérable buffle emporta avec lui dans les prairies.

Le 24 août, le bateau et son aventureux équipage entrèrent dans les eaux du vaste Missouri. A environ six milles au dessus de l'embouchure du Pierre-Jaune, les voyageurs débarquèrent au fort Union, point central de la Compagnie américaine des fourrures dans les régions de l'Ouest. C'était une forteresse palissadée, d'environ cent vingt pieds carrés, agréablement située sur une hauteur.

Là ils furent accueillis, de la manière la plus hospitalière, par M. M'Kensi, le surintendant, et restèrent avec lui trois jours, jouissant de l'avantage inaccoutumé d'avoir à leur table du beurre, du lait et du fromage; car le fort, bien qu'il n'eût pas de jardin, était abondamment pourvu de bétail domestique. L'atmosphère de ces régions élevées est, dit-on, trop sèche pour la culture des lé-

gumes; cependant les voyageurs, en descendant le Pierre-Jaune, avaient vu des prunes, du raisin, des cerises et des groseilles, et avaient remarqué des frênes et des ormeaux. Or, un climat où croissent de tels fruits doit également produire des légumes.

Au fort Union, le capitaine Wyeth trouva un douloureux souvenir de l'un de ses hommes; c'était une poire à poudre qu'un commis avait achetée à un guerrier noir. Elle portait les initiales du pauvre More; ce malheureux jeune homme massacré, l'année précédente, par les Pieds-Noirs dans la vallée de Jakson, et dont le capitaine Bonneville avait trouvé les ossements. Cette poire à poudre avait, sans doute, passé de main en main dans la tribu, ou bien avait été apportée au fort par le sauvage même qui avait tué cet infortuné.

Comme le bâteau de buffle était presque hors de service et ne pouvait convenir dans les eaux plus vastes et plus agitées du Missouri, on l'abandonna, et il fut remplacé par un canot de cotonnier de vingt pieds de long, fabriqué par des Pieds-Noirs. Sur cette embarcation, le capitaine Wyeth hissa sa voile, et ayant dit adieu à l'hospitalier surintendant du fort Union, tourna sa proue vers l'est, et descendit le cours du Missouri.

Au bout de quelques heures de navigation, et vers le soir, on rencontra un grand bateau de transport qui était à l'ancre : c'était celui du capitaine Williams Sublette, chargé de munitions pour faire une concurrence puissante à la Compagnie américaine des fourrures. Les voyageurs se rendirent à bord, où ils furent traités avec la cordialité hospitalière du désert, et y passèrent une soirée agréable, s'entretenant de leurs aventures passées et surtout de la mémorable bataille de la Vallée de Pierre.

Là Milton Sublette résolut de quitter le canot et de rester avec son frère; en conséquence, dans la matinée, les deux compagnons de voyage prirent amicalement congé l'un de l'autre, et le capitaine continua sa route. Il n'y avait alors personne dans le bateau qui eût voyagé sur le Missouri; mais la navigation était bien simple : il ne s'agissait que de descendre le cours du fleuve, sans qu'il y eût possibilité de se tromper de route.

Pendant toute cette journée, les voyageurs continuèrent à descendre paisiblement le cours du fleuve; le soir, ils débarquèrent et soupèrent; puis s'étant rembarqués, ils laissèrent le bateau descendre le courant à la dérive, veillant et dormant à tour de rôle.

La nuit était calme et sereine; les élans faisaient

entendre leurs cris plaintifs, car on était au commencement de la saison où ils sont en mue. Au milieu de la nuit, le canot toucha contre un banc de sable, et tout le monde fut réveillé par le mugissement des eaux qui se brisaient contre l'embarcation. Tous furent obligés de se mettre dans l'eau, et parvinrent, non sans peine, à dégager la barque.

Le jour suivant, ils virent successivement trois ours gris sur la rive. Le dernier était sur une pointe de terre et se préparait tranquillement à entrer dans le fleuve, pour le traverser à la nage. Les deux chasseurs sangs-mêlés voulurent alors renouveler la manœuvre du nœud coulant, se promettant de happer l'ours et de jouir du spectacle de ses efforts pour se dégager. Leur seule crainte était qu'il ne prît l'alarme et ne regagnât la terre avant qu'ils eussent réussi à se placer entre lui et la rive. En conséquence, ils suspendirent la marche du bateau jusqu'à ce qu'ils virent l'ours arrivé au centre du fleuve; alors on fit force de rames pour lui couper la retraite et le prendre en queue. L'un de nos personnages prit position à la proue, tenant en main le nœud coulant, pendant que l'autre et le Nez-Percé jouaient de la rame.

Mais rien n'était plus loin de la pensée de l'hon-

nête Martin que de battre en retraite. Au moment où le bateau s'approchait, il se retourna tout à coup et se dirigea vers lui en hurlant et en montrant les dents. Le chasseur effrayé cria à ses camarades de virer de bord. A peine cette manœuvre était-elle exécutée, que l'ours posa ses énormes griffes sur le plat-bord, et tenta l'abordage. Le canot faillit chavirer, et un déluge d'eau y pénétra soudain. Alors ce furent une terreur et une confusion générales, chacun criait et l'ours rugissait. La plaisanterie allait devenir tragique, car les fusils mouillés par l'eau étaient hors de service, lorsqu'à force de grands coups de rames sur la tête et les pattes de Martin on l'obligea à lâcher prise.

Alors on joua des rames à qui mieux mieux et l'ours regagna la rive comme il put. Ce fut ainsi que se termina le second et dernier exploit du nœud coulant, les chasseurs étant bien décidés de n'avoir plus à l'avenir de combat naval avec les buffles ou les ours.

Les voyageurs avaient alors dépassé le territoire des Corbeaux et des Pieds-Noirs; mais ils approchaient du pays des Ris ou Arickaras, et cette tribu n'est pas moins dangereuse.

En traversant leur territoire, les voyageurs avaient soin de se tenir cachés pendant le jour, et

de ne reprendre leur navigation silencieuse que pendant la nuit. Ils continuèrent ces précautions jusqu'au moment où ils crurent avoir dépassé la région du danger; alors ils se remirent à voyager en plein jour.

Le 3 septembre, on avait débarqué à midi pour dîner. Tandis que quelques uns faisaient du feu, l'un des chasseurs monta sur une éminence en quête de gibier. A peine avait-il promené ses regards autour de lui, qu'il aperçut des chevaux paissant sur la rive opposée. S'étant mis à plat-ventre, il se traîna jusqu'au camp et rapporta ce qu'il avait vu. Après un nouvel examen, les voyageurs comptèrent vingt et une huttes, et, d'après le nombre des chevaux, jugèrent qu'il devait y avoir une centaine d'Indiens campés en cet endroit.

Ils se hâtèrent de tirer leur bateau à terre dans un taillis de saules, et y restèrent prudemment cachés pendant le reste du jour. Dès que la nuit vint, ils se rembarquèrent. La lune devait se lever de bonne heure, en sorte qu'il ne leur restait que deux heures de ténèbres pour passer devant le camp. Heureusement la nuit fut sombre et orageuse.

Ayant voilé leurs rames pour en amortir le bruit, ils descendirent le fleuve en silence, serrant de près la rive opposée au camp dont ils apercevaient

les huttes et les feux, ainsi que des sombres figures qui allaient et venaient. Tout à coup, au détour d'un petit promontoire, ils se trouvèrent près d'un autre camp, assis sur le côté du fleuve où ils étaient. Une moitié seulement de la bande avait traversé la rivière. Nos voyageurs n'étaient qu'à quelques pas du rivage; ils apercevaient distinctement les sauvages, les uns debout, les autres couchés autour du feu; les chevaux paissaient auprès d'eux. Quelques tentes étaient dressées, d'autres avaient été transportées de l'autre côté du fleuve.

Les flammes rougeâtres reflétées sur ces groupes sauvages et ces visages farouches, leur contraste avec les ténèbres environnantes, firent une grande impression sur les voyageurs subitement placés en face de ce tableau. Les chiens du camp les aperçurent et aboyèrent; mais heureusement les Indiens ne firent point attention à leurs clameurs. Aussitôt le capitaine Wyeth fit virer de bord pour gagner le courant; mais, par malheur, le bateau toucha contre un banc de sable, et y resta immobile. La situation était critique et périlleuse, car on se trouvait entre les deux camps, et des deux côtés à portée de la carabine. Tout le monde se jeta à l'eau, et l'on essaya de dégager le bateau; mais nul n'osant articuler le commandement, ils ne purent mettre

de l'ensemble dans leurs efforts qui restèrent impuissants.

Ils firent longtemps des tentatives inutiles, jusqu'à ce que le capitaine Wyeth eut l'idée de donner le signal en agitant son chapeau. Cet expédient réussit; ils remirent leur canot à flot, et, y étant rentrés, eurent l'ineffable plaisir de perdre de vue les camps indiens et leurs feux.

Ils continuèrent à naviguer ainsi durant la plus grande partie de la nuit, jusqu'à ce qu'ils se crurent hors de danger; alors ils débarquèrent et campèrent.

Le lendemain, le vent souffla avec violence, et la voile faillit faire chavirer la barque. Vers le soir, le vent se calma, et une nuit belle et paisible lui succéda. Ils se laissèrent aller à la dérive, chacun à son tour faisant l'office de sentinelle et de pilote. Le profond silence de la nuit n'était interrompu, à de rares intervalles, que par le hennissement de l'élan, le rauque beuglement du buffle, la voix du hibou ou du cygne et le bruit du castor dans l'eau.

Une partie de leur voyage fut extrêmement orageuse; des vents violents, d'effroyables coups de tonnerre, une pluie battante, sans compter le danger des troncs d'arbres flottants.

Une fois, tandis qu'ils se laissaient dériver pen-

dant la nuit, après le coucher de la lune, ils s'engagèrent sous un arbre submergé qui élevait, au dessus de l'eau, ses branches desséchées. Le mât s'y embarrassa, le bateau se pencha et commença à se remplir d'eau. Pour se sauver d'un naufrage total, il fallut couper le mât. La barque fut alors entraînée par le courant, mais en laissant un des malheureux sangs-mêlés accroché aux branches de l'arbre. Il fallut gagner la rive, remonter le fleuve péniblement, jusqu'à quelque distance au dessus de l'arbre, puis redescendre le courant pour reprendre au passage le pauvre diable.

Nous ne rapporterons pas tous les détails de ce voyage d'un mois, pendant lequel ils descendirent le cours sinueux de cet immense fleuve. Nous ne nous arrêterons pas avec eux au poste de l'une des Compagnies rivales des fourrures. Nous passerons aussi sous silence les changements de climats et de productions que les voyageurs rencontrèrent dans leur passage du nord au sud, à travers plusieurs degrés de latitude, parcourant successivement la région des chênes et des sycomores, des mûriers et du *Basswood*; des perroquets et des dindons sauvages. C'est là l'un des caractères de la partie mitoyenne et inférieure du Missouri, mais plus encore du Mississipi, dont le cou-

rant rapide traverse une longue suite de latitudes, de manière à transporter en peu de jours les voyageurs des régions glacées aux terres des tropiques.

Le voyage du capitaine Wyeth prouve le cours régulier et sans obstacles des fleuves au versant oriental des montagnes Rocheuses, bien différents de ceux des fleuves du versant occidental, où des rocs et des tourbillons continus menacent et arrêtent le voyageur. Nous le voyons, dans une fragile barque de peau, se lancer dans le courant d'une rivière au pied des montagnes Rocheuses, et descendre de fleuve en fleuve, à mesure qu'ils se déchargent l'un dans l'autre. Il eût pu continuer ainsi pendant plus de deux mille milles, jusqu'à ce que sa petite barque débouchât dans l'Océan.

Pour le moment, nous nous arrêterons avec lui au cantonnement de Leavenworth, poste frontière des États-Unis, où il arriva le 27 septembre.

Au moment où ils approchèrent du fort, ils furent hélés par la sentinelle. La vue d'un soldat en grand uniforme, son fusil surmonté de quelque chose de brillant qu'il prit pour un long couteau, frappa Baptiste d'une telle terreur, qu'il s'enfuit à toutes jambes, criant merci du haut de son gosier.

Le Nez-Percé en eût volontiers fait autant, si le capitaine Wyeth ne l'eût rassuré.

Là son premier soin fut de faire vacciner son Indien nez-percé et son jeune sang-mêlé Baptiste. Quand ils subirent l'opération de la lancette, la femme du docteur et une autre dame, toutes deux d'une grande beauté, étaient présentes. C'étaient les premières femmes blanches qu'ils eussent vues, et ils ne pouvaient en détacher leurs regards. De retour au bateau, ils racontèrent à leurs compagnons tout ce qu'ils avaient vu au fort; mais surtout leur éloquence ne tarissait pas au sujet des femmes blanches : « Elles avaient, disaient-ils, la blancheur de la neige, et jamais rien d'aussi beau ne leur était apparu. »

Nous n'accompagnerons pas plus loin le capitaine dans son voyage; nous ajouterons seulement qu'il se rendit à Boston, où il réussit à organiser une association pour la pêche du saumon et le commerce des fourrures sur la Colombie, conformément au projet qu'il avait formé depuis longtemps. Un brick, le *Maydacres*, avait été expédié pour la Colombie avec des approvisionnements, et il se rendait alors au même point, à la tête de soixante hommes qu'il avait enrôlés à Saint-Louis, quelques uns chasseurs expérimentés, et tous plus habi-

tués à la vie du désert que sa première bande d'hommes de l'Est.

Nous retournerons maintenant au capitaine Bonneville et à sa caravane, que nous avons laissés, faisant leurs paquets et sellant leurs chevaux, dans la vallée de la rivière de l'Ours.

—

CHAPITRE XLIII.

Départ du capitaine Bonneville pour la Colombie. — Approche du capitaine Wyeth. — Efforts pour conserver l'avance. — Une caravane de la baie d'Hudson.—Une régalade. —Breuvage délectable. — Miel et alcool. — Grand gala. — Le Canadien bon vivant.— Une cache. — Mouvement rapide. — Le capitaine Wyeth et ses plans. — Ses compagnons de voyage. — Un nouveau gala. — Une interruption.

Le capitaine Bonneville partit le 3 juillet avec sa brigade pour faire une seconde visite aux rives de la Colombie, à la tête de vingt-trois hommes; il voyagea lentement pour ne pas fatiguer ses chevaux, jusqu'à ce qu'il eût appris par un de ses espions que le capitaine Wyeth et sa bande n'étaient qu'à cinquante milles en arrière et qu'ils s'avançaient en toute diligence.

Cette nouvelle causa quelque confusion dans le camp, car il était important d'arriver les premiers au territoire des buffles, afin de s'y pourvoir

de provisions pour le voyage. Comme les chevaux étaient trop lourdement chargés pour une marche accélérée, ils creusèrent une cache le plus promptement possible, afin d'y déposer les bagages superflus. A peine la cache fut-elle achevée, qu'on vit une source jaillir du fond; une seconde cache fut aussitôt creusée à environ deux milles plus loin; mais, à l'instant où ils étaient le plus occupés à enterrer les effets, ils aperçurent une file de cavaliers qui, parcourant la plaine, campèrent aux environs.

Ils découvrirent que c'était une petite brigade au service de la Compagnie d'Hudson Bay, commandée par un vétéran canadien: c'était un de ces chefs subalternes qui, avec une faible troupe et un petit approvisionnement de marchandises, sont employés à suivre une bande indienne d'un territoire de chasse à l'autre, pour acheter ses fourrures.

Ayant reçu de nombreuses politesses de la Compagnie Hudson Bay, le capitaine envoya une invitation aux officiers de la brigade pour les convier à un repas du soir, puis il se mit à l'œuvre pour disposer ses joyeux préparatifs.

Comme l'air de la nuit est souvent froid dans ces régions élevées, on fit de suite un feu

pétillant qui semblait plutôt propre à un dîner de Noël qu'à un banquet d'été; les deux brigades se réunirent ensuite avec la plus grande cordialité. Le gibier des montagnes voisines fut servi en abondance et accueilli avec un appétit vraiment montagnard. On passa en revue toutes les campagnes récentes; mais le chef canadien avait été si malheureux dans ses opérations, que son front devint soucieux; le capitaine Bonneville, remarquant sa mélancolie, regretta de ne point avoir du jus de la treille, afin de la dissiper.

Mais l'imagination de l'homme est vive et fertile en inventions dans le désert. Le capitaine conçut l'idée de composer lui-même un agréable breuvage. Il avait, parmi ses provisions, un baril de miel presque vide, il le remplit d'alcool et mélangea ensemble les ingrédients doux et spiritueux. Les heureux résultats de cette opération peuvent s'imaginer; ils produisirent un agréable composé de force et de douceur capable de calmer l'humeur la plus revêche et de déranger le cerveau le plus solide.

Le breuvage produisit une délicieuse fermentation, et la cruche circula gaîment. La première profonde rasade chassa tout souci de l'esprit du vétéran, la seconde le transporta aux nues; c'était

de fait, un bon vivant, comme le sont tous les vieux marchands canadiens; il devint hâbleur, raconta ses exploits, ses chasses, ses batailles avec ses braves Indiens, ses amours avec les beautés indiennes; puis il chanta des fragments de vieilles complaintes françaises et des barcarolles canadiennes; enfin ses rasades devinrent si copieuses, et ses chants si bruyants, qu'ils le menèrent à l'état de joyeuse ivresse; il s'appesantit graduellement, puis tomba par terre profondément assoupi. Après un long somme, il leva de nouveau la tête, vida encore une coupe de la liqueur *douce et forte*, jeta une nouvelle lueur de gaîté française, puis se replongea dans son premier sommeil.

Le jour le surprit sur le champ de bataille, mais dans un triste et piteux état. Il semblait que le miel et l'alcool, qui avaient si agréablement flatté son palais, fussent en guerre dans son estomac, et qu'il eût un essaim d'abeilles dans la tête. Bref, sa position était si triste et si fâcheuse, que sa brigade continua sa route sans lui, le capitaine ayant promis de le ramener sain et sauf à la fin de la journée.

Après que cette brigade se fut mise en route, les gens du capitaine Bonneville continuèrent à cons-

truire et à remplir leur cache, et à peine fut-elle achevée, que l'on signala la brigade du capitaine Wyeth à peu de distance de là; tout fut à l'instant en activité pour se mettre en route. Les chevaux furent harnachés et montés, et parurent aptes à voyager avec célérité, ayant été soulagés de la plus grande partie de leurs fardeaux. Quant au digne convive de la précédente nuit, il fut soigneusement enlevé de sa couche de chasseur, où il gisait repentant et abattu, et attaché sur un des chevaux; mais, durant son voyage accéléré avec le convoi, il criait et se plaignait à chaque secousse.

Dans le cours de la journée, le capitaine Wyeth, qui était légèrement monté, devança sa brigade et atteignit le capitaine Bonneville; leur rencontre fut courtoise et amicale, et ils se racontèrent mutuellement leurs aventures depuis qu'ils s'étaient séparés sur les bords de la Longue-Corne. Le capitaine Wyeth annonça l'intention d'établir un petit poste commercial à l'embouchure du Port-Neuf, et d'y laisser quelques hommes avec une pacotille de marchandises pour trafiquer avec les Indiens voisins. Il était, en effet, contraint à cette mesure par la Compagnie des fourrures des montagnes Rocheuses, qui avait refusé de prendre un approvisionnement de marchandises qu'il lui avait

apporté selon leur commun accord, et dont il n'avait aucun autre moyen de se défaire. Il annonça ensuite au capitaine Bonneville que la concurrence entre les Compagnies américaine et des montagnes Rocheuses, concurrence qui avait produit tant de stratagèmes coupables et d'inimitiés mortelles, était terminée; elles s'étaient partagé le pays et avaient fixé des limites en dedans desquelles chacune d'elles devait chasser et trafiquer séparément.

En compagnie du capitaine Wyeth voyageaient deux hommes de science, M. Nuttall le botaniste, le même qui gravit le Missouri à l'époque de l'expédition d'Astoria, et l'ornithologiste M. Townshend. Nous attendons de ces messieurs d'importants renseignements sur ces intéressantes régions. Il y avait également trois missionnaires se rendant aux bords de la Colombie pour répandre les lumières de l'Évangile dans ce désert lointain.

Après une conversation amicale, le capitaine Wyeth retourna vers sa brigade, et le capitaine Bonneville continua de hâter sa marche, afin de gagner du terrain. A la nuit tombante, il renvoya le chef intempérant et moraliste de la Compagnie de la baie d'Hudson, sous bonne escorte. Ce dernier prit cordialement congé de son hôte, espé-

rant, dans quelque occasion future, pouvoir lui rendre son aimable hospitalité.

Le lendemain matin, le capitaine se mit en marche de bonne heure, envoyant des éclaireurs en avant pour fouiller les collines et les vallons, afin d'y découvrir des buffles. Il s'était flatté de trouver du gibier en abondance aux sources de la rivière Port-Neuf; mais, en arrivant à cet endroit, il fut impossible d'en découvrir la moindre piste.

A la fin, un éclaireur, qui avait fait un grand détour jusqu'aux sources de la rivière des Pieds-Noirs, aperçut de nombreux troupeaux paissant dans les prairies environnantes. Il se hâta de rétrograder pour rendre compte de sa découverte; mais ayant été surpris par la nuit, il s'arrêta dans le camp du capitaine Wyeth, où il reçut une bienveillante hospitalité. A la première lueur du jour, il se hâta de porter au camp son agréable nouvelle; et, vers dix heures du matin de la même journée, la brigade du capitaine Bonneville se trouva au milieu du gibier.

A peine eut-on déchargé les mulets, que les coureurs montèrent les chevaux les plus rapides et s'élancèrent à la poursuite des buffles. Les autres hommes étaient employés à dresser des échafau-

dages et à préparer les objets nécessaires pour saler et faire sécher les viandes; d'autres enfin allumèrent de grands feux pour le même objet. Les chasseurs reparurent bientôt, apportant des morceaux choisis de buffle, lesquels furent placés sur les échafaudages, et tout le camp offrit bientôt une scène étrange d'empressement et d'activité.

Le lendemain matin, au point du jour, les coureurs exploitèrent de nouveau la plaine avec un égal succès; puis, après un intervalle de repos, ils firent leur troisième et dernière chasse, vers midi; car, en ce moment, l'on pouvait déjà apercevoir la brigade du capitaine Wyeth.

Le gibier se trouvait alors refoulé dans une vallée à quelque distance. Le capitaine Wyeth se vit obligé d'y fixer son camp, mais il vint, le soir, rendre sa visite au capitaine Bonneville; il était accompagné du capitaine Stewart, le voyageur amateur qui n'avait point encore satisfait son goût pour la vie aventureuse du désert. Avec lui se trouvait également M. M'Kay, Sang-Mêlé, fils d'un aventurier infortuné de ce nom, qui partit pour la première expédition maritime d'Astoria, et y perdit la vie. Son fils avait été élevé au service de la Compagnie britannique des fourrures; c'était un habile chasseur et un hardi partisan.

Il gérait, en outre, une ferme dans la vallée du Wallamut.

Lorsque les trois visiteurs furent entrés dans le camp du capitaine Bonneville, ils remarquèrent avec surprise qu'il n'y restait que lui et trois de ses hommes; sa brigade étant dispersée dans toutes les directions, afin de profiter du moment favorable à la chasse. Ils lui adressèrent quelques remontrances sur l'imprudence qu'il y avait à ne laisser qu'une si faible garde dans un pays si dangereux. Le capitaine Bonneville défendit son plan de conduite; il n'hésitait jamais à disperser ses chasseurs lorsqu'il y avait quelque but important à atteindre, et l'expérience lui avait démontré qu'il était plus que jamais en sûreté lorsque ses forces se trouvaient ainsi distribuées à travers le pays environnant. Il était alors certain qu'aucun ennemi ne pouvait s'approcher, de quelque direction que ce fût, sans être apercu de ses chasseurs, qui ont un œil prompt et sûr pour découvrir les moindres indices de la proximité des Indiens, et qui enverraient sur-le-champ un exprès vers le camp.

Le capitaine s'occupa aussitôt de préparer avec ses hommes un repas convenable pour ses hôtes; c'était une époque d'abondance dans le camp, car

il y existait force filets et langues de buffles, force côtes rôties et fricassées d'os à moelle : tout cela accommodé à la manière des chasseurs. On servit avec une profusion connue seulement dans un abondant terrain de chasse, et les mets furent attaqués avec un appétit qui eût étonné les gastronomes délicats des cités; mais, par dessus tout, et afin de donner un laisser-aller bachique à son repas vraiment substantiel, le capitaine produisit le baril mielleux du nectar de sa fabrique, qui avait réagi si fortement sur le cerveau du vétéran de la baie d'Hudson. Les libations et les copieuses rasades eurent lieu de nouveau, et jamais liqueur n'excita plus de jovialité et ne fut mieux accueillie.

Les deux brigades en étaient là, quand un exprès arriva au galop dans le camp, en annonçant que les gens du capitaine Wyeth s'étaient engagés dans un des profonds ravins, encombré d'immenses fragments de rocs volcaniques, qui sillonnent toute la contrée avoisinant les sources de la rivière des Pieds-Noirs.

Le banquet fut immédiatement terminé; on abandonna le baril de liqueur improvisée, et les convives partirent à la hâte, afin de tirer leurs compagnons du ravin volcanique.

CHAPITRE XLIV.

Marche rapide. — Un nuage de poussière. — Cavaliers sauvages. — Grand gala. — Courses de chevaux. — Tir à la cible. — Terrains coniques. — Pêcheurs de saumon. — Visite du capitaine dans une hutte indienne. — La jeune Indienne. — Le miroir de poche. — Le souper. — Agitations d'une mauvaise conscience.

« Debout, et en avant! » telle est la première pensée qui s'offre, à la pointe du jour, à l'esprit du marchand indien, lorsqu'un rival est près de là, et qu'il faut le gagner de vitesse.

Le matin, de bonne heure, le capitaine Bonneville fit charger sur les chevaux la viande à moitié desséchée; et, laissant le capitaine Wyeth et sa bande chasser les buffles épars, il se dirigea rapidement vers l'est pour regagner la plaine du Port-Neuf. Sa marche était pénible et dangereuse à travers des montagnes volcaniques, hérissées de rocs et de précipices, et semées de gouffres affreux où les rochers s'élevaient comme des murailles.

Ils campèrent néanmoins le second jour, pour la deuxième fois, dans la plaine. Comme il était encore de bonne heure, quelques hommes explorèrent les collines voisines; en jetant les yeux autour d'eux, ils aperçurent un grand nuage de poussière, s'élevant au sud et se rapprochant évidemment. Ils se hâtèrent de retourner au camp pour donner l'alarme. Des préparatifs furent immédiatement faits pour recevoir l'ennemi; pendant ce temps, quelques hommes s'élancèrent sur les chevaux *coureurs*, spécialement destinés à la chasse, et s'éloignèrent au galop pour aller en reconnaissance; ils revinrent, peu de temps après, en indiquant, par signes, que c'était une troupe amie. Durant cet intervalle, le nuage de poussière s'était dissipé par la force du vent, et une bande de cavaliers sauvages arriva au grand galop dans le camp, en criant et vociférant comme de véritables maniaques. Leurs costumes et leurs accoutrements, leur équitation et leurs clameurs discordantes firent supposer que c'était une brigade de guerriers sauvages; mais on reconnut bientôt en eux des Sangs Mêlés et des blancs devenus sauvages dans le désert, et employés comme trappeurs ou chasseurs par la Compagnie de la baie d'Hudson.

Il y eut de nouveau grand gala au camp. Les

hommes du capitaine Bonneville leur firent grand accueil, et les traitèrent avec une hospitalité toute montagnarde. D'abord, ce furent de mutuels récits d'aventures et d'exploits, et une grosse gaîté accompagnée de bruyants éclats de rire. On vanta ensuite les qualités respectives des chevaux et des carabines. Ceci amena les courses de chevaux et le tir à la cible; les exercices d'agilité et d'adresse se succédèrent; puis vinrent les banquets et les jeux.

La nuit se passa de cette manière, et il en eût été de même de la suivante, si le capitaine Bonneville n'eût point agi d'autorité en reprenant sa marche aux heures habituelles.

Les chasseurs exploitaient le cours de la rivière du Serpent, et revenaient régulièrement au camp, chargés d'oies sauvages, qu'il leur était facile de prendre en grande quantité; ces oiseaux pouvant encore à peine voler.

Les terrains coniques, si communs dans ce pays, ont un sol sablonneux, prodigieusement épais et couvert de sauge ou, proprement dit, d'absinthe. La plaine s'élève en approchant de la rivière et se termine par des rochers escarpés.

Le mois de juillet était déjà avancé, et la caravane souffrait extrêmement de la chaleur et de la poussière qui obstruait sa route; les mouches et les

cousins tourmentaient également les chevaux, surtout aux endroits où la rivière passe entre deux rives basses et sablonneuses. Toutes les fois que les voyageurs étaient campés, dans l'après-midi, les chevaux se retiraient sur les rives sablonneuses et y restaient, sans même essayer de paître, jusqu'à la fraîcheur du soir; quant aux voyageurs, ils se plongeaient dans le courant froid et limpide de la rivière, afin d'enlever la poussière du chemin et pour se remettre de la chaleur du jour. Les nuits étaient toujours fraîches et agréables.

Dans un endroit où ils campèrent pendant quelque temps, la rivière avait environ quinze cents pieds de largeur et était couverte d'îles verdoyantes, ornées de bosquets, de saules et de cotonniers. Les Indiens y étaient réunis en grand nombre et avaient intercepté les eaux entre les diverses îles, afin de harponner le saumon avec plus de facilité. C'était une race timorée et peu accoutumée à la vue des blancs.

En entrant dans une des huttes, le capitaine Bonneville trouva les habitants précisément en train de faire cuire un saumon magnifique. Cette cuisson n'est ni longue ni difficile; le poisson est mis dans un pot plein d'eau, que l'on place sur le feu; et aussitôt que l'eau a commencé de bouillir, on considère le poisson comme cuit.

S'asseyant sans cérémonie et allumant sa pipe, le capitaine attendit la cuisson du poisson, avec l'intention de s'inviter lui-même au repas. Le propriétaire de la hutte parut prendre cette liberté en bonne part.

Pendant qu'ils conversaient ensemble, le capitaine entendit un léger bruit derrière lui; s'étant retourné et ayant enlevé plusieurs fourrures et peaux de buffles, il découvrit une jeune fille d'environ quatorze ans, dont les yeux noirs étaient fixés sur lui, et qui continua à le regarder avec une surprise et une terreur muettes. Le capitaine essaya de dissiper sa crainte, et, tirant de sa poche un ruban chamarré, il tenta de le lui attacher autour du cou; mais elle recula à chacune de ses tentatives, en faisant entendre une espèce de grognement. Malgré toutes les prévenances du capitaine, qui était pourtant un homme agréable, de bonne tournure et plein de galanterie, rien ne put vaincre l'humeur farouche de la petite beauté sauvage.

Il tourna alors son attention vers les parents, auxquels il présenta une alêne et un peu de tabac; et s'étant ainsi acquis leur bienveillance, il continua de surveiller le saumon en fumant sa pipe. Pendant qu'il était assis près du feu, un

autre enfant de la famille l'ayant aperçu, en entrant, se sauva en poussant des cris de frayeur, et alla se cacher derrière la porte de la hutte.

Désirant dissiper entièrement cette timidité et entamer une affaire avec les habitants de la hutte, qui avaient probablement quelques fourrures cachées, le capitaine exhiba l'objet le plus attrayant aux yeux des sauvages, un miroir de poche qu'il gardait comme son grand moyen de séduction. La vue en fut irrésistible. Après l'avoir examiné longtemps, avec un mélange d'étonnement et d'admiration, ses hôtes montrèrent une peau de musc et l'offrirent en échange. Le capitaine hocha la tête négativement, mais fit l'acquisition de la peau pour une couple de boutons, bagatelles superflues, puisque le digne seigneur de ce séjour n'avait ni habit ni culotte sur lesquels il pût les placer.

Le miroir, néanmoins, continuait à être l'objet de leur plus grand désir, surtout aux yeux de la vieille ménagère, qui offrit un pot de farine et un certain nombre de racines de biscuit. Ces articles lui procurèrent bien quelques bagatelles en retour, mais non le miroir.

Le saumon étant suffisamment cuit, ils se mirent tous à souper avec un grand appétit. Une

part abondante fut déposée devant le capitaine par la vieille femme; elle était servie sur une touffe d'herbe en guise d'assiette, et il avoue n'avoir jamais mangé de saumon bouilli mieux à son goût.

Le souper étant terminé, le capitaine alluma sa pipe et la passa à son hôte, lequel, aspirant la fumée, la rendit si assidument par les narines, que sa tête manifesta bientôt des signes de trouble et d'étourdissement. Convaincu alors des qualités aimables et cordiales du capitaine, il devint confiant et communicatif, et enfin proposa un échange de peaux de castors contre des chevaux. Le capitaine offrit de suite de disposer de sa monture qui était attachée à la porte, et le marché fut conclu; aussitôt l'Indien découvrit un tas de broussailles sous lequel ses fourrures étaient cachées et en fit livraison.

Peu de temps après, quelques uns des gens du capitaine Bonneville étant arrivés, il fit seller un second cheval, et, l'ayant monté, il quitta la hutte en distribuant quelques petits présents à ses simples habitants. Pendant tout le temps qu'avait duré sa visite, la jeune fille indienne avait constamment fixé ses yeux noirs sur lui, épiant chacun de ses mouvements avec terreur et étonnement;

elle continua ainsi à le suivre des yeux lorsqu'il partit à cheval. Quant à son père, il était si enchanté de sa nouvelle connaissance, qu'il monta son cheval récemment acquis, suivit l'escorte du capitaine, et continua à lui être un allié utile et fidèle durant son séjour daus le voisinage.

Les résultats d'une mauvaise conscience furent démontrés à l'évidence par la conduite de l'un des hommes du capitaine, qui avait fait partie de l'expédition californienne. Pendant toutes leurs relations avec les habitants inoffensifs de cet endroit, il avait manifesté un malaise et une anxiété visibles. Tandis que ses compagnons se mêlaient joyeusement et librement avec les indigènes, il errait au dehors, examinant avec un regard scrutateur chaque figure nouvelle, et tressaillant souvent à la seule approche de quelque sauvage qui le regardait avec respect et comme un être supérieur : c'était pourtant un garçon intrépide qui n'avait jamais eu peur du danger, ni pâli à l'aspect d'une bataille.

Il supplia à la fin le capitaine Bonneville de lui permettre de se tenir à l'écart. La ressemblance frappante de ces gens avec les bandes de la rivière Odgen lui faisait craindre, disait-il, que quelques uns d'entre eux ne le reconnussent

pour avoir fait partie de cette expédition et ne cherchassent à se venger. Tant qu'ils demeurèrent dans ce voisinage, il s'éloignait aussitôt qu'un des indigènes s'approchait.

« Tels sont, observe le capitaine Bonneville, les effets du remords, même sur le trappeur errant du désert, qui n'a, pour ainsi dire, à craindre que les aiguillons de sa propre conscience. »

—

CHAPITRE XLV.

—

Equipement d'un trappeur.—Dangers qu'il court. — Associations de trappeurs. — Hostilités des Indiens. — Fumée lointaine. — Pays en feu. — La crique du Fusil.—Le Grand-Rond.—Beaux pâturages.— Périls au milieu d'une contrée embrasée. — Conflagrations des forêts.

Le capitaine Bonneville avait eu l'intention, en descendant la rivière du Serpent, de disperser ses trappeurs le long des cours d'eau inférieurs. De cette façon, on peut, avec les petits détachements d'un corps principal, trapper toute l'étendue d'un pays; mais des motifs, que le lecteur va connaître, l'empêchèrent de donner suite à ce plan.

L'équipement d'un trappeur est ordinairement composé d'une carabine, d'une livre de poudre et de quatre livres de plomb; on y ajoute un moule à balles, sept trappes, une hache, un couteau, une alêne, une bouloire de campement, deux couvertures, et quand les vivres sont abon-

dants, sept livres de farine. Il a ordinairement deux ou trois chevaux pour son propre usage et le transport de son bagage et de ses fourrures. Deux trappeurs marchent communément ensemble, afin de s'aider et de se soutenir mutuellement; une troupe plus nombreuse ne pouvant aussi aisément échapper aux regards des Indiens.

Le trappage est un service périlleux, et le danger s'en est accru depuis que les Indiens ont acquis l'habitude de vendre des fourrures aux marchands. Ils ont alors appris la valeur du castor, et considèrent les trappeurs comme des braconniers qui les dépouillent de leurs richesses et entravent leur commerce. Par ces motifs, ils assassinent sans scrupule le trappeur isolé; ils se défont ainsi d'un concurrent et profitent de ses dépouilles. Nous ajoutons avec regret que les marchands ont souvent donné l'impulsion à cette hostilité dans le désir de nuire à leurs rivaux; mais ils ont souvent recueilli eux-mêmes le mal qu'ils avaient semé.

Lorsque deux trappeurs exploitent une rivière considérable, ils commencent par cacher leurs chevaux dans quelque endroit écarté, afin qu'ils puissent paître inaperçus. Ils bâtissent ensuite une petite hutte, construisent un canot avec le bois d'un cotonnier dans lequel ils côtoient la rivière le soir,

et dressent leurs trappes en silence. Ils les visitent régulièrement, avec le même silence, à la pointe du jour. Lorsqu'ils ont pris quelque castor, ils l'emportent dans leur hutte, et, après l'avoir dépouillé, ils en font sécher la peau sur des perches, et se nourrissent de sa chair. Le corps, suspendu devant le feu, tourne par sa propre pesanteur et se rôtit d'une manière parfaite. La queue est le morceau choisi; après l'avoir détachée, on la fait griller à la pointe d'un bâton : elle est considérée comme une friandise supérieure à la langue ou à l'os à moelle du buffle.

Malgré toutes leurs précautions, les pauvres trappeurs ne peuvent pas toujours échapper aux regards perçants de leurs ennemis; leur piste peut être découverte et suivie pendant plusieurs milles, ou leur fumée peut être aperçue sortant de leur asile solitaire, ou son odeur peut parvenir jusqu'aux sauvages, dont l'odorat est aussi fin que la vue. Ils sont parfois surpris lorsqu'ils dressent leurs trappes, ou éveillés en sursaut par l'horrible cri de guerre; ils sont exposés à entendre les balles et les flèches siffler à leurs oreilles au milieu de leurs festins de castor. De tant de dangers, il s'en échappe bien peu; ils disparaissent de temps en temps, et leur

sort demeure un secret jusqu'à ce que le hasard fasse retrouver leurs ossements dans quelque ravin écarté ou sur les bords de quelque rivière sans nom, à laquelle, dès lors, on donne le leur. La plupart des petites rivières au delà des montagnes perpétuent de cette manière les noms de ces infortunés qui ont été assassinés sur leurs rives.

La connaissance de ces dangers empêcha le capitaine Bonneville de détacher les petites bandes de trappeurs, comme il en avait eu d'abord l'intention. En outre, ses éclaireurs l'avaient averti que des bandes formidables d'Indiens Bannecks étaient campées sur les rivières Boisée et Payette à peu de distance, de manière qu'il leur serait facile d'enlever les traînards. Il résolut donc de tenir sa brigade complètement réunie et s'apprêta à repousser toute attaque combinée sur le corps principal; puis il continua sa route.

Il fut fort heureux d'agir ainsi; car, peu de temps après, il fut exposé à l'un de ces accidents des déserts de l'ouest, qui aurait infailliblement empêché ses hommes écartés de pouvoir se rejoindre; c'était, en un mot, la saison de l'incendie des prairies. Il aperçut, en s'avançant, d'immenses nuages de fumée qui s'élevaient par degrés et s'étendaient sur tout le pays. L'atmosphère devint

lourde et surchargée d'une vapeur si épaisse qu'elle desséchait la peau et irritait les yeux. Pendant qu'ils voyageaient à travers les montagnes, ils ne pouvaient discerner les objets à quelques pas de distance, et le moindre exercice de la vue était douloureux. L'incendie existait évidemment dans la direction vers laquelle ils avançaient; mais le foyer en était très éloignée. Pendant le jour, ils ne pouvaient distinguer que la fumée s'élevant en masses vastes et compactes, et se déployant dans une étendue immense; mais, pendant la nuit, le ciel réfléchissait la réverbération de feux invisibles et paraissait un immense dôme éclatant de lumière.

Ayant atteint la crique du Fusil, cours d'eau considérable qui vient de la gauche, le capitaine Bonneville se dirigea de manière à traverser les montagnes en évitant les sinuosités de la rivière du Serpent. Se trouvant alors éloigné des Baunecks, il détacha ses gens dans toutes les directions, afin de chasser l'antilope pour leurs besoins actuels, réservant les viandes salées pour les endroits où le gibier serait rare.

Pendant les quatre jours employés par la bande à remonter la crique du Fusil, la fumée augmenta tellement qu'il fut impossible de distinguer

la surface du pays. Heureusement les voyageurs découvrirent une piste indienne qui les conduisit vers les sources de la Fourche de Glace, autrement appelée le Grand-Rond; ils y trouvèrent les plaines et les vallées couvertes d'une atmosphère épaisse, qui s'étendait sur les herbes enflammées, cachait les arbres et les buissons, tourbillonnait en colonnes immenses au dessus des arbres, et produisait d'épais nuages qui obscurcissaient l'horizon. Les voyageurs poursuivirent leur route le long de la base des montagnes, afin d'éviter cette mer de feu; mais la fumée produisit une irritation continuelle et douloureuse.

Le pays qui entoure les sources du Grand-Rond s'étend en larges et fertiles prairies arrosées par les cours d'eau et les ruisseaux des montagnes; elles sont fréquentées par de petites bandes de Skynses, qui y font paître leurs chevaux et se nourrissent du saumon qui abonde dans les eaux voisines; ils attrapent ce poisson en grande quantité sans la moindre difficulté, en le tirant seulement de l'eau, avec leurs mains, au moment où il se débat dans les nombreux récifs de la rivière principale. Au moment où les voyageurs traversèrent ces prairies, quelques unes des sources profondes qu'ils rencontrèrent étaient entièrement remplies de sau-

mon, dont ils prirent une grande quantité. Les loups et les ours visitent ces abondants cours d'eau dans cette saison, afin de profiter de ces pêches.

Pendant plusieurs jours, les voyageurs éprouvèrent une suite continuelle de peines et de difficultés causées par cet embrasement qui semblait envelopper tout le désert. Le soleil était, la plupart du temps, obscurci par la fumée, et les montagnes les plus élevées demeuraient cachées. Ils n'avançaient qu'à tâtons dans cette région : souvent ils se heurtaient contre des obstacles qu'ils n'avaient pu apercevoir; et, pour les tourner, ils étaient obligés de faire de longs circuits. Les pistes indiennes étaient leurs meilleurs guides; car, tout en paraissant les éconduire, elles les menaient toujours vers les passages.

Le 26 août, ils atteignirent la source de la rivière Waylee Way. Ils trouvèrent, dans une vallée que cette eau traverse, une bande de Skynses, gens fort sociables et paraissant bien disposés; comme ils parlaient la langue nez-percé, il fut facile de s'entretenir avec eux.

Le capitaine Bonneville campa, pendant quelque temps, dans les pâturages situés sur les bords de cette rivière, afin de rétablir les forces de ses chevaux. Des éclaireurs furent envoyés pour

explorer le pays environnant et découvrir un passage convenable à travers les monts Wallamut ou Multnomah.

Après une absence de vingt jours, ils revinrent fatigués et découragés. Ils avaient été harassés dans les défilés escarpés des montagnes où leurs marches avaient continuellement été entravées par les rochers et les précipices. Dans un de ces passages, un cheval était tombé dans un précipice, et eût été mis en pièces s'il n'avait pas été retenu par les branches d'un arbre; on l'en tira avec beaucoup de peine.

Mais leur plus grand péril avait été causé par l'embrasement général de la contrée. Le corps du convoi en avait beaucoup souffert dans sa marche, mais la bande d'éclaireurs, en s'avançant beaucoup plus avant, n'avait pu résister à la violence de l'incendie. Dans les prairies, le feu n'exerçait son action que sur une végétation légère, mais parmi les ravins et les gouffres boisés des montagnes, il y trouvait un aliment effrayant. Quelques uns des profonds défilés vomissaient des nappes de feu; des nuages d'une vapeur épaisse, remplis d'étincelles et de cendres, s'élançaient des gouffres des montagnes et les faisaient ressembler, pendant la nuit, à d'affreux volcans. Les forêts et les buis-

sons, qui couronnaient les montagnes, déployaient également leurs colonnes de feu et ajoutaient à l'embrasement général. Pendant cet horrible spectacle, les vents mugissants grondaient à travers les étroits ravins et chassaient la fumée et les flammes en tourbillons impétueux. De temps à autre, on entendait le bruit des arbres tombant du haut des rocs et se précipitant dans les abîmes avec un bruit effrayant.

Au point du jour, les montagnes étaient tellement enveloppées par la fumée que, si les voyageurs s'étaient séparés, ils n'auraient pu se retrouver que par le signal des armes à feu. Ils avaient souvent à frayer leur chemin à travers les forêts en feu, dont les arbres et les bois menaçaient de se briser en tombant sur leur passage.

S'apercevant enfin qu'il était impossible de se frayer un passage, ils retournèrent au camp pour rendre compte de leur échec.

—

CHAPITRE XLVI.

Les Skynses. — Leur trafic. — Leur chasse. — Leur nourriture. — Leurs chevaux. — Leurs courses de chevaux. — Sentiments de dévotion des Skynses, des Nez Percés et des Têtes-Plates.—Leurs prières. — Leurs exhortations religieuses.— Un prédicateur à cheval.—Effets de la religion sur les mœurs des tribus.—Un prophète.

Pendant l'absence de ce détachement, un commerce amical s'était établi entre le corps principal et les Skynses qui s'étaient avancés dans le voisinage du camp. Ces peuples habitent aux environs des eaux du Way-ly-Way et dans le pays adjacent; ils trafiquent régulièrement avec la Compagnie de la baie d'Hudson, donnant ordinairement des chevaux en échange des objets dont ils ont besoin. Ils apportent également des peaux de castors aux postes commerciaux : ces peaux ne provien-

nent point de leur chasse, mais bien d'un trafic avec les sauvages et ignorants Shoshokos et Too-el-Icans, qui exploitent les parties lointaines et solitaires du pays, et n'osent s'aventurer près des résidences commerciales.

Les Skynses chassent le daim et l'élan dans la saison favorable, et se nourrissent de poisson pendant une partie de l'année. Leur principale nourriture se compose de racines, spécialement celle du kamash. Cette racine bulbeuse a, dit-on, un goût délicieux et possède des qualités nutritives. Les femmes les déterrent en grande quantité, les fument d'abord et les déposent ensuite dans des caches pour leurs provisions d'hiver. Cette racine croît spontanément et couvre totalement les plaines.

Ces Indiens étaient convenablement habillés et équipés. Ils possédaient quelques carabines et désiraient ardemment acheter celle des hommes du capitaine Bonneville, offrant deux bons chevaux de course en échange d'une carabine légère. On ne put pourtant se procurer leurs meilleurs chevaux à quelque condition que ce fût. Ils se servent presque invariablement de chevaux petits, mais d'une race infiniment supérieure à celle des États-Unis. Ils aiment à essayer leurs montures et à faire des paris sur leur rapidité.

Comme le capitaine Bonneville désirait juger de la supériorité de leurs chevaux, il fit l'acquisition d'un de leurs coureurs et le fit lutter de vitesse contre un Américain et un Shoshonie. L'étendue de la course était fixée à un mille et demi pour l'aller et le retour. Pendant le premier demi-mille, l'Américain prit les devants de quelques toises; mais, étant bientôt hors d'haleine, il resta en arrière, abandonnant la palme au Shoshonie et au Skynse. Ces derniers coururent pendant un mille et demi avec une égale vitesse; mais, au retour, le Skynse dépassa son adversaire, et gagna la course avec une grande facilité, étant à peine essoufflé lorsqu'il arriva au but.

Les Skynses ont, de même que les Nez-Percés et les Têtes-Plates, un sentiment profond de dévotion qui a été entretenu avec succès par quelques uns des résidants de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le dimanche est invariablement consacré parmi eux. Ils ne lèvent point leurs camps ce jour-là, à moins d'un cas extrême de disette ou de danger : ils ne font non plus chasse, ni pêche, ni commerce, ni aucun autre genre de travail; une grande partie de la journée étant remplie par les prières et les cérémonies religieuses.

Le dimanche, le chef réunit la communauté. Après avoir invoqué les bénédictions de la Divinité, il harangue ses sujets, les exhortant à se bien conduire, à pourvoir aux besoins de leur famille, à s'abstenir du vol et du mensonge, à éviter les querelles et les fraudes au jeu, et, enfin, à être justes et hospitaliers envers les étrangers qui séjournent parmi eux.

Les jours de la semaine, on fait également le matin, de bonne heure, des prières et des exhortations. Le chef remplit quelquefois ce devoir à cheval, trottant dans le camp, la tête couverte, et prononçant ses exhortations d'une voix sonore. Toujours il est écouté avec une profonde attention, et, à la fin de chaque phrase, tous répètent le dernier mot, ce qui équivaut à un amen.

Pendant ces prières et ces exhortations, les occupations du camp sont suspendues. Si un Indien est à cheval, il met pied à terre, et y reste jusqu'à ce que tout soit fini.

Les tribus ci-dessus mentionnées joignent à ces cérémonies religieuses, probablement dérivées de celles des blancs, quelques unes de leurs coutumes indiennes. C'est ainsi qu'ils dansent en cadence au son d'une ballade ou d'une chanson ; divertissement qui se pratique dans une grande hutte disposée à cet effet. Outre les dimanches, ils obser-

vent aussi les fêtes principales de l'Église de Rome.

Celui qui a introduit ces formes simples de religion parmi ces pauvres sauvages a évidemment apprécié leur caractère et leurs capacités, et effectué une grande amélioration dans leurs mœurs. Nous fondons ce jugement, non seulement sur le témoignage du capitaine Bonneville, mais aussi sur celui du capitaine Wyeth, qui a passé plusieurs mois dans un camp de Têtes-Plates.

« Pendant mon séjour parmi eux, dit-il, je n'ai jamais vu un seul exemple de vol; le moindre objet, fût-ce une perle fausse ou une épingle, nous était rapporté aussitôt que trouvé; on nous rapportait même des choses qui avaient été jetées. Je n'ai vu, parmi eux, ni querelles ni coups portés. Ce parfait accord me surprit d'autant plus que j'ai vu bien des occasions qui auraient pu le troubler s'ils eussent été des blancs. La réunion de douze à dix-huit cents chevaux qui doivent être rentrés au camp le soir, afin d'être attachés et chargés le matin; la récolte du fourrage dans les endroits où il était extrêmement rare, tout cela se faisait sans désordre et sans confusion.

» Ils ont une humeur agréable et riante, em-

preinte sur leur physionomie. Ils sont polis et jamais importuns. Lorsque l'un parle, l'assemblée l'écoute avec attention; puis, lorsqu'il a fini, un autre lui répond par un oui ou par un non, en appuyant son raisonnement de preuves irrécusables qui sont écoutées avec la même attention. Les enfants mêmes sont plus pacifiques que les autres enfants; je n'ai jamais entendu un mot de querelle ou de colère entre eux, quoiqu'ils fussent environ cinq cents réunis, et qu'ils jouassent tous ensemble. Malgré cette tranquillité d'esprit, ils sont braves lorsqu'on les attaque, et sont supérieurs aux Pieds-Noirs quand ils se trouvent en nombre égal. »

Quoique ces observations du capitaine Wyeth soient relatives aux Têtes-Plates, elles peuvent également s'appliquer aux Skynses. Pendant le séjour du capitaine Bonneville parmi ces derniers, il s'entretint, en diverses occasions, avec leurs principaux personnages, afin d'encourager parmi eux la culture des habitudes morales et religieuses: comparant leur existence paisible et tranquille avec celle des autres tribus, il attribue leur supériorité à leur sens moral religieux. Il assista fréquemment, avec sa brigade, à leurs exercices de piété, recommandant à ses hommes le plus parfait recueillement; il observa que les pau-

vres Indiens étaient toujours flattés de les y voir.

Les dispositions de ces tribus sont évidemment favorables à un degré considérable de civilisation. Quelques fermiers, établis parmi eux, pourraient leur enseigner, comme le pense le capitaine Bonneville, à labourer la terre et à cultiver les céréales. Le pays des Skynses et des Nez-Percés est admirablement propice à la propagation du bétail. Un ou deux missionnaires chrétiens, ayant quelque faible secours du gouvernement pour les défendre du pillage des tribus guerrières, pourraient, au milieu des vastes déserts de l'ouest, fonder un peuple chrétien étroitement attaché aux Américains.

N'oublions pas de dire que ces tribus, naturellement portées à la chasse et aux courses de chevaux, réservent le dimanche pour les récréations de ce genre, n'y trouvant rien d'inconvenant.

Lorsque les prières et les cérémonies religieuses sont finies, il n'y a point d'heure dans la journée où l'on ne puisse apercevoir quelques chevaux au grand galop, ou divers groupes de joueurs rassemblés dans tous les coins du camp, et prêts à risquer tout leur avoir sur les chances du jeu.

Le capitaine Wyeth prétend que les Indiens paraissent jouir de leurs plaisirs avec plus de vivacité

que les blancs. Ils sont plus grands joueurs, et font des paris plus hardis et plus considérables en proportion de leurs moyens.

L'entretien du sentiment religieux, parmi les sauvages, fut, de tout temps, un frein convenablement employé par les marchands les plus éclairés; ils] ont acquis beaucoup d'influence et de crédit parmi eux en se faisant considérer comme des hommes doués d'un savoir mystérieux. Ce sentiment a été exploité de tout temps par ces charlatans religieux que l'on trouve dans la vie sauvage aussi bien que dans la vie civilisée; un d'eux fut remarqué par le capitaine Wyeth durant son séjour avec les Têtes-Plates.

Lorsqu'un ambitieux aspire au pouvoir, il cache ses desseins sous le manteau sacré de la religion, enseignant des doctrines et des cérémonies nouvelles à ceux qu'il trouve plus simples que lui. Lorsqu'il a endoctriné les femmes, les enfants et les esprits faibles, il a déjà acquis une grande influence dans le camp. Il les fait danser et chanter dans la plaine; les esprits forts de la tribu les regardent en riant, ne s'imaginant pas qu'il puisse en résulter rien de fâcheux, mais ils ne tardent pas à s'apercevoir du contraire; et eux-mêmes sont bientôt obligés de suivre la nouvelle lumière, s'ils

ne veulent point être considérés comme des profanes. Aussitôt qu'un prédicateur, ou prophète prétendu, s'est acquis un nombre suffisant de disciples, il prend le commandement d'une tribu, ou fait scission et se décore du titre de chef indépendant.

CHAPITRE XLVII.

Disette dans le camp. — La Compagnie de la baie d'Hudson refuse des provisions. — Conduite des Indiens. — Une retraite dans la famine. — Rivière de John-Day. — Les montagnes Bleues. — La pêche du saumon sur la rivière du Serpent. — Messagers venus du pays des Corbeaux. — La vallée de la rivière de l'Ours. — Immense migration de buffles. — Dangers de la chasse aux buffles. — Un Indien blessé. — Indiens Eutaws. — Les antilopes cernés.

Les provisions devenaient alors rares dans le camp, et le capitaine Bonneville s'aperçut qu'il était urgent de chercher un autre voisinage. Prenant congé de ses amis les Skynses, il s'avança vers l'ouest, en traversant une chaîne de montagnes basses, et alla camper aux sources des Ottolais.

Étant alors à environ trente milles du fort Wallah-Wallah, dépôt commercial de la Compagnie de la baie d'Hudson, il y envoya un petit détachement acheter du blé pour la nourriture

de sa brigade. Ses hommes furent bien reçus au fort, mais tout approvisionnement pour le camp leur fut refusé. On chercha, au contraire, à les détacher du capitaine, et des offres séduisantes leur furent faites pour les embaucher au service de la Compagnie; mais aucun ne se laissa entraîner.

Lorsque le capitaine Bonneville vit revenir ses envoyés les mains vides, il donna à l'instant l'ordre de partir, car la famine était imminente. Il longea le cours de la rivière l'Ottolais, qui se dirige diagonalement vers la Colombie, dans laquelle elle se jette à cinquante milles au dessous du Wallah-Wallah. Il avait à traverser un superbe pays couvert de chevaux appartenant aux Skynses qui les y envoyaient paître.

En arrivant à la Colombie, le capitaine Bonneville espérait ouvrir un commerce avec les indigènes pour du poisson et d'autres provisions; mais, à sa grande surprise, ils se tinrent à l'écart et se cachèrent même à son approche. Il découvrit bientôt qu'ils étaient influencés par la Compagnie de la baie d'Hudson; elle leur avait défendu de trafiquer, ou d'avoir aucune communication avec lui. Il suivit les rives de la Colombie, mais ce fut partout la même chose; il ne put pas même obtenir un seul article des indigènes, et se vit

obligé de tuer ses chevaux pour nourrir ses gens.

Il fit alors halte et réfléchit à ce qu'il avait à faire. La magnifique et large rivière s'étendait devant eux, unie et polie comme un miroir; un court trajet pouvait les conduire à sa région inférieure, à la belle vallée du Wallamut, où ils avaient projeté d'établir leurs quartiers d'hiver.

S'avancer dans les circonstances présentes, c'eût été chercher la famine. Les ressources du pays leur étaient interdites par l'influence d'un monopole puissant et jaloux. S'ils atteignaient le Wallamut, ils pouvaient à peine espérer y trouver des provisions suffisantes pour l'hiver. S'ils prolongeaient leur séjour dans le pays, les neiges s'amasseraient sur les montagnes et leur couperaient la retraite. En hâtant leur retour, ils pouvaient atteindre les montagnes Bleues à temps encore pour trouver l'élan, le daim et la longue-corne; et, après s'être munis de provisions, ils pourraient traverser les montagnes avant qu'elles fussent interceptées par les neiges.

Déterminé par ces diverses considérations, le capitaine Bonneville, pour la seconde fois, tourna le dos à contre-cœur à la Colombie, et se dirigea vers les montagnes Bleues. Il remonta la rivière John-Day, ainsi nommée d'un chasseur qui avait

fait partie de l'entreprise d'Astoria. Comme la faim le harcelait, il voyagea rapidement et atteignit les montagnes le 1er octobre. Il entra par l'ouverture faite par la rivière John-Day : c'était un défilé rude et difficile; mais lui et ses hommes étaient habitués à des excursions de ce genre. Heureusement, les pluies de septembre avaient éteint les feux qui s'étaient récemment étendus sur ces régions, et les montagnes, débarrassées de leur fumée, découvraient à l'œil toute leur sublimité et toute leur grandeur.

Ils furent trompés dans leur espérance de trouver du gibier en abondance dans les montagnes. De nombreuses bandes d'indigènes y avaient passé en revenant de la pêche, et avaient refoulé devant eux les animaux. A peine nos chasseurs pouvaient-ils s'en procurer en quantité suffisante pour ne pas mourir de faim. Pour comble de malheurs, ils s'égarèrent et errèrent pendant dix jours parmi ces montagnes élevées. A la fin, ils parvinrent, non sans beaucoup de peine, aux bords de la rivière du Serpent; en suivant son cours, ils étaient sûrs de parvenir au lieu de leur destination.

Ils arrivèrent le 20 octobre, pour la seconde fois, à cette rivière renommée. Les Shoshokos,

qu'ils avaient rencontrés en petit nombre durant leur route, étaient alors rassemblés en foule sur ses bords, afin de profiter de l'abondance du saumon et se munir d'une provision d'hiver. Ils avaient dressé des échafaudages auxquels on avait suspendu une quantité considérable de poisson, afin de le sécher. Pourtant, à cette saison de l'année, les saumons sont peu délicats, et il fallut à nos voyageurs tout leur appétit pour les trouver bons.

En quelques endroits, les rives du fleuve étaient entièrement couvertes de saumons morts, dont l'odeur fétide infectait l'air.

Ce ne fut que lorsque nos voyageurs eurent atteint les sources du Port-Neuf qu'ils se trouvèrent dans un véritable pays d'abondance. Là les buffles y étaient en immenses troupeaux. Ils y restèrent trois jours occupés à tuer, à cuisiner, et à se dédommager, par un grand carnaval, de leur long carême. Leurs chevaux y trouvèrent également de bons pâturages, et jouirent d'un peu de repos après ce fatigant voyage.

Un jour, deux cavaliers arrivèrent au camp : c'étaient des exprès envoyés par la brigade Montero pour chercher quelques provisions. On se rappelle que cette brigade avait été détachée pour parcourir

le pays des Corbeaux et les montagnes Noires, et pour hiverner aux bords de l'Arkansas. Ils rendirent compte du bon état de la brigade; mais ils ajoutèrent qu'elle n'avait pu accomplir la totalité de sa mission, et qu'elle séjournait encore dans le pays des Corbeaux, où son intention était d'attendre le capitaine Bonneville jusqu'au printemps. Le capitaine retint les exprès jusqu'au 17 novembre; ayant alors atteint les caches de la rivière de l'Ours, et s'y étant procuré les provisions demandées, il les renvoya à leur brigade, en leur indiquant un rendez-vous, vers la fin de juin, sur l'embranchement de la vallée de la rivière du Vent, dans le pays des Corbeaux.

Il demeura ensuite plusieurs jours campé près des caches; ayant découvert une petite brigade de Shoshonies, dans le voisinage, il leur acheta des tentes, des fourrures et d'autres effets nécessaires pour la mauvaise saison, et s'arrangea pour passer l'hiver avec eux.

L'endroit désigné par le capitaine pour terrain de campement était situé, à quelque distance, dans la partie supérieure de la rivière de l'Ours. Il évita de s'en approcher le plus qu'il lui fut possible, afin de ne point effaroucher les buffles dont on aurait besoin pour les provisions d'hiver. Il

s'avança, en conséquence, fort lentement, et seulement parce que le manque de gibier et de pâturage l'y obligeait; le temps était devenu très froid, et la neige avait une épaisseur considérable. Afin que les chevaux pussent porter le plus de viande salée possible, il fit creuser une cache dans laquelle on déposa tout le bagage dont on pouvait se passer momentanément. Après cette opération, la brigade continua lentement sa route vers son cantonnement d'hiver.

Ils n'avaient point à craindre la famine dans la saison actuelle; les habitants des environs de la rivière du Serpent ayant chassé les buffles avant la tombée de la neige, d'immenses troupeaux erraient à travers les montagnes, formant d'épaisses masses de chaque côté, d'où leurs beuglements sonores retentissaient comme le bruit d'un tonnerre lointain. Bientôt le nuage se brisa, et le torrent déborda dans la vallée. « Il est impossible, dit le capitaine Bonneville, de se faire une idée de cette multitude innombrable d'animaux, qu'on eût dits chassés par les vents. »

Les longues privations que les voyageurs avaient endurées prêtèrent une ardeur peu commune à cette chasse. Un des Indiens du détachement, se trouvant à cheval au milieu des buffles,

et dépourvu de carabine, d'arc et de flèches, fondit sur une belle vache qui paissait à son côté, et lui plongea son couteau dans les côtes avec tant d'adresse, qu'il la renversa : c'était un coup hardi; mais la faim l'avait rendu téméraire.

Les buffles ont parfois la vie dure et exigent des blessures particulières. Une balle frappant le front velu d'un taureau ne produit sur lui aucun effet; mais, si la balle frappe une vache au front, cette blessure est mortelle. Le capitaine Wyeth fut également témoin d'un incident de ce genre, pendant qu'il campa parmi les Indiens. Durant la grande chasse des buffles, un des Indiens pressait le taureau de si près, que l'animal se retourna soudain sur lui. Son cheval s'arrêta effrayé et le renversa en arrière. Avant qu'il pût se relever, le buffle s'élança furieux et le perça d'un coup de corne, à la poitrine, d'une manière si grave, que des flots de sang sortirent par la blessure. Il fut transporté au camp où on le pansa. Se sentant mourir, il fit assembler ses amis autour de lui et fit son testament verbal : c'était une espèce de chant mortuaire, dont la fin de chaque phrase était répétée en cœur par les assistants. Il mourut sans se plaindre.

« Je pense, ajoute le capitaine Wyeth, que les Indiens savent mieux mourir que les blancs; peut-être cela tient-il à ce qu'ils redoutent moins une vie future. »

On peut s'approcher des buffles de fort près, surtout si l'on a soin de se tenir du côté opposé au vent ; car ces animaux ont l'odorat si fin, qu'ils sentent un parti de chasseurs, fût-il à deux milles de distance; et prennent la fuite aussitôt, si ce parti se trouve du côté d'où le vent souffle.

Les nombreux troupeaux qui s'étaient élancés dans la plaine de la rivière de l'Ours furent alors emprisonnés par la neige, et restèrent ainsi tout l'hiver dans le voisinage du camp; ce qui fournit aux trappeurs et à leurs amis les Indiens l'occasion d'une bombance continuelle. Il semblait que tuer et manger fussent les occupations principales de la journée. On ne saurait croire les quantités de viande exigées pour satisfaire l'appétit d'un camp de chasseurs.

Les corbeaux et les loups arrivèrent bientôt, afin de participer à la bonne chère. Ces compagnons assidus des chasseurs s'assemblaient en grand nombre à mesure que l'hiver s'avançait. A la seule détonnation d'un fusil, des nuées de corbeaux obscurcissaient l'air.

Outre les buffles, il y avait d'autres voisins obligés par la neige à séjourner dans la vallée. Leur présence parut devoir être moins profitable : c'était une bande d'Indiens Eutaws, campée à la source de la rivière. C'est une pauvre tribu qui est rangée dans l'échelle des tribus voisines, entre les Shoshonies et les Shoshokos ; quoique plus braves et plus téméraires que ces derniers, ils n'ont que peu de carabines, et sont habituellement armés d'arcs et de flèches.

Comme cette bande et celle des Shoshonies étaient des ennemis mortels, à cause d'anciens griefs, et comme aucun parti ne craignait l'autre, il était à redouter que leur voisinage n'amenât quelque scène sanglante. Le capitaine Bonneville essaya alors le rôle de pacificateur, et envoya aux chefs eutaws une invitation de fumer le calumet d'amitié, afin d'opérer une réconciliation. Son invitation fut fièrement refusée; alors il alla les trouver en personne, et réussit à obtenir une suspension d'hostilités, jusqu'à ce que les chefs des deux tribus pussent se réunir en conseil.

Les braves des deux camps acquiescèrent à contre-cœur à cet arrangement. Ils s'asseyaient au sommet des collines voisines, regardant leurs anciens ennemis chasser le buffle dans la

plaine au dessous, et regréttant de ne pouvoir en venir aux mains.

Le digne capitaine réussit néanmoins dans sa médiation bienveillante. Les chefs s'abouchèrent, le calumet d'amitié fut fumé, la hache ensevelie et la paix formellement proclamée.

Ensuite, les camps s'unirent, et établirent ensemble des relations sociales. Il s'éleva bien quelques querelles isolées pour le partage du gibier; on échangeait quelques horions pour se disputer la meilleure part d'un buffle; mais les chefs fermérent les yeux sur ces disputes individuelles.

Un jour, les éclaireurs qui avaient parcouru les collines annoncèrent que plusieurs troupeaux d'antilopes paissaient dans une vallée à peu de distance. Ceci fit sensation parmi les Indiens, car les deux tribus étaient en haillons et manquaient de chemises faites de la peau de cet animal. Pour faire la chasse des antilopes, on résolut de les cerner.

Tout sembla prendre un air d'importance et de solennité. Les chefs préparèrent leurs charmes, chacun selon sa propre méthode ou les inspirations de son caprice; ils les composaient généralement de certaines simples; d'autres consultaient les en-

trailles des animaux qu'on égorgeait, et en tiraient de favorables augures.

Après avoir gravement fumé et délibéré, il fut décidé que quiconque était en état de manier une massue, homme, femme ou enfant, devait concourir à cette expédition. Quand ils furent tous rassemblés, ils s'avancèrent, en formant une procession irrégulière, jusqu'au point le plus rapproché de la vallée en question, et y firent halte.

Une autre séance de pipe et de délibération, dont les Indiens sont si amateurs, eut lieu parmi les chefs. On donna ordre aux cavaliers de faire un circuit d'environ sept milles, afin de cerner le gibier. Quand tout cela fut fait, toute la troupe partit au galop en hurlant.

Peu d'instants après, les antilopes, sortant de leurs retraites, vinrent, en bondissant, de toutes les parties de la vallée. Les cavaliers, rétrécissant graduellement le cercle, les refoulèrent de plus en plus vers l'endroit où le chef et les anciens, hommes et femmes, les attendaient. Les antilopes, presque abattus par la fatigue et par la peur, et effarouchés par des hurlements continuels, ne tentèrent point de forcer la ligne des chasseurs, et décrivirent, au contraire, de petits cercles en courant,

jusqu'à ce qu'ils fussent tous abattus à coups de hache par les hommes, les femmes et les enfants.

CHAPITRE XLVIII.

Plaisirs pendant l'hiver. — Conversion des Shoshonies. — Visite de deux trappeurs libres. — Réjouissances au camp. — Une tendre passion. — L'Indienne réclamée. — L'Indienne grande dame. — Un enlèvement. — Une poursuite. Tarif d'une femme infidèle.

Il y eut, pendant tout l'hiver, abondance de gibier, et le camp fut encombré de provisions; bœuf et venaison, bosses et aloyaux, langues et os à moelle étaient constamment à cuire devant tous les feux; le fumet du rôti embaumait au loin l'atmosphère. Enfin on ne cessait de faire une excellente chère, et si le vin manquait, le miel et l'alcool y suppléaient.

Les Shoshonies et les Eutaws se conduisaient exemplairement; il est vrai que, par ci par là, ils chipaient bien quelques bagatelles à leurs amis, les Grands-Cœurs de l'Est, quand ils avaient le

dos tourné; mais, quand ils étaient présents, ils les traitaient toujours avec déférence et respect, et rivalisaient gaîment avec les trappeurs dans leurs exercices et leurs jeux. Les deux tribus conservaient aussi l'une envers l'autre une apparence d'affection qui donna lieu de croire au capitaine Bonneville que leur animosité passée était entièrement effacée.

Cependant les deux bandes rivales ne tardèrent pas à laisser éclater leur ancienne jalousie sous une forme nouvelle. Le vieux chef des Shoshonies était un homme de bon sens et clairvoyant; il avait séjourné parmi les Nez-Percés, avait pris connaissance du nouveau code de morale et de religion qu'ils avaient reçu des blancs, et avait assisté à leurs exercices de dévotion. Il avait observé que tout cela avait contribué à élever cette tribu dans l'estime des blancs; il résolut d'établir par le même moyen la supériorité de sa tribu sur ses ignorants rivaux, les Eutaws.

Il assembla donc ses compatriotes, leur fit connaître les doctrines et les formes religieuses des Nez-Percés et leur en recommanda l'adoption. Cette nouveauté charma les Shoshonies, et ils s'y livrèrent avec empressement. Ils se mirent à observer les dimanches et fêtes; à avoir leurs

danses pieuses, leurs chants et autres cérémonies auxquelles les ignorants Eutaws étaient complétement étrangers. Cependant ils ne négligeaient pas le tir et les courses de chevaux.

Tout se passait le plus joyeusement du monde dans cette singulière réunion d'hommes blancs et rouges, lorsqu'un matin, deux trappeurs libres, des plus pimpants, dans tout le luxe de leur sauvage parure, et montés sur des coursiers aussi beaux et aussi ardents qu'eux-mêmes, arrivèrent au galop dans le camp, faisant résonner leurs grelots et poussant de grands cris.

Ils venaient du campement d'hiver de la Compagnie américaine des fourrures, dans la vallée de la rivière Verte, pour faire une visite à leurs vieux camarades de la Compagnie du capitaine Bonneville. D'après l'idée que nous avons déjà donnée de la convivialité dans le désert, on peut juger de la manière dont ces dignes acolytes furent accueillis dans le camp; des festins, des rodomontades, des cris, des courses de chevaux, des querelles et des coups suivirent l'arrivée de ces excellents compagnons. Il est vrai de dire que le capitaine Bonneville maintenait toujours dans son camp un certain degré d'ordre et de discipline, et réprimait les excès trop violents; mais les trap-

peurs, dans la saison de l'oisiveté et du repos, ont besoin qu'on les laisse pendant quelques moments s'indemniser des longues privations et des fatigues de leur service actif.

Au milieu de la gaîté et du gala universel, un épisode amoureux vint se jeter à la traverse et changer complètement l'aspect de la scène. Parmi les beautés indiennes qui se trouvaient au camp des Eutaws et des Shoshonies, les trappeurs en découvrirent deux qui avaient autrefois figuré comme leurs épouses. Ces liaisons s'établissent fréquemment pour une saison seulement; quelquefois elles se continuent pendant plusieurs années et même pendant toute la vie; mais généralement elles sont rompues au départ du trappeur libre pour quelque lointaine et pénible expédition.

En cette circonstance, les trappeurs désiraient rentrer en possession de leurs belles, qui, de leur côté, n'étaient pas fâchées de se replacer sous leur protection. Aux yeux d'une jeune Indienne, le trappeur libre réunit, à la galanterie et à l'esprit chevaleresque des blancs, tout ce qu'il y a de brillant et d'héroïque dans un guerrier de sa race dont il a les manières, le costume et la bravoure. Ajoutez à cela l'indulgence avec laquelle il la traite, les parures dont il la décore,

le contrôle qu'elle exerce sur sa bourse et sa personne, au lieu d'être la domestique et l'esclave d'un guerrier indien, obligée de porter son bagage, de construire sa hutte, de faire son feu et de supporter sa mauvaise humeur et ses coups. — Non, il n'y a pas de comparaison possible, aux yeux d'une belle du désert qui a des prétentions, entre un trappeur libre et un guerrier indien.

En ce qui concernait l'une de ces dames, les choses s'arrangèrent sans difficulté; la beauté en question était une petite Eutaw fort éveillée, qui, dans une excursion de guerre, avait été faite prisonnière par un Shoshonie. Quelques articles de peu d'importance constituèrent sa rançon, et bientôt madame figura au camp en superbe équipage, avec des bagues aux doigts et des grelots aux pieds, et un petit air coquet, qui en firent l'objet de l'envie, de l'admiration et de la haine bien franche de toutes ses connaissances vêtues de cuir, et travaillant du matin au soir.

Quant à l'autre belle, ce fut différent : elle était devenue la femme d'un guerrier shoshonie. Il est vrai qu'il avait une autre épouse de plus ancienne date, qui, par conséquent, avait la direction de son ménage, et traitait en esclave la nouvelle ve-

nue; mais cette dernière était son nouveau caprice et, par conséquent, était sa bien-aimée.

Il n'y eut donc pas moyen d'entrer avec lui en négociation; la simple proposition en fut repoussée avec colère et dédain. La susceptibilité du trappeur s'éveilla. Sa fierté fut piquée non moins que sa passion. Il tâcha d'engager la souveraine de ses pensées à se laisser enlever par lui. Ses chevaux étaient rapides, les nuits d'hiver étaient longues et noires : avant l'aube, ils seraient hors de la portée de toute poursuite; et, une fois au camp, dans la vallée de la rivière Verte, ils pourraient braver toute la bande des Shoshonies.

La jeune Indienne ne demandait pas mieux. Son cœur soupirait après les aises et la splendeur de l'épouse d'un trappeur; elle appelait de tous ses vœux le moment qui l'affranchirait du capricieux contrôle de la première épouse de son mari indien, mais elle craignait la non-réussite de ce plan et la fureur du Shoshonie. Ils se séparèrent, la belle Indienne dans les larmes, et l'amoureux trappeur plus esclave que jamais de sa passion contrariée.

Leurs entrevues avaient sans doute été découvertes, et la jalousie de l'Indien éveillée. On en-

tendit dans sa hutte le son de voix irritées; le bruit de coups et de sanglots de femme. La nuit, pendant que le trappeur était étendu sur sa couche sans pouvoir fermer l'œil, une douce voix se fit entendre à la porte de sa hutte. Il ouvrit; sa maîtresse était là, tremblante devant lui, prête à le suivre partout où il lui plairait d'aller.

Il ne perdit pas de temps; il avait deux beaux chevaux agiles et ayant l'haleine longue. Ils furent amenés et sellés sans bruit, et bientôt le trappeur et sa fiancée galopèrent sur la neige dont le pays était alors couvert. Dans la précipitation de leur fuite, ils n'avaient point fait de provisions pour le voyage : plusieurs jours devaient s'écouler avant qu'ils pussent atteindre le port de salut, et il leur fallait traverser des montagnes et des prairies que l'hiver couvrait de son manteau lugubre. Mais, pour le moment, ils ne pensaient qu'à fuir, accélérant la course de leurs chevaux dans ces vastes solitudes, et croyant, à chaque gémissement de la brise, entendre le hurlement du Shoshonie à leur poursuite.

A la pointe du jour, l'époux trahi connut la perte qu'il venait de faire. Montant son cheval le plus agile, il partit pour atteindre le ravisseur. Il ne tarda pas à trouver la piste des fugi-

tifs, et piqua des deux dans l'espoir de les gagner de vitesse. Mais le vent, qui soufflait dans la vallée, avait recouvert l'empreinte des pieds des chevaux. Bientôt il perdit leur trace, et fut complètement dépisté. Mais, comme il connaissait la situation du camp auquel ils se rendaient, il prit cette direction en suivant une route déserte, à travers les montagnes, afin d'arriver avant les fugitifs. Il se mit donc à franchir nuit et jour les plus âpres défilés sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il arrivât au camp.

Il s'écoula quelque temps avant que les fugitifs se montrassent : ils avaient mis six jours à traverser les solitudes glacées. Ils arrivèrent accablés par la faim et la fatigue, et leurs chevaux prêts à se dérober sous eux. Le premier objet qu'ils aperçurent, en entrant dans le camp, fut le guerrier shoshonie. Il s'élança un couteau à la main pour le plonger dans le cœur de sa perfide épouse. Le trappeur se jeta au devant de sa maîtresse tremblante, et, malgré son épuisement et sa faiblesse, se prépara à un combat à mort. Le Shoshonie s'arrêta : l'ascendant habituel du blanc retint son bras; les amis du trappeur accoururent et arrêtèrent l'Indien.

On parlementa, des dommages et intérêts furent adjugés comme cela se pratique dans la vie civi-

lisée. Il fut décidé qu'un couple de chevaux était une compensation suffisante pour la perte d'une femme qui avait déjà donné son cœur. Il fallut que la passion du Shoshonie s'accommodât de cette indemnité. Il retourna au camp du capitaine Bonneville, la tête un peu basse, il est vrai, mais en répondant, au compliment de condoléance de ses amis, que deux chevaux valaient bien une femme infidèle.

—

CHAPITRE XLIX.

Levée des quartiers d'hiver. — Départ pour la rivière Verte. — Un trappeur et sa carabine. — Une arrivée au camp. — Un trappeur libre et sa femme en détresse. — Histoire d'une beauté pied-noir.

L'hiver était à sa fin, les neiges fondaient sur les collines et les parties inférieures des montagnes ; le temps de lever le camp était arrivé. Le capitaine Bonneville envoya un détachement aux caches pour remporter les effets qui y étaient déposés ; puis le camp fut levé et chacun se mit en route. Les blancs se séparèrent de leurs alliés, les Eutaws et les Shoshonies, avec mille témoignages de regret et de reconnaissance, car leurs relations durant l'hiver n'avaient jamais cessé d'êtrem icales.

Le capitaine Bonneville et sa caravane passèrent auprès de l'embranchement du Ham, et atteigni-

rent, sans accident, le Colorado, ou rivière Verte, sur les bords de laquelle ils demeurèrent le restant du printemps.

Pendant qu'ils séjournaient en ce lieu, ils apprirent que des bandes d'Indiens hostiles parcouraient le voisinage dans l'espoir de saisir une occasion favorable au meurtre et au pillage; mais les précautions vigilantes du capitaine déjouèrent toutes leurs manœuvres.

Dans des circonstances aussi périlleuses, le montagnard expérimenté ne s'aventure jamais, même dans l'enceinte du camp, sans s'être muni de sa carabine. Elle l'accompagne dans ses visites aux tentes de ses camarades; elle ne quitte jamais son côté lorsqu'il repose, afin d'être toujours à sa portée. Elle est pour lui un objet aussi indispensable que la canne d'un citadin. Sa carabine est son ami le plus fidèle et le plus sûr.

Nos voyageurs se trouvèrent, le 10 juin, à l'est des montagnes de la rivière du Vent. Ils campèrent, pendant quelque temps, dans d'excellents pâturages, afin de fortifier leurs chevaux et les préparer à un long voyage. Le capitaine Bonneville avait l'intention de se diriger vers les plantations, se voyant déjà en retard sur le temps spécifié dans son congé, retard causé par une com-

plication inattendue de travaux, de pertes et d'empêchements.

Tandis que la caravane se reposait ainsi dans le voisinage des montagnes de la rivière du Vent, un trappeur libre s'introduisit, un jour, isolément dans le camp, et aborda le capitaine Bonneville. Il faisait partie, disait-il, d'une bande de trente chasseurs qui venaient de quitter le pays, et qu'il avait quittés en raison des mauvais traitements qu'ils avaient fait subir à un trappeur de ses amis. On avait abandonné ce malheureux, avec son bagage et sa femme indienne, au milieu de la prairie déserte. Le cavalier représenta le triste état de ce couple infortuné et pria qu'on lui prêtât quelques chevaux pour les transporter, eux et leurs bagages, dans l'intérieur du camp.

Le capitaine n'était pas homme à refuser de secourir l'infortune, surtout lorsqu'il s'agissait de venir en aide à une faible femme; aussi envoya-t-il immédiatement des chevaux avec une escorte, et ces infortunés arrivèrent le jour suivant avec tous leurs effets; l'homme avait l'air d'un franc montagnard et d'un hardi chasseur; sa femme était une jeune beauté pied-noir, vêtue des ornements et des parures d'une fiancée de trappeur libre.

S'apercevant qu'elle était intelligente et communicative, le capitaine Bonneville engagea la conversation, et recueillit d'elle divers renseignements relatifs aux mœurs et aux coutumes de sa tribu, et principalement à sa manière de faire la guerre et de chasser. Ses compatriotes s'appèlent orgueilleusement les premiers coureurs des montagnes, et poursuivent le buffle à la course; cette course n'a lieu qu'au printemps, quand les gelées, en fondant, ont amolli la terre; les buffles pesants s'embourbent alors, et sont aisément atteints par les Pieds-Noirs, dont les pieds légers semblent à peine effleurer le sol. On prétend néanmoins que les buffles des montagnes Rocheuses voisines de l'océan Pacifique sont plus agiles et plus légers que ceux des bords de l'Atlantique; et qu'un cheval capable de dépasser cet animal dans les territoires de chasse des Pieds-Noirs, aux environs de la Plate, serait à peine en état de l'atteindre dans les plaines de la Colombie.

Dans le cours de cet entretien, la jeune femme indienne raconta au capitaine Bonneville toute son histoire, ce qui lui donna un aperçu des soins pénibles et des labeurs auxquels est soumise une épouse indienne.

« J'étais, dit-elle, la femme d'un guerrier pied-

noir et je le servais toujours avec fidélité; nul n'était mieux traité que lui; aucune tente n'était plus propre et mieux pourvue que la sienne. Je me procurais le matin de l'eau et du bois, je guettais son retour, et il trouvait toujours son repas préparé; rien ne retardait sa marche lorsqu'il voulait partir. Je devinais sa pensée la plus secrète, afin de lui éviter un désir.

Lorsque quelques soins m'appelaient au dehors, les chefs et les guerriers me souriaient, et les jeunes braves me disaient en secret de douces choses; mais je marchais toujours dans le droit chemin et mes yeux ne voyaient que lui.

» Qui l'aidait à s'équiper lorsqu'il partait pour la chasse ou la guerre, si ce n'est moi! Lorsqu'il revenait, j'allais à sa rencontre, je portais son fusil, et il entrait sans aucun souci. Pendant qu'il s'asseyait en fumant, je déchargeais ses chevaux, je les attachais à des pieux, je mettais ses ballots en sûreté, puis je revenais à ses pieds. Si ses moccasins étaient mouillés, je les ôtais et lui en mettais d'autres, chauds et secs. Je préparais toutes les peaux qu'il rapportait de la chasse. Il n'eut jamais à me dire : pourquoi cela n'est-il pas fait ? Il chassait le daim, le buffle et l'antilope; il épiait l'ennemi. Moi seule je faisais le reste.

» Quand la tribu changeait de campement, il montait à cheval et partait, libre comme s'il fût tombé du ciel. Il ne se mêlait jamais des travaux du camp ; c'était moi qui chargeais les chevaux et qui les conduisais. Quand nous faisions halte vers le soir et qu'il s'asseyait pour fumer avec les autres braves, c'était moi qui plantais sa tente ; et quand il venait manger et dormir, son souper et son lit étaient prêts.

» Je le servais fidèlement ; quelle était ma récompense ? toujours un nuage sur son front, un éclair de courroux dans son regard ; j'étais son chien et non sa femme.

» Qui m'a fait ces cicatrices et ces meurtrissures ? c'est lui. Mon frère vit comment j'étais traitée ; son cœur se gonfla pour moi ; il me supplia de quitter mon tyran et de fuir ; où aller ? si j'étais reprise, qui me protégerait ? Mon frère n'était point un chef ; il ne pouvait me sauver des coups et des blessures, peut-être de la mort.

» A la fin, je me laissai persuader ; je suivis mon frère ; il me montra la route qui conduisait aux Nez-Percés et me dit d'aller vivre en paix parmi eux. Nous partîmes ; le troisième jour, j'aperçus les huttes des Nez-Percés ; je m'arrêtai un moment, n'ayant pas le courage d'aller plus loin ;

mais mon cheval se mit à hennir, je pris cela pour un augure favorable et le laissai galoper en avant; bientôt je me trouvai au milieu des huttes.

» Me voyant immobile et muette sur mon cheval, la foule s'assembla autour de moi; on me demanda d'où je venais; je racontai mon histoire; un chef ramena sur lui les plis de sa couverture et m'ordonna de mettre pied à terre; j'obéis. Il prit mon cheval par la bride pour l'emmener; le sang se figea dans mes veines; en me séparant de mon cheval, il me semblait que je perdais mon dernier ami. Je ne pouvais trouver de paroles et mes yeux étaient secs.

» Au moment où il s'éloignait avec mon cheval, un jeune brave s'avança. « N'êtes-vous pas l'un de nos chefs? s'écria-t-il. N'avons-nous pas coutume de vous écouter au conseil, de vous suivre au combat? Voyez! un étranger fuit dans notre camp la vengeance des chiens de Pieds-Noirs et nous demande protection. Honte à vous! cet étranger est une femme, et cette femme est seule. Si c'était un homme, ou qu'elle eût un guerrier auprès d'elle, vous n'auriez pas l'audace de lui prendre son cheval; mais il est à vous en vertu du droit de la guerre; vous pouvez le revendiquer; mais voyez!» — Il tendit son arc, et la flèche partit. — Vous ne

le monterez jamais ! La flèche perça le cheval au cœur, et il tomba mort.

» Une femme âgée dit qu'elle voulait être ma mère ; elle me conduisit dans sa hutte ; sa bonté me toucha, et mes yeux s'emplirent de larmes, comme les fontaines au dégel du printemps. Elle ne changea point, mais continua à se montrer une mère pour moi. Tout le monde loua le jeune brave, et la confusion fut le partage du chef. Je vécus en paix.

» Une troupe de trappeurs vint au village, et l'un d'eux me prit pour sa femme : le voici. Je suis heureuse ; il me traite avec bonté, et je lui ai enseigné la langue de mon pays.

» Pendant que nous étions en route de ce côté, quelques guerriers pieds-noirs nous épièrent et enlevèrent les chevaux de la troupe. Nous les suivîmes, et mon mari entra en pourparler avec eux. On mit les fusils en terre et le calumet fut allumé ; mais quelques uns des blancs essayèrent de s'emparer des chevaux de vive force, et un combat s'ensuivit. La neige était haute, les blancs s'y enfonçaient à chaque pas ; mais les hommes rouges, à l'aide de leur chaussure, glissaient à la surface comme des oiseaux et emmenèrent la plupart des chevaux sous les yeux de leurs propriétaires.

Avec ce qui restait, nous nous remîmes en route.

» A la fin, il y eut une altercation entre mon mari et le chef de la troupe. Ce dernier nous expulsa de son camp et garda les chevaux qui restaient. Mon mari avait, parmi les trappeurs, un ami fidèle : c'est lui (en même temps elle montra l'homme qui était venu chercher du secours); c'est un homme bon; il a le cœur grand. Quand il revint de la chasse et vit comment on nous avait expulsés, il fit l'abandon de son salaire et nous suivit, afin de parler pour nous au capitaine blanc. »

—

CHAPITRE L.

—

Un rendez-vous sur la rivière du Vent. — Campagne de Montero et de la brigade dans le pays des Corbeaux. — Guerres entre les Corbeaux et les Pieds-Noirs. — Mort d'Araponish. — Espions pieds-noirs. — Sagacité du cheval. — Confiance du chasseur dans son cheval. — Retour aux plantations.

Le 22 juin, le capitaine Bonneville leva son camp et le transporta au confluent de la rivière du Vent, lieu fixé pour le rendez-vous. Quelques jours après, il y fut joint par la brigade de Montero, envoyée, l'année précédente, pour explorer le pays des Corbeaux; tous ensuite se dirigèrent vers l'Arkansas. Montero avait suivi la première partie de ses instructions; après avoir trappé sur quelques uns des cours d'eau supérieurs, il s'était rendu sur les bords de la rivière de la Poudre. Là il trouva les villages ou bandes des Corbeaux, qui le traitèrent avec une bienveillance extrême et

l'engagèrent à prendre parmi eux ses quartiers d'hiver.

Les Corbeaux, à cette époque, combattaient, en quelque sorte, pour leur existence contre leurs vieux ennemis les Pieds-Noirs qui, l'année précédente, avaient, dans divers engagements, moissonné la fleur de leurs guerriers, et, entre autres, Arapouish, l'ami des blancs. Ce chef éclairé et magnanime avait vu avec douleur les ravages que faisait la guerre dans sa tribu; il sentait qu'elle s'affaiblissait insensiblement et qu'elle serait, un jour, anéantie si l'on ne frappait un coup décisif pour relever sa fortune. Dans un combat acharné des deux tribus, il adressa la parole à ses guerriers, leur recommanda de faire contre l'ennemi une charge furieuse, après quoi il s'élança, le premier, au plus fort de la mêlée. Il fut bientôt séparé des siens et tomba couvert de blessures; mais son dévouement ne fut pas perdu : les Pieds-Noirs furent vaincus. A dater de ce jour, les Corbeaux reprirent courage et le succès récompensa fréquemment leurs efforts.

Montero était campé, depuis quelque temps, parmi eux, lorsqu'il s'aperçut que les Pieds-Noirs rôdaient aux environs. Un jour, les chasseurs revinrent au camp au galop, annonçant qu'une

bande d'ennemis était proche. Les Corbeaux coururent aux armes, montèrent à cheval et, se formant en escadrons, se mirent à la poursuite de l'ennemi, qu'ils atteignirent au milieu d'une plaine. Un combat acharné s'ensuivit; les Corbeaux avaient l'avantage du nombre et celui de combattre à cheval. Le plus grand nombre des Pieds-Noirs furent tués; le reste se réfugia dans un épais taillis de saules où les chevaux ne pouvaient pénétrer; de là ils firent jouer leurs arcs avec vigueur.

Les Corbeaux s'éloignèrent hors de la portée du trait et s'efforcèrent, par des menaces et des bravades, d'attirer les Pieds-Noirs en rase campagne. Quelques uns des mieux montés s'écartèrent du gros de la troupe; l'un d'eux s'avança seul avec cet air martial et cette grace équestre qui distinguent cette tribu. Quand il fut à une portée de trait du taillis, il lâcha les rênes à son cheval, le mit au grand galop et se pencha du côté opposé, restant suspendu à son cheval par une jambe, de manière à ne point présenter de but aux coups de l'ennemi. De cette manière, il longea rapidement le front du taillis, lançant ses flèches par dessous le cou de sa monture; puis, se remettant en selle, il fit

volte-face et revint vers ses compagnons, qui le reçurent avec des cris de joie.

Cet exploit fut renouvelé par un second cavalier, puis par un troisième; mais rien ne put engager les Pieds-Noirs à quitter leur abri. Les vainqueurs craignirent de pousser aux dernières extrémités des gens désespérés; ils s'abstinrent donc d'attaquer le taillis. Quand la nuit vint, ils s'éloignèrent, tout glorieux, avec les chevelures des vaincus.

Alors vinrent les fêtes triomphales, les danses guerrières autour des trophées sanglants, et toutes les pompes farouches de la guerre des barbares. Quand les guerriers en eurent fini avec les chevelures, elles passèrent aux mains des femmes et des enfants, et devinrent l'occasion de danses et de démonstrations nouvelles; puis elles furent précieusement mises à part, comme d'inestimables trophées, par les guerriers qui les avaient conquises.

Il est à remarquer que, soit politique, soit crainte, la chevelure d'un blanc est plus charitablement traitée que celle d'un Indien. Le guerrier qui l'a gagnée a le droit d'en faire une occasion de triomphe, s'il l'exige; mais la troupe des guerriers est seule admise à danser autour de

la chevelure. Elle est alors enlevée et remplacée par un toupet de buffle qu'on abandonne au triomphe et aux insultes de la foule.

Pour éviter de se compromettre dans ces escarmouches, aussi bien que pour échapper aux attentions fort incommodes des Corbeaux, Montero s'éloigna de leur camp à une distance de plusieurs milles, où il établit un cantonnement d'hiver. Il eut soin de faire faire bonne garde pendant la nuit. Les chevaux qu'on laissait paître pendant le jour, sous des yeux vigilants, étaient ramenés le soir et renfermés dans des enclos, faits de troncs de cotonniers.

Pendant une portion de l'hiver, la neige était si haute, que les pauvres animaux trouvaient à peine leur nourriture. Çà et là une touffe de gazon s'élevait au dessus de la neige; mais, en général, force leur était de brouter les tiges et les menues branches des arbres.

Le matin, quand on les mettait au vert, le premier usage qu'ils faisaient de leur liberté était de se livrer à leurs gambades; puis, ils se mettaient péniblement à l'œuvre pour glaner leur subsistance quotidienne, pendant qu'on s'occupait de dépouiller les cotonniers de leur écorce pour tenir lieu de fourrage au repas du soir.

Les pauvres animaux revenaient d'un pas triste et dolent, à la tombée de la nuit; mais, dès qu'ils voyaient leurs maîtres s'approcher avec des couvertures pleines d'écorce de cotonniers, tout leur aspect changeait : ce n'était plus qu'un hennissement universel; ils caracolaient, flairaient les couvertures, grattaient la terre jusqu'à ce que les couvertures fussent ouvertes, et que l'aliment chéri fût placé devant eux. Nous avons fréquemment entendu les trappeurs représenter ces marques d'intelligence et de joie comme une preuve de la sagacité de cet animal.

Ces intrépides explorateurs des montagnes regardent leurs chevaux comme doués, sous certains rapports, d'une intelligence presque humaine. Un vieux trappeur expérimenté, quand il est de garde au camp, par une nuit sombre et dans des circonstances périlleuses, donne une attention vigilante aux sons et aux signes émanés des chevaux. Nul ennemi n'entre dans le camp ou ne s'en approche, sans qu'il s'en aperçoive, et leurs mouvements, non seulement donnent une sûre alerte, mais indiquent encore, dit-on, au trappeur éclairé l'endroit où le danger menace.

Le jour, pendant que le chasseur s'occupe dans

la prairie à dépecer le daim ou le buffle qu'il a tué, son fidèle coursier lui tient lieu de sentinelle. Le sagace animal voit et sent tout ce qui est autour de lui, et ses mouvements brusques ainsi que ses hennissements avertissent de l'approche des étrangers. Il semble qu'il existe une muette intimité, une sorte de sympathie fraternelle entre le chasseur et son cheval. Ils se tiennent compagnie et se protègent mutuellement, et l'on prétend que rien n'est plus difficile que de surprendre un chasseur expérimenté de la prairie, quand son vieil ami, son coursier fidèle, est près de lui.

Montero venait à peine d'éloigner son camp du voisinage des Corbeaux et de s'établir dans son nouveau cantonnement, quand les maraudeurs pieds-noirs le découvrirent et commencèrent à rôder aux environs. Mais il fit une garde vigilante, et fit échouer toutes les tentatives de l'ennemi, qui renonça enfin à son dessein et abandonna le voisinage. La vigilance des trappeurs se relâcha en conséquence, et, une nuit, après une journée de travaux pénibles, on ne posa point de sentinelles, et tout le camp fut bientôt endormi. Cependant, vers minuit, ceux qui avaient le sommeil le plus léger furent éveillés par un bruit de chevaux ; ils donnèrent l'alerte, tout le monde fut

bientôt sur pied, et l'on courut à l'enclos. Les bancs de bois étaient abattus; mais on ne voyait et l'on n'entendait aucun ennemi; et, comme les chevaux étaient tous présents, on pensa que les bancs n'avaient pas été placés par négligence. Tout le monde s'endormit de nouveau; mais, au bout d'une heure, il y eut une seconde alerte, et l'on découvrit qu'il manquait plusieurs chevaux. Aussitôt on se mit en selle, et l'on poursuivit l'ennemi avec tant de vigueur, qu'on ramena dix-huit chevaux, n'en laissant que trois en la possession de l'ennemi. On avait, la veille, posé aux abords du camp des trappes à loup; dans la matinée, on découvrit qu'un Pied-Noir y avait été pris, mais avait réussi à se dégager. On suivit sa piste à une longue distance qu'il dut avoir parcourue seul, mais on ne put le joindre; il avait sans doute atteint quelques uns de ses camarades, qui l'avaient débarrassé de ce poids incommode.

Tels furent les principaux incidents de la campagne de Montero dans le pays des Corbeaux. Les brigades réunies célébrèrent alors le 4 juillet, en véritables chasseurs et avec une cordialité parfaite; ensuite, le capitaine Bonneville prit ses arrangements définitifs.

Laissant Montero avec une brigade de trappeurs,

afin d'ouvrir une autre campagne, il se mit lui-même à la tête de ses gens, et partit pour rentrer dans les domaines de la vie civilisée. Nous n'entrerons pas dans le détail de son voyage le long du cours du Nébraska ; nous ne le suivrons point à travers le désert, nous dirons seulement que lui et sa caravane arrivèrent aux plantations frontières le 22 août.

Là, s'il faut l'en croire, on eût pu prendre sa cavalcade pour une procession d'Indiens déguenillés; car ses hommes étaient presque nus et trois années de séjour dans le désert leur avaient donné l'aspect le plus sauvage.

Mais quelques heures passées dans une ville populeuse produisirent un changement magique. Des chapeaux supérieurement évasés, des boutons brillants comme des miroirs, des pantalons de la plus libérale ampleur remplacèrent les vêtements usés des trappeurs, et les heureux mortels qui les portaient allaient flânant dans toutes les directions, gaspillant leur pécule comme des matelots de retour d'un voyage de long cours.

Il semble toutefois que le digne capitaine ne partagea pas la joie de ses compagnons en se retrouvant au sein de la vie civilisée; au contraire, sa

pensée se reportait vers le désert avec un sentiment de regret.

« Quoique la perspective, dit-il, de goûter de nouveau les bienfaits d'une société pacifique, et de passer les nuits et les jours sous la calme protection des lois, ne fût pas sans attraits, cependant, pour ceux d'entre nous qui avaient passé leur vie au sein des émotions et des aventures du désert, ce changement fut loin d'accroître cette satisfaction intérieure qui constitue le bonheur véritable. Ceux qui, comme moi, ont erré dès l'âge le plus tendre parmi les enfants de la forêt, dans les plaines incultes et les âpres montagnes des solitudes de l'ouest, ne s'étonneront pas d'apprendre qu'en dépit de toutes les fascinations du monde civilisé, je me sentais parfois l'envie de prendre congé des splendeurs et des joies de la capitale, pour me plonger de nouveau dans la fatigue et les périls du désert. »

Nous ajouterons seulement qu'au ministère de la guerre les affaires du capitaine ont été arrangées à sa satisfaction, et qu'il est maintenant en service actif au fort Gibson sur notre frontière occidentale. Nous espérons qu'il y trouvera de nouvelles occasions de satisfaire ses goûts favoris et de recueillir de nouveaux renseignements sur les

solitudes de l'ouest et leur étrange population.

Nous terminerons ici notre description des montagnes Rocheuses, de leurs sauvages habitants et de la sauvage existence qu'on y mène. Nous tenions à consigner les traits de ce tableau, car nous savons que ce singulier état de choses se modifie de jour en jour et qu'il doit subir promptement des changements graves, peut être disparaître tout à fait.

Le commerce des fourrures lui-même, qui jette de la vie dans ce tableau, est d'un caractère essentiellement passager. Les bandes rivales de trappeurs ont bientôt épuisé les cours d'eau, surtout lorsque la concurrence les pousse à une destruction inutile du castor. Quand il n'y aura plus d'animaux à fourrure, la scène changera totalement. Le trappeur pimpant et leur coursier, dans leur costume sauvage, couvert de grelots et de colifichets; le guerrier sauvage peint et panaché, et toujours aux aguets; la caravane du marchand serpentant en longue file dans la plaine déserte avec les Indiens embusqués sur son passage; la chasse aux buffles, le camp de chasse, le gala au milieu du danger, l'attaque nocturne, l'alerte, l'escarmouche au milieu des rochers, tout ce roman de la vie sauvage qui existe encore dans les montagnes n'existera plus que dans les légendes de la frontière et ressemblera

aux fictions de la chevalerie ou de la féerie.

Un nouvel état de choses naîtra ; il se fera une modification importante dans la population vagabonde de ce vaste désert ; mais elle sera tout aussi opposée aux habitudes de la civilisation. La grande chaîne des monts Chippéwyan, ainsi que les plaines sablonneuses et volcaniques qui s'étendent de chaque côté, sont représentées comme incapables de culture. Les pâturages qu'on y trouve, pendant une certaine portion de l'année, ne tardent pas à se dessécher sous l'aridité de l'atmosphère, et ne laissent plus qu'une solitude stérile ; une immense ceinture de montagnes rocheuses et de plaines volcaniques, d'une largeur de plusieurs centaines de milles, sera toujours un infranchissable désert interposé entre la vie sauvage et civilisée, et présentera à l'Indien un dernier refuge. Des tribus errantes de chasseurs, vivant sous des tentes ou des huttes et suivant les migrations du gibier, peuvent mener une vie de sauvage indépendant. Là où rien ne saurait tenter la cupidité du blanc, il sortira, avec le temps, du mélange des tribus diverses et blancs de toutes les nations, une race de montagnards pareils aux Tartares du Caucase. Possesseurs d'immenses troupeaux de chevaux, s'ils continuent à conserver leurs habitudes belliqueuses et

déprédatrices, ils deviendront un jour, sur l'un et l'autre versant des montagnes, le fléau de la frontière civilisée, comme ils sont maintenant la terreur du voyageur et du marchand.

Les faits révélés dans cet ouvrage démontrent clairement l'utilité qu'il y aurait à établir des postes militaires et une gendarmerie à cheval pour protéger nos marchands dans leurs voyages à travers les vastes solitudes de l'ouest ; et à pousser des avant-postes jusqu'au centre du singulier désert dont nous avons soulevé le voile, de manière à maintenir sur cette région un certain contrôle et à mettre fin au tribut levé, en toute occasion, par les sauvages « chevaliers de la montagne. »

APPENDIX.

APPENDIX.

LE BUFFLE.

Tout ce qui se rapporte à l'histoire de cet étrange et intéressant animal, qu'un vieil auteur nous dit ressembler, « sous certains rapports, au lion, et, sous d'autres, au chameau, au cheval, au bœuf, au mouton ou à la chèvre (*), » doit être important à

(*) Purchas, son pélerinage; Londres, 1614, p. 778.

recueillir; car le nombre de ces animaux a diminué si rapidement depuis un siècle; leurs excursions se sont tellement restreintes, qu'il y a toute raison de croire qu'ils ne tarderont pas à disparaître de la surface de la terre.

Le buffle se trouvait autrefois dans toute l'étendue du territoire des États-Unis, à l'exception de la partie située à l'est de la rivière d'Hudson et du lac Champlain, ainsi que dans une étroite lisière de côtes sur l'Atlantique et le golfe du Mexique, dont le terrain était marécageux et couvert d'épais taillis. Ce qui prouverait qu'il n'y avait pas de buffles à une proximité de quatre-vingts ou cent milles de la côte Atlantique, c'est que les premiers auteurs, dit M. Colhoun, et ils sont nombreux, ne mentionnent leur existence que beaucoup plus loin. Thomas Morton, l'un des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, dit que les Indiens « parlent aussi de vastes troupeaux de grands animaux

qui vivent aux abords de ce lac (l'Érocoise, maintenant lac Ontario). Ils sont de la taille d'une vache; leur chair fournit une bonne nourriture, leur peau d'excellent cuir; leur toison est une espèce de laine presque aussi fine que celle du castor, dont les sauvages se font des vêtements. » Il ajoute : « Il y a dix ans que la relation de ces choses est venue aux oreilles des Anglais (*). » Nous avons fait cette citation en partie pour prouver que la finesse de la laine du buffle, qui en a fait, depuis quelques années, un objet de commerce, était connue du temps même de Morton : il la compare à celle du castor, et non sans raison. On nous a montré, dans le voisinage de la rivière Rouge, des chapeaux qui nous ont paru d'une excellente qualité : ils avaient été fabriqués à Londres avec de la laine de buffle. On peut rapporter à près d'un siècle au-

(*) Le nouveau Canaan anglais, par Thomas Morton. Amsterdam, 1637, p. 98.

paravant la connaissance de cet animal de la part des Européens; car, en 1582, Guzman rencontra le buffle dans la province de Cinaloa (*). De Laet, parlant du buffle de Quivira, dit, sur le témoignage de Gomara, qu'il est presque noir, rarement tacheté de blanc (**). Dans son histoire, écrite postérieurement à l'année 1684, Hubbard n'énumère pas cet animal au nombre de ceux de la Nouvelle-Angleterre. Purchas nous apprend qu'en 1613 les aventuriers découvrirent en Virginie, « une sorte de bétail de la grosseur d'une vache, excellent à manger (***). » Nous voyons dans Lawson qu'il y avait une grande quantité de buffles, d'élans, etc., aux environs de la rivière du cap Terrible et de ses

(*) De Laet, Description des deux Amériques, Amsterdam, 1633. Livre VI, chap. VI.

(**) *Idem*, livre VI, chap. XVII.

(***) Purchas, p. 759.

affluents (*); on sait aussi que quelques uns de ceux qui s'établirent les premiers, en 1756, dans le district d'Abbeville, Caroline du sud, y trouvèrent le buffle. La caravane de Soto, qui de 1539 à 1543 traversa la Floride orientale, la Géorgie, l'Alabama, le Mississipi, le territoire de l'Arkansas et la Louisiane, n'y vit pas de buffles. On leur dit que cet animal était plus au nord; cependant ils eurent fréquemment l'occasion de voir des peaux de buffles, surtout à l'ouest du Mississipi. Du Pratz, qui écrivait en 1758, nous apprend qu'à cette époque cet animal n'existait pas dans la Basse-Louisiane. Toutefois nous avons lu un auteur, Bernard Romans, qui écrivait en 1774, et qui parle du buffle comme un bienfait de la nature accordé à la Floride. On ne saurait douter que cet animal n'approchât du golfe du Mexique, dans le voisinage de la baie de Saint-Bernard; car Alvar Nunez, vers l'an-

(*) Lawson, p. 48, 115, etc.

née 1535, le vit non loin de la côte; et Joutel, cent cinquante ans plus tard, le vit à la baie de Saint-Bernard; il est probable que cette baie est le point de latitude le plus bas auquel cet animal ait été rencontré à l'est des montagnes Rocheuses. Son existence à l'ouest de ces montagnes n'est point douteuse, quoique le père Venegas ne le compte point au nombre des animaux de la Californie, et qu'il n'ait point été vu, à l'ouest des montagnes, par Lewis et Clarke; ni mentionné par Harmon ou Mackensie, comme existant dans la Nouvelle-Calédonie, contrée d'une étendue immense, comprise entre l'océan Pacifique, les montagnes Rocheuses, le territoire des États-Unis, et les possessions russes sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Néanmoins son existence actuelle sur la Colombie paraît constatée, et l'on nous assure que, quelque temps avant la visite de nos hardis explorateurs, d'effroyables incendies avaient ravagé les

prairies et refoulé les buffles à l'est des montagnes; M. Dougherty, l'agent capable et intelligent qui accompagna l'expédition aux montagnes Rocheuses et communiqua tant de renseignements précieux à M. Say, affirmait en avoir vu quelques uns dans les montagnes, mais non à l'ouest. Il est très probable que le buffle se montrait sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, à une latitude aussi basse que sur le versant oriental. De Laet dit, d'après le témoignage d'Herrera (*), que le buffle paissait vers le sud jusqu'aux bords de la rivière Yaquimi; dans le même chapitre, cet auteur dit que Martin Perez avait, en 1591, fixé la position de la province de Cinaloa, dans laquelle cette rivière coule, à trois cents lieues de la ville de Mexico; cette rivière est, dit-on, la même qui, sur la carte de l'Amérique du nord, par M. Tanner

(*) « Juxta Yaquimi fluminis ripas, tauri vaccæque et prægrandes cervi pascuntur. » Livre VI, chap. VI.

(Philadelphie, 1822), est nommée Hiaqui, et placée entre le 27e et le 28e degré de latitude nord; peut-être aussi est-ce le Rio-Gila qui a son embouchure sous le 32e degré de latitude. Quoique nous ne puissions déterminer avec précision le zénith méridional du buffle à l'ouest des montagnes, néanmoins, le fait de son existence même dans cette région est amplement prouvé par le témoignage de Gomara, de de Laet, livre VI, chapitre XVII, et de Purchas, page 778.

La limite au nord n'est pas plus facile à déterminer. Dans le recueil d'Hakluyt, nous trouvons l'extrait d'une lettre de M. Anthonie Parkhurst, en 1578; on y lit: « Dans l'île de Terre-Neuve, il y a de grands animaux de la taille du chameau et qui ont le pied fourchu; je les ai vus de loin et n'ai pu les examiner avec précision; mais j'ai pu juger, à leurs pas, qu'ils avaient les pieds fourchus et plus gros que ceux du chameau. Je pense que c'est la

même espèce que les *buffles*, que l'on dit exister dans les contrées voisines, et qui abondent sur le continent (*).» Dans le même recueil, page 689, nous trouvons, dans le récit des voyages de sir Humfrey Gilbert, qui commencèrent en 1583, qu'on prétend qu'il existe, à Terre-Neuve, des «buttolfes, animal qui, à en juger par l'empreinte de ses pieds, doit être de la taille du bœuf.» Il est possible cependant que ce fût le bœuf à musc et non le buffle ou bison de nos prairies. Aucun témoignage ne nous autorise à croire que le buffle existait au nord des lacs Ontario et Erié, etc., et à l'est du lac Winnepeek. D'après ce que nous connaissons du pays situé entre la rivière de Nelson, la baie d'Hudson et les lacs inférieurs, en y comprenant la Nouvelle-Galles du sud et le Canada supérieur,

(*) Navigations, voyages et découvertes principales de la nation anglaise, etc.; par Richard Hakluyt, Londres, 1589, p. 696.

nous sommes porté à croire que le buffle n'y a jamais abordé, si même on l'a jamais trouvé aux bords des lacs; mais à l'ouest du Winnepeek, nous savons qu'on le trouve au nord, jusqu'au 64e degré de latitude. Les gens du capitaine Franklin en tuèrent un sur la rivière Salée, vers le 61e degré. Peut-être se trouve-t-il dans toute l'étendue des prairies bordées, au nord, par une ligne commençant au point où le 62e degré rencontre la base des montagnes Rocheuses, et courant, dans une direction sud-est, jusqu'à l'extrémité sud du lac Winnepeek, un peu au nord du 50e degré. Sur le Saskatchawan, les buffles sont très abondants. Nous dirons, en passant, que le petit buffle blanc, dont Mackenzie fait souvent mention, d'après le témoignage des Indiens, qui lui disaient qu'il vivait dans les montagnes, n'est probablement pas le bison; car Lewis et Clarke nous apprennent que les Indiens désignaient sous ce nom le mouton sau-

vage (1). Il est probable qu'à l'ouest des montagnes Rocheuses le buffle ne pénètre pas au nord de la Colombie.

A présent, c'est à peine si on le voit à l'est du Mississipi et au sud du Saint-Laurent. La caravane du gouverneur Cass trouva, en 1819, des buffles sur la rive orientale du Mississipi, au dessus des cataractes de Saint-Antoine. Chaque année, les excursions de cet animal se restreignent dans un cercle plus limité. En 1822, elles s'étendaient en descendant le cours du Saint-Pierre jusqu'au grand lac du Cygne, près du Camp-Croissant. En 1823, les membres de la Compagnie des fourrures de la Colombie furent obligés de voyager cinq jours dans une direction nord-ouest, à partir du lac Travers, avant de rencontrer des buffles; mais alors ils réussirent à en tuer soixante. Plus tard, les troupeaux s'avancèrent très près du lac Travers, et peut-être

(1) Vol. II, p. 315.

même descendirent le cours du Saint-Pierre.

On ne saurait douter que cette constante réduction dans le cercle des excursions du buffle n'amène une diminution dans leur nombre, plus encore que la coutume de ne tuer que les génisses et de laisser les taureaux, coutume probablement très ancienne parmi les Indiens et que nous ne pouvons, en conséquence, considérer comme la cause de cette grande diminution récente. La civilisation, dans sa marche incessante, détruit les grands animaux qui vivent en troupes, et refoule le chasseur lui-même, s'il ne modifie sa manière de vivre. Si le daim avait des habitudes plus sociables, cet hôte intéressant de nos forêts eût été depuis longtemps repoussé vers l'asile du buffle, de l'élan et du castor. Tous les buffles que nous vîmes étaient d'une couleur brune; on nous dit qu'on en voyait quelquefois de blancs ou tachetés. On prétend que l'âge de cet animal est indiqué par le nombre des lignes transversales

tracées sur ses cornes; M. Colhoun tua un buffle mâle qui, d'après ce calcul, devait avoir vingt-six ans. Dans cette hypothèse, les quatre premières lignes comptent pour la première année. Si ce mode de calcul est correct, et on le suppose tel en général, le buffle atteint à un âge plus considérable que le bœuf domestique. Le buffle a aussi des proportions plus grandes, et quoique, par devant, ses formes aient quelque chose de peu gracieux, néanmoins les parties postérieures sont belles. On regarde la viande des génisses comme plus délicate que celle des taureaux, surtout pendant la saison du rut, où celle de ces derniers a un goût rance et fort. C'est ce qui avait lieu à l'époque où notre caravane les vit; nous n'eûmes pas l'occasion de tuer des génisses; et comme les taureaux étaient maigres, nous ne mangions guère que la langue et le foie de ceux que nous avions tués. Ces parties, ainsi que la bosse, le cœur, l'aloyau et

le rôti du chasseur (le filet près de l'omoplate), constituent les morceaux de choix : ce sont les seuls que l'on mange quand le buffle est en abondance.

Au lac Travers, on estime que les génisses donnent de deux cent cinquante à trois cents livres d'excellente viande, sans y comprendre la tête et plusieurs autres parties de la bête. Il y a huit os réputés os à moelle : ce sont les quatre os des jambes et des cuisses. Il est difficile d'évaluer la quantité de moelle qu'ils rendent, pris à part ou collectivement; mais la moelle d'un os suffit habituellement pour un repas. Pour l'obtenir, on jette l'os dans le feu, après en avoir enlevé la chair; après qu'il y est resté quelques minutes, on l'en retire, le brise, et la moelle que l'on extrait, à l'aide d'un morceau de bois effilé, est mangée sans aucun assaisonnement. C'est un mets très succulent et très délicat, et qui, mis au four, à la cou-

leur et la consistance du flanc. Quelques personnes préfèrent le manger cru, mais nous ne lui avons pas trouvé, en cet état, un goût aussi agréable.

Quand on poursuit un troupeau de buffles, surtout s'il se compose de taureaux, il s'en exhale une forte odeur de musc, et leurs pieds font craquer l'herbe comme si elle était desséchée. Nous avons dit que les buffles mâles s'étaient fréquemment approchés très près de nos lignes, ce que quelques uns de nos compagnons de voyage attribuèrent à la vue imparfaite de l'animal, dont les yeux sont cachés par la grande quantité de poils qui couvrent sa face; c'est probablement une erreur : cette circonstance provient de ce que les taureaux sont moins faciles à effaroucher dans la saison du rut; ou peut-être de ce que, bien qu'ils puissent parfaitement distinguer l'homme, la simple vue ne suffit pas pour les instruire de sa nature. C'est l'odeur de l'homme surtout qui les

fait fuir. Nous avons vu souvent des taureaux s'approcher dans le plus grand calme au vent de notre ligne, et passer près de nous paisiblement ; mais, dès qu'ils arrivaient sous le vent, l'odeur les faisait fuir au grand galop. La promptitude de leur odorat est connue ; quelquefois, quand le vent est fort, ils sont avertis de la présence de l'homme à deux ou trois milles de distance. Les buffles et les élans se rencontrent dans les mêmes prairies et ne paraissent nullement affectés de leur présence réciproque ; mais ils ne vont point ensemble ; ils ne s'associent qu'aux animaux de leur espèce. Outre l'élan, nous avons vu dans les prairies, avec le buffle, le loup ordinaire des prairies, qui paraît l'accompagner habituellement. En fait d'oiseaux, nous avons remarqué l'aigle chauve (*falco leucocephalus*) et la grue sauvage. On voit souvent le buffle se rouler et faire jaillir la poussière autour de lui ; on

le prendrait alors de loin pour une baleine qui fait jouer ses évents.

Cet animal est très difficile à tuer. M. Peale tira quatorze balles dans le poitrail d'un buffle avant de le tuer; et M. Scott, voulant s'assurer si une balle tirée dans la tête briserait l'os frontal, déchargea sa carabine à dix pas sur un buffle mort; la balle ne pénétra pas, mais s'embarrassa dans les poils où on la retrouva. Toutefois elle avait frappé le front et y avait laissé son empreinte avant de rebondir. Ce fait était conforme à l'opinion que M. Scott s'était formée sur ce sujet, ayant séjourné pendant près de dix ans dans un pays à buffles, et ayant eu de fréquentes occasions de tirer sur eux dans toutes les directions. Son habileté et son adresse au tir sont proverbiales sur le Mississipi et le Missouri. Nous avons souvent été à même d'en être témoin, quoique la rareté de toute espèce de gibier pendant la totalité de l'ex-

pédition, excepté dans les prairies, aux sources de la rivière Rouge, ne lui donnât que de rares occasions de déployer son adresse en ce genre.

Quand nous considérons la force, la taille, l'agilité et la vélocité du buffle, nous regrettons qu'on n'ait point tenté encore avec succès d'apprivoiser ce noble animal et de l'approprier aux besoins de l'homme. Au lieu de chercher à utiliser tant d'animaux précieux qui autrefois parcouraient nos régions, les colons paraissent s'être contentés d'importer ceux d'Europe. On ne saurait douter que le buffle ne pût être apprivoisé et ne remplaçât avec avantage le bœuf européen. Nous en avons vu un exemple. Une autre expérience qui serait certainement des plus intéressantes, ce serait de constater si les deux races ne peuvent pas être croisées, et quel en serait le résultat. C'est une épreuve digne d'être tentée.

LE CAPITAINE WYETH

ET LE COMMERCE DES RÉGIONS DE L'OUEST.

—

Nous avons conduit le capitaine Bonneville jusqu'au terme de sa campagne de l'ouest; toutefois nous ne pouvons clore cet ouvrage sans ajouter quelques détails sur les aventures de son contemporain le capitaine Wyeth, dont l'histoire s'est trouvée plus d'une fois mêlée à notre récit.

Le capitaine mit à exécution son projet d'établir sur le Port-Neuf un poste commercial, qu'il nomma fort Hall. Là, pour la première fois, le

pavillon américain fut déployé au souffle de la brise qui parcourt les vastes solitudes du désert central. Après y avoir laissé douze hommes avec un approvisionnement de marchandises pour trafiquer avec les tribus voisines, il continua son voyage jusqu'à la Colombie, où il établit un autre poste appelé fort Williams, dans l'île Wappatou, à l'embouchure du Wallamut. Ce devait être là le comptoir principal de la Compagnie; d'où elle pourrait diriger ses opérations de pêche et de trappage, ainsi que son commerce avec l'intérieur, et où elle devait recevoir et expédier son vaisseau annuel.

Le plan du capitaine Wyeth semble avoir été sagement concerté. Il avait remarqué que la Compagnie des fourrures des montagnes Rocheuses, les bandes de trappeurs libres, ainsi que les Indiens à l'ouest des montagnes, recevaient tous leurs approvisionnements de Saint-Louis à un prix

énorme, par suite des dépenses et des risques d'un long transport par la voie de terre. Il pensa qu'on pourrait les approvisionner à bien meilleur marché par la mer Pacifique. Les chevaux devaient coûter beaucoup moins sur les bords de la Colombie qu'à Saint-Louis; la voie de terre serait aussi beaucoup plus courte et devait traverser un pays beaucoup plus à l'abri des hostilités des tribus sauvages, hostilités qui, par la route de Saint-Louis, coûtaient annuellement la vie à un grand nombre d'hommes.

Ce fut d'après ces observations qu'il basa son plan; il combina la pêche du saumon avec le commerce des fourrures. Un poste commercial fortifié devait être établi sur la Colombie pour faire avec les indigènes le commerce du saumon et des pelleteries, et pour pêcher et trapper pour son propre compte. Une fois par an, un vaisseau parti des États-Unis devait apporter des marchandises pour le com-

merce de l'intérieur, et remporter le saumon et les pelleteries recueillis. Une partie de la marchandise ainsi amenée devait être expédiée, dans les montagnes, aux Compagnies de trappeurs et aux tribus indiennes, en échange de leurs fourrures, lesquelles devaient être transportées sur la Colombie pour être expédiées aux États-Unis, par le vaisseau de l'année suivante. On espérait que les profits réalisés sur le saumon couvriraient toutes les dépenses du vaisseau; en sorte que l'envoi des marchandises et le transport des fourrures aux États-Unis ne coûteraient point de fret.

Il poursuivit son entreprise avec une ardeur, une intelligence et une persévérance dignes de succès. Tous les détails que nous avons recueillis sur son compte prouvent que ce n'est point un homme ordinaire; on voit qu'il a la capacité de concevoir et l'énergie d'exécuter de grandes et hautes entreprises. Il avait établi le pavillon

américain dans les domaines perdus d'Astoria; et, s'il avait pu maintenir l'œuvre si intrépidement commencé, il eût reconquis pour son pays l'opulent commerce de la Colombie que la négligence de nos hommes d'État nous a fait perdre.

Il est inutile d'entrer dans le détail des accidents et des contre-temps qui firent échouer son projet; ils furent de la nature de ceux auxquels sont exposées toutes les entreprises de ce genre qui nécessitent des opérations combinées par terre et par mer. Ce qui lui manquait, avant tout, c'était un capital suffisant pour le mettre à même de faire face aux premiers obstacles et aux premières pertes, jusqu'à ce que les expériences désastreuses eussent eu le temps de faire place aux succès.

Nous apprenons avec un regret extrême qu'il s'est vu récemment forcé de céder son établissement dans l'île Wappatou à la Compagnie de la

baie d'Hudson qui, nous lui devons cette justice, et de son propre aveu, n'a cessé de le traiter, pendant toute la durée de son entreprise, avec une bienveillance et une libéralité incontestables.

Cette Compagnie continue donc à dominer sans rivale sur toute la contrée baignée par la Colombie et ses affluents. Elle a, par le fait, et autant que ses pouvoirs le lui permettaient, suivi l'admirable plan que s'était tracé M. Astor quand il avait fondé son établissement à l'embouchure de la Colombie. Du comptoir central de Vancouver, des compagnies sont envoyées dans toutes les directions pour approvisionner les postes intérieurs, trafiquer avec les indigènes et trapper sur les divers cours d'eau. Elles franchissent les fleuves, traversent les plaines, pénètrent au cœur des montagnes, étendent leurs entreprises au nord jusqu'aux possessions russes, et au sud jusqu'aux confins de la Californie. Les approvisionnements

annuels arrivent par mer à Vancouver, et c'est de là aussi que les fourrures et les pelleteries partent pour Londres. La Compagnie fait aussi un commerce considérable de blé et de bois de construction avec les îles de l'océan Pacifique, et, au nord, avec les établissements russes.

En vertu des traités, la Compagnie n'a qu'un droit de participation dans le commerce de ces contrées; elle n'y a, par le fait, qu'un bail résiliable à volonté. Néanmoins elle a paisiblement profité de la négligence primitive et de l'apathie subséquente du gouvernement américain, pour accaparer le commerce de la rivière et de ses affluents, et continue adroitement à se fortifier dans son usurpation, en s'assurant de tous les points importants du pays.

Le fort Georges, primitivement fort Astoria, abandonné lors du transfèrement du comptoir principal à Vancouver, a été rétabli en 1830; c'est

maintenant un poste fortifié et un comptoir commercial. On a pris possession de tous les lieux accessibles aux vaisseaux, et la Compagnie y a récemment établi des postes.

Les capitaux considérables de cette association ; la longue durée de son système, son influence héréditaire sur les tribus indiennes ; son organisation intérieure en vertu de laquelle tout marche avec la régularité d'une machine ; les salaires peu élevés de ses agents, Canadiens pour la plupart, lui donnent un grand avantage sur les marchands américains. Il n'est pas probable que ces derniers puissent se maintenir dans le pays jusqu'à ce que la question du droit territorial ait été réglée entre les deux peuples. Le plus tôt sera le meilleur. C'est une question vitale pour l'honneur et pour l'intérêt national, et chaque année ajoute aux difficultés qui l'environnent.

Le commerce des fourrures, maintenant l'objet

principal de toutes les entreprises à l'ouest des montagnes Rocheuses, ne constitue qu'une partie des ressources véritables du pays. Outre la pêche du saumon sur la Colombie, capable à elle seule de rendre des profits considérables, les grandes vallées inférieures au dessous du plateau volcanique peuvent nourrir d'innombrables troupeaux de grand et de petit bétail, et soutenir une nombreuse population d'herbagers et d'agriculteurs.

Telle est, par exemple, la belle vallée du Wallamut, d'où l'établissement de Vancouver tire la plus grande partie de ses approvisionnements. La Compagnie y possède des moulins et des fermes, et y assure l'avenir des employés vieillis à son service. Cette vallée, située au dessus des cataractes, a environ cinquante milles de largeur et se prolonge à une grande distance vers le sud; le climat en est doux, abritée comme elle est par des chaînes latérales de montagnes; et le sol, pour sa

fécondité, peut être comparé aux meilleures terres du Missouri.

La vallée de la rivière des Chutes est aussi admirablement propre à l'élevage des bestiaux. Elle produit tous les meilleurs chevaux que la Compagnie emploie dans les montagnes. Cette vallée jouit d'une si heureuse température, que le gazon y pousse toute l'année et qu'on peut y laisser paître les bestiaux pendant l'hiver.

C'est par ces vallées que doit commencer la colonisation future du pays; mais les basses régions des montagnes doivent en contenir un grand nombre d'autres semblables qui, bien qu'aujourd'hui désertes et inhabitées et n'offrant à l'œil du marchand et du trappeur qu'une solitude stérile, pourraient, entre les mains d'agriculteurs habiles, prendre un aspect différent, et se couvrir d'abondantes récoltes et d'innombrables troupeaux.

D'ailleurs les ressources du pays, exploitées seu-

lement par une Compagnie restreinte dans son commerce, ne peuvent se développer que partiellement. Il en serait autrement s'il était exploité par les Américains faisant un commerce direct avec les Indes orientales. Bientôt, réalisant le rêve de M. Astor, ces lieux deviendraient le siége d'un florissant empire commercial.

INSTRUCTIONS

Remises au capitaine Bonneville par le major-général commandant l'armée des États-Unis.

Quartier général de l'armée,
Washington, 3 août 1831.

« Monsieur,

« La demande d'un congé que vous avez faite pour mettre à exécution votre dessein d'explorer les régions en deçà et au delà des montagnes Rocheuses, dans le but de constater la nature et le caractère des diverses tribus d'Indiens qui habitent ces contrées; le commerce qu'on pourrait établir avantageusement avec elles; la qualité du sol, les

productions, les minéraux, l'histoire naturelle, le climat, la géographie et la topographie, ainsi que la géologie des diverses parties du pays, compris dans les limites des territoires appartenant aux États-Unis entre notre frontière et l'océan Pacifique, cette demande a été dûment considérée, soumise à l'approbation du département de la guerre et sanctionnée. Vous êtes donc autorisé à vous absenter de l'armée jusqu'au mois d'octobre 1833. Il est entendu que le gouvernement ne participera aucunement aux frais de votre expédition projetée et dont la proposition vient de vous seul; votre demande n'ayant eu pour objet que d'obtenir de l'autorité compétente la permission d'exécuter votre entreprise. En vous préparant pour cette expédition, vous n'oublierez pas, sans doute, de vous pourvoir d'instruments convenables, et surtout des meilleures cartes de l'intérieur qu'il vous sera possible de trouver.

» Outre les objets que vous énumérez comme rentrant dans le but de votre entreprise, il est à désirer que vous notiez spécialement le nombre des guerriers de chaque tribu ou nation que vous pourrez rencontrer, leurs alliances avec d'autres tribus, leur position relative en ce qui concerne l'état de paix ou de guerre, et si leurs dispositions amicales ou hostiles entre elles sont d'une date récente ou ancienne. Vous nous obligerez en notant leur manière de faire la guerre, leur mode de subsistance à l'état de guerre et à l'état de paix, leurs armes et l'effet qu'elles produisent; s'ils combattent à pied ou à cheval; détaillant la discipline et les manœuvres de leurs troupes guerrières; la force, la taille de leurs chevaux, enfin tous les renseignements que vous jugerez utiles au gouvernement.

» Vous devrez, par toutes les occasions possibles, nous informer de votre position et de vos progrès,

et à l'expiration de votre congé retourner à votre poste.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur,

» Votre obéissant serviteur,

» ALEXANDRE MACOMB,

» *Major général commandant l'armée.* »

Au capitaine B.-L.-E. Bonneville, 7e régiment d'infanterie, à New-York.

—

LES TÊTES-PLATES

ET

LES PIEDS-NOIRS.

Une bande nombreuse de guerriers têtes-plates était campée aux alentours du fort. Ils revenaient de la contrée des Buffles et avaient vengé leur défaite de l'année précédente par une victoire signalée sur leurs ennemis les Pieds-Noirs, dont ils avaient fait prisonniers plusieurs guerriers avec leurs femmes. Le tabac et les marchandises de M. Millan avaient été entièrement consommés avant mon arrivée, et le manque de munitions se

faisait surtout sentir parmi les Indiens. C'est pourquoi ma présence ou plutôt celle des objets que j'amenais avec moi fut une grande source de joie pour tout le monde. Les indigènes fumèrent pendant plusieurs jours de suite. Nos chasseurs tuèrent quelques moutons sauvages. J'avais apporté un sac de riz, beaucoup de thé et de café, de l'arrow-root et quinze galons d'excellent rhum. Nous passâmes un joyeux noël, et, à côté d'un bon feu dans une chambre bien chaude, nous oubliâmes ce que nous avions souffert dans notre route à travers les bois. Toutefois, au milieu de nos réjouissances, une circonstance venait singulièrement diminuer le plaisir que nous aurions goûté : je veux parler des malheureux Pieds-Noirs capturés par les Têtes-Plates. Ayant appris qu'ils allaient mettre à mort un de leurs prisonniers, je me rendis à leur camp pour voir ce spectacle. Ce malheureux fut attaché à un arbre; puis ils firent rougir à blanc un vieux canon

de fusil avec lequel ils lui brûlèrent les jambes, les cuisses, le cou, les joues et le ventre. Ils commencèrent ensuite à couper la chair autour des ongles qu'ils enlevèrent; puis ils séparèrent les doigts de la main, phalange par phalange. Pendant l'exécution de ces cruautés, le malheureux captif ne sourcillait même pas, et, au lieu de demander grâce, il stimulait encore leur ingénieuse barbarie par les reproches les plus irritants dont notre interprète nous traduisit ainsi une partie : — « Mon cœur est fort; — vous ne me faites pas mal, — vous ne pouvez pas me faire mal; — vous êtes des imbécilles; — vous ne savez pas torturer; — recommencez. — Je ne sens encore aucune douleur; — nous torturons vos parents beaucoup mieux que cela, car nous les faisons crier comme de petits enfants. — Vous n'êtes pas des braves; vous avez des cœurs pusillanimes et vous avez toujours peur de combattre. » Puis, s'adressant à l'un des Indiens en

particulier, il lui dit : « C'est par l'une de mes flèches que vous avez perdu votre œil ; » sur quoi l'Indien s'élança sur lui, et avec un couteau lui arracha un œil, lui coupant en même temps la paroi du nez. Cela ne le fit pas taire ; avec l'œil qui lui restait, il regarda d'un air farouche un autre Indien et dit : « J'ai tué votre frère et j'ai scalpé votre vieil imbécile de père. » Le guerrier auquel ceci s'adressait s'élança aussitôt vers lui et sépara la chevelure de la tête. Il allait alors lui plonger un couteau dans le cœur, quand la voix du chef le retint. Ce crâne à nu, cette orbite sanglante, ce nez mutilé présentaient alors un horrible aspect, mais ne changèrent en rien son ton insultant : « Ce fut moi, dit-il au chef, qui fis votre femme prisonnière l'automne dernier ; — nous lui arrachâmes les yeux et la langue ; — nous la traitâmes comme un chien. Quarante de mes jeunes guerriers....... »

de fusil avec lequel ils lui brûlèrent les jambes, les
cuisses, le cou, les joues et le ventre. Ils comm[illegible]-
cèrent ensuite à couper la chair autour des on[illegible]
qu'ils enlevèrent ; puis ils séparèrent les doig[illegible]
la main, phalange par phalange. Pendant l'exéc[illegible]
de ces cruautés, le malheureux captif ne sour[illegible]
même pas, et, au lieu de demander grâce, i[illegible]
mulait encore leur ingénieuse barbarie pa[illegible]
reproches les plus irritants dont notre inter[illegible]
nous traduisit ainsi une partie : « Mon
est fort ; — vous ne me faites pas mal ; — vo[illegible]
pouvez pas me faire mal ; — vous êtes des ir[illegible]
cilles ; — vous ne savez pas torturer ; — recomm[illegible]
[illegible] ; — Je ne sens encore aucune douleur ; — n[illegible]
torturons vos parents beaucoup mieux que ce[illegible]
[illegible] nous les faisons crier comme de petits enfa[illegible]
[illegible] Vous n'êtes pas des braves ; vous avez de[illegible]
pusillanimes ; et [illegible] toujours pe[illegible]
braves. » Puis [illegible] à l'un[illegible]

imes passer une
ans, entourée de
nt à une extrémité
ertain nombre de
es intentions in-
nt émus pour l'in-
nençâmes nos re-
même réponse
nt employer, dans
moyens compa-
onnâmes à notre
ne fussent le prix
et l'estime que
nous quitterions
discontinuaient
envers leurs pri-
, et la malheureuse
oupe de ses amis dé-
faillit échouer par les

Le chef, dès qu'il entendit parler de sa femme, ne put plus se contenir : il saisit son fusil, et avant que cette dernière phrase fût achevée, une balle traversa le cœur du brave Pied-Noir et termina ses effroyables souffrances. Quelque horrible que fût ce spectacle, il fut surpassé encore par les atroces cruautés exercées sur les femmes, et auxquelles, je suis fâché de le dire, les femmes têtes-plates prirent une part plus active encore que les hommes. Je fus témoin d'une partie des souffrances infligées à une jeune femme, et les détails en sont trop révoltants pour être publiés. Nous fîmes des représentations contre l'exercice d'aussi horribles cruautés. Ils nous répondirent que les Pieds-Noirs traitaient les leurs de la même manière ; que c'était une coutume adoptée par tous les guerriers rouges, et qu'ils ne sacrifieraient certainement pas les intérêts de leur vengeance aux sottes et pusillanimes considérations des blancs.

Quelque temps après, nous vîmes passer une jeune fille de quatorze ou quinze ans, entourée de vieilles femmes qui la conduisaient à une extrémité du village, où les suivaient un certain nombre de jeunes hommes. Ayant appris les intentions infâmes des vainqueurs, et vivement émus pour l'infortunée victime, nous recommençâmes nos remontrances auxquelles on fit la même réponse. Les voyant inflexibles, et désirant employer, dans l'intérêt de l'humanité, tous les moyens compatibles avec notre sûreté, nous ordonnâmes à notre interprète de leur dire que, quels que fussent le prix que nous attachions à leur amitié et l'estime que nous faisions de leurs fourrures, nous quitterions leur pays pour toujours s'ils ne discontinuaient leurs lâches et indignes cruautés envers leurs prisonniers. Ceci eut l'effet désiré, et la malheureuse captive fut reconduite au groupe de ses amis désolés. Notre intervention faillit échouer par les

reproches furieux des infernales sorcières qui conduisaient la jeune fille au sacrifice. Elles dirent aux jeunes guerriers qu'ils étaient des lâches, des imbéciles, et avaient moins de cœur que des puces; elles les adjurèrent au nom de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs épouses, de suivre l'exemple de leurs ancêtres et de se venger sur les chiens de Pieds-Noirs. Les Têtes-Plates parurent indécis; mais nous feignîmes de ne pas comprendre ce que les vieilles femmes avaient dit. Nous leur représentâmes que cet acte d'abnégation de leur part serait particulièrement agréable aux blancs; que, par là, ils amèneraient notre résidence permanente parmi eux; et qu'en retour de leurs fourrures ils seraient approvisionnés de fusils et de munitions, de manière à repousser les attaques de leurs vieux ennemis, et à empêcher que leurs parents ne fussent faits prisonniers. Cela détermina les indécis, et le chef promit qu'il ne serait plus infligé de

tortures aux prisonniers, promesse qui, je le crois, fut fidèlement observée, du moins pour cet hiver.

Les Têtes-Plates avaient été autrefois beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient à l'époque dont nous parlons; mais, grâce aux hostilités perpétuelles entre eux et les Indiens Pieds-Noirs, leur nombre a beaucoup diminué. Chez les blancs, l'orgueil, la politique, l'ambition, l'intérêt de la défense ou l'amour des conquêtes, inondent fréquemment de sang chrétien le monde civilisé; la seule cause assignée par les Indiens, à leurs guerres perpétuelles, est leur goût pour le buffle. A l'est des montagnes, s'étendent de vastes plaines, fréquentées, durant l'été et l'automne, par de nombreux troupeaux de buffles. C'est là que les tribus rivales se rendent pour chasser ces animaux, afin de se procurer une quantité de viande suffisante jusqu'à la saison prochaine. Dans ces excursions,

il leur arrive fréquemment de se rencontrer, et ils se livrent des combats acharnés.

Les Pieds-Noirs revendiquent toute la partie du territoire située immédiatement au pied des montagnes et le plus fréquentée par les buffles; ils prétendent que les Têtes-Plates, en venant chasser en cet endroit, sont des intrus auxquels ils doivent résister en toute occasion. Ces derniers, au contraire, affirment que leurs ancêtres ont toujours réclamé et exercé le droit de chasser sur ces territoires douteux, et que, tant qu'il leur resterait un guerrier vivant, ce droit serait maintenu. Les conséquences de ces guerres continuelles étaient terribles, surtout pour les Têtes-Plates, qui, étant les moins nombreux, en étaient, en général, les victimes. Indépendamment de leur infériorité, sous ce rapport, leur ennemi avait encore sur eux un grand avantage dans l'emploi des armes à feu qu'il obtenait des postes commer-

ciaux de la Compagnie, au fort des Prairies. A ces moyens puissants, les Têtes-Plates n'avaient à opposer que des flèches et leur intrépide bravoure. Avant que nous traversassions les montagnes, chaque année voyait diminuer graduellement leur nombre, et une destruction totale n'eût pas manqué d'en être avant peu la conséquence, sans notre arrivée avec un ample approvisionnement d'armes et de munitions. Ils furent charmés de cette circonstance, et s'approvisionnèrent bientôt de ces articles.

A dater de ce moment, les affaires changèrent de face, et, dans les luttes postérieures, le nombre des tués, des blessés et des prisonniers fut plus égal de part et d'autre. Les Pieds-Noirs s'en irritèrent, et déclarèrent, à nos gens du fort des Prairies que, puisque l'on fournissait aux Têtes-Plates des armes qui produisaient contre leur nation des résultats si meurtriers, tous les blancs qui

tomberaient à l'avenir entre leurs mains, à l'est des montagnes, seraient traités par eux en ennemis. Cette menace, comme on le verra, fut rigidement mise à exécution. Les terres des Têtes-Plates sont abondamment pourvues de daims, de moutons des montagnes, d'ours, de volailles sauvages et de poissons ; quand nous cherchions à les engager à abandonner ces dangereuses expéditions et à se borner aux produits de leur propre territoire, ils répondaient que leurs pères avaient toujours chassé le buffle, qu'ils étaient accoutumés dès leur enfance à en faire autant, et qu'ils n'abandonneraient pas une habitude qui existait parmi eux depuis des générations.

A l'exception des cruautés exercées envers leurs prisonniers, — reproche commun à tous les sauvages, et qui ne doit pas leur être imputé comme un vice particulier, — les Têtes-Plates ont moins de défauts qu'aucune des tribus que j'ai eu occasion

de voir. Ils sont probes dans leurs transactions; braves au combat, paisibles et soumis à leurs chefs, amis de la propreté et ennemis déclarés de toute espèce de fraude. Les femmes sont excellentes épouses et excellentes mères, et leur réputation de fidélité est si bien établie, que nous n'avons jamais entendu dire qu'une seule ait trahi ses devoirs envers son époux. Ils n'ont point le défaut de la médisance, si commun parmi les tribus inférieures, et l'oisiveté est inconnue parmi eux. Les deux sexes sont comparativement très beaux, et leur physionomie est d'une teinte plus claire que le cuivre neuf le plus pâle, après avoir été récemment frotté. Ils sont extrêmement bien faits, d'une taille élancée et jamais corpulente. Le vêtement des hommes consiste uniquement en un long caleçon, appelé *mittasse* par les Canadiens, qui va de la cheville aux hanches, et s'attache par des cordes à une ceinture de cuir; ajou-

tez à cela une chemise de peau de daim préparée, qui descend jusqu'aux genoux avec de longues manches pendantes. Les coutures extérieures du caleçon et des manches ont des franges de cuir. Les femmes portent une robe ample de la même étoffe, qui va depuis le cou jusqu'aux pieds et qui est ornée de franges, de perles fausses et de grelots. Ces vêtements sont régulièrement nettoyés avec de la terre de pipe, qui abonde dans certaines parties du pays, et chaque individu a deux ou trois costumes de rechange. Ils n'ont point de coiffure permanente; quand il pleut, ils se couvrent d'un vêtement de peau de buffle qui leur tient lieu de redingote. Le principal chef de la tribu est héréditaire; mais, en conséquence de leurs guerres continuelles, ils ont adopté la sage et salutaire coutume d'élire, pour les conduire aux combats, le guerrier qui réunit au plus haut point la sagesse, la vigueur et la bravoure. L'élection a lieu chaque

année, et il arrive quelquefois que celui qui était général dans une campagne est simple soldat dans une autre. Ce chef militaire, comme ils le nomment, n'exerce aucune autorité dans la tribu elle-même et est justiciable comme tout autre du chef héréditaire; mais, quand les guerriers partent pour leurs excursions de chasse dans les plaines de buffles, il prend le commandement suprême qu'il exerce jusqu'au retour. Il tient à la main un long fouet avec un gros manche décoré de chevelures et de plumes, et choisit généralement deux guerriers agiles pour ses aides de camp.

Quand on marche contre l'ennemi, il est toujours en tête; au retour, il est à l'arrière-garde. On observe dans la marche le plus grand ordre, et je tiens de M. M'Donald, qui eut occasion d'accompagner quelques unes de ces troupes guerrières dans leurs expéditions, que, si l'un des soldats quittait les rangs,

où enfreignait la discipline, il recevait à l'instant une flagellation du chef. Ce dernier agissait toujours avec l'impartialité la plus grande, et punissait la désobéissance à ses ordres, dans l'un de ses officiers, avec autant de sévérité que dans tout autre délinquant. La coutume, jointe au sentiment public du devoir, les avait habitués à ces actes de pouvoir violent dont ils ne se plaignaient pas, et auxquels ils ne résistaient jamais. Au terme de la campagne, quand on est arrivé dans le territoire de la tribu, son autorité cesse; alors le chef pacifique réunit toute la tribu, et l'on procède à une élection nouvelle; il n'y a point de cabales, ni d'intrigues; et si le dernier chef est remplacé, il quitte ses fonctions avec une apparente indifférence et sans manifester aucun mécontentement. A cette époque, le chef militaire avait été cinq fois réélu: c'était un homme d'environ trente-cinq ans; il avait tué vingt Pieds-

Noirs dans différents combats, et leurs chevelures étaient suspendues, comme un trophée, à cinq poteaux à la porte de sa hutte. Sa femme avait été prise par l'ennemi, l'année précédente, et sa perte avait fait sur lui une impression profonde. Il était hautement respecté de tous les guerriers pour sa sagesse et sa bravoure; la conscience qu'il en avait, jointe à la longue autorité qu'il avait exercée, donnait à ses manières une dignité que nous n'avons remarquée dans aucun autre Indien. Il refusait de prendre une autre épouse; et quand le souvenir de celle qu'il avait perdue revenait à sa pensée, il se retirait dans la solitude la plus profonde de la forêt, pour se livrer à sa douleur, invoquer son ombre et appeler la vengeance sur ses vainqueurs. Quand ces explosions de douleur étaient calmées, sa physionomie prenait une teinte de mélancolie sombre, où l'on pouvait lire le mélange énergique d'une amitié profonde et d'une implacable

haine vouée aux Pieds-Noirs. Nous l'invitions quelquefois au fort, et dans ces occasions nous lui exprimions nos regrets pour la perte qu'il avait faite; mais, en même temps, nous l'instruisions de la manière dont les nations civilisées faisaient la guerre. Nous lui disions que les guerriers faits prisonniers étaient bien traités, qu'on ne les torturait, ni ne les tuait, et qu'un blanc homme d'honneur rougirait de faire le moindre mal à un homme ou à une femme sans défense; que, si cette coutume avait régné parmi ses compatriotes, l'échange des prisonniers lui permettrait de recouvrer sa femme qui, grâce à leur système barbare, était à jamais perdue pour lui; qu'enfin s'il était impossible d'amener la paix avec leurs ennemis, il était du moins possible d'adoucir considérablement les horreurs de la guerre, en adoptant les usages des Européens. Nous ajoutâmes qu'il avait maintenant une occasion glorieuse d'entrer dans cette carrière

de magnanimité en renvoyant sains et saufs les prisonniers qu'il avait faits dans la dernière campagne ; que nos amis de l'autre côté des montagnes emploieraient leur influence auprès des Pieds-Noirs, pour les engager à suivre son exemple, et que peut-être ce serait là un moyen pour réunir dans les liens de la paix les deux nations rivales. Il refusa d'abord de faire aucune espèce d'avance ; mais, à la fin, il consentit à en faire l'épreuve, pourvu que le chef héréditaire et la tribu n'y vissent pas d'objection. En nous quittant il nous dit : « Mes amis blancs, vous ne connaissez pas la sauvage nature des Pieds-Noirs ; ils espèrent exterminer notre tribu; ils sont beaucoup plus nombreux que nous, et sans notre bravoure il y a longtemps qu'ils seraient arrivés à leur but ; nous renverrons les prisonniers comme vous le désirez ; mais je vous annonce d'avance que les Pieds-Noirs ne feront que rire de l'intervention de vos amis d'au

delà les montagnes, et que pas un homme, pas une femme, pas un enfant qu'ils pourront prendre à notre nation ne seront épargnés par eux. Vos efforts pour empêcher l'effusion du sang montrent que vous êtes bons; s'ils suivent votre avis, nous ne tuerons plus nos prisonniers; mais, je vous en préviens, ils se moqueront de vous et vous qualifieront d'insensés. »

Nous fûmes charmés de l'avoir amené jusque-là. Fidèle à sa parole, il assembla les anciens et les guerriers, leur rapporta le sujet de notre entretien, et, dans un long discours, leur conseilla de faire cette épreuve qui serait agréable à leurs amis les blancs, et montrerait leur empressement à éviter toute cruauté inutile; cette proposition inattendue fit naître un débat animé qui se prolongea quelque temps; mais l'opinion soutenue par un homme si respecté finit par prévaloir, et il fut résolu qu'à la fin de l'hiver on renverrait chez eux

les prisonniers pieds-noirs; nous offrîmes de leur fournir des chevaux et des provisions pour leur voyage ou de charger de ce soin les Têtes-Plates à nos frais. Cela fut convenu; et, vers le milieu de mars, les prisonniers partirent bien montés et avec une quantité de viande salée suffisante. M. Millan, qui avait passé trois ans dans leur pays et connaissait leur langue, les instruisit des efforts que nous avions faits pour sauver leur vie et empêcher que de nouvelles tortures n'eussent lieu; il les pria instamment de mentionner cette circonstance à leurs compatriotes, afin qu'ils adoptassent la même manière de procéder. Nous écrivîmes aussi, par leur intermédiaire, aux fonctionnaires des divers établissements du fort des Prairies, leur faisant part du succès que nous avions obtenu, en les engageant à faire tous leurs efforts pour amener les Pieds-Noirs de leur voisi-

nage à suivre l'exemple qui leur était donné par les Têtes-Plates.

Le territoire de cette tribu offre une agréable diversité de bois et de plaines, de vallées et de montagnes, de lacs et de rivière. Outre les animaux déjà mentionnés, on y trouve en abondance des castors, des loutres, des martres, des loups, des lynx, etc.

Les loups de ce district sont d'une taille et d'une hardiesse extraordinaires; il en existait un grand nombre dans le voisinage du fort, dont ils se rapprochaient afin de s'emparer des débris du gibier. Nous avions un beau chien de race croisée, né d'un mâle de Terre-Neuve et d'une louve qui avait été prise fort jeune et apprivoisée par M. La Rocque, au lac La Ronge, sur la rivière Angloise. Cet animal, dans ses combats avec sa race maternelle, avait toujours le dessous. Quand il apercevait un loup près du fort, il l'attaquait avec le

plus grand courage; mais lorsque c'était une louve, il la laissait toujours se retirer sans obstacle. Il disparaissait souvent pendant huit ou dix jours, et revenait le corps couvert de blessures faites par ses rivaux. C'était un noble animal, mais qui paraissait plutôt enclin à chasser le loup que le lynx.

Notre provision de sucre et de mélasse se trouvant épuisée, nous fûmes obligés, pour y suppléer, d'avoir recours au jus de bouleau. Nous perçâmes, à cet effet, les bouleaux en plusieurs endroits; puis, après avoir introduit quelques morceaux d'écorce dans les ouvertures, nous disposâmes des vases pour en recevoir le jus, que nous fîmes ensuite bouillir à l'état de mélasse, et dont nous nous servîmes en place de sucre. Cette substance, d'une douceur amère, remplit passablement notre but.

Les Têtes-Plates sont vigoureux et peu sujets aux maladies. On guérit les blessures communé-

ment causées par une chute de cheval ou un faux-pas dans les montagnes, en les entourant de bandes et de petites planches placées verticalement et maintenues au moyen de courroies en cuir. En cas de confusions, on les saigne aux tempes, aux bras ou au poignet à l'aide de cailloux aigus ou de pointes de flèches. Ils préféraient néanmoins l'usage de la lancette et nous amenaient fréquemment des malades qui semblaient enchantés de ce genre d'opération. Il tomba peu de neige après la Noël, mais le froid était rigoureux. J'éprouvais, dans les épaules et les genoux, des douleurs rhumatismales qui me firent beaucoup souffrir. Un vieil Indien s'offrit à me soulager si je voulais consentir à suivre le régime qu'il avait essayé fréquemment sur les jeunes guerriers de sa tribu. Lorsque je lui demandai quelle était sa méthode, il me répondit qu'elle consistait à se lever de bonne heure tous les jours pendant quelques mois, et à se plonger dans

la rivière : il se chargeait du reste. C'était une étrange proposition, car la rivière était tellement gelée, qu'il fallait pratiquer une ouverture pour chaque immersion.

Je lui demandai s'il ne serait point aussi convenable de prendre le bain dans ma chambre à coucher. Il me répondit, en secouant la tête, qu'il était surpris qu'un jeune chef blanc, qui devait être instruit, pût faire une aussi folle demande. Toutefois, réfléchissant que le rhumatisme était étranger aux Indiens, tandis qu'un grand nombre de nos compatriotes en sont martyrisés; songeant surtout que j'étais à plus de trois mille milles de toute assistauce médicale, je résolus d'adopter ce désagréable expédient, et, dès le lendemain matin, je commençai. L'Indien débuta par pratiquer dans la glace un trou assez large pour nous recevoir tous deux, après quoi il me fit signe que tout était prêt. Enveloppé d'une vaste peau de buffle, je me

dirigeai vers l'endroit en question; puis, me mettant tout nu, nous sautâmes ensemble dans l'orifice glacé. Il commença aussitôt par me frotter les épaules, le dos et les hanches. Pendant ce temps, ma chevelure était ornée de glaçons, et, quand que la partie inférieure de mon corps subissait les frictions, ma figure, mon cou et mes épaules se couvraient d'une mince couche de glace. Quand tout fut terminé, je roulai une couverture autour de moi, et courus à la chambre à coucher, où j'avais d'avance fait allumer un bon feu; je ne tardai pas à ressentir par tout le corps une bienfaisante chaleur. Quelque froides et désagréables que fussent ces ablutions matinales, je m'en trouvai si bien, que je les continuai pendant vingt-cinq jours, au bout desquels mon docteur daigna me dire qu'elles n'étaient plus nécessaires, et que je m'étais comporté en homme sage. Depuis, je n'ai plus éprouvé de douleurs

rhumatismales. Un de nos vieux Canadiens, affligé, depuis plusieurs années, d'un rhumatisme chronique, demanda à l'Indien s'il pourrait le guérir de la même manière; ce dernier répondit que c'était impossible, mais qu'il essaierait un autre traitement. En conséquence, il construisit la charpente d'une hutte de quatre pieds et demi de haut sur trois de large, de la forme d'une ruche, et la couvrit de peaux de daim. Il fit alors chauffer quelques pierres à un feu voisin, et plaça le patient tout nu dans l'intérieur de la hutte; on y jeta les pierres chaudes sur lesquelles on versa de l'eau : l'entrée fut alors hermétiquement fermée, et on y laissa notre homme, jusqu'à ce qu'il suppliât qu'on vînt le délivrer, déclarant qu'il était presque suffoqué. En sortant de la hutte, il était dans un état de transpiration abondante. L'Indien le fit immédiatement envelopper de couvertures et mettre au lit. Cette opération

fut répétée plusieurs fois, et bien qu'elle n'amenât pas une cure complète, les douleurs diminuèrent à tel point, que le patient put vaquer à ses affaires et dormir d'un assez bon sommeil.

Les Têtes-Plates croient à l'existence d'un génie du bien et d'un génie du mal, et, conséquemment, à un état futur de récompenses et de peines. Ils croient qu'après la mort, l'Indien honnête homme va dans un pays où règne un été perpétuel; que là il retrouve sa femme et ses enfants; que les rivières y foisonnent de poissons et les plaines de son buffle chéri, et qu'il y passe son temps à la chasse et à la pêche, libre des terreurs de la guerre ou du froid et de la famine. Le méchant, selon eux, va, après sa mort, dans un lieu couvert de neiges éternelles; il y est sans cesse transi de froid, et voit, de loin, des feux allumés dont il ne peut jouir, de l'eau dont il ne peut étancher sa soif, des buffles et des daims qu'il ne peut tuer pour

apaiser sa faim. Une forêt impénétrable, pleine de loups, de panthères et de serpents, sépare ces grelotantes victimes de l'hiver de leurs frères fortunés, qui habitent les prairies du repos. Toutefois leur châtiment n'est point éternel; selon le degré de leurs crimes, ils sont émancipés les uns plus tôt, les autres plus tard, et il leur est alors permis d'aller rejoindre leurs amis dans les Champs-Élysées.

Leur code de morale est court, mais intelligible; ils disent que la probité, le courage, l'amour de la vérité, la piété filiale, l'obéissance aux chefs, l'affection conjugale et paternelle sont les vertus principales qui donnent des droits au séjour de la félicité, tandis que les vices opposés envoient au séjour de douleur ceux qui s'en sont rendus coupables. Leur tradition concernant les castors est fort curieuse; ils croient fermement que ces animaux sont une race d'Indiens déchus qui, en

conséquence de leur perversité, ont irrité contre eux le Grand-Esprit, et ont été condamnés, par lui, à revêtir leur forme actuelle; mais que, plus tard, ils reprendront celle de l'humanité. Ils prétendent que ces animaux ont le don de la parole et qu'on les a entendus discuter entre eux, et juger en conseil de guerre un castor délinquant.

Les naturalistes connaissent la sagacité surprenante de ces merveilleux animaux, leur dextérité à abattre des arbres, leur talent à construire des maisons, leur prévoyance à rassembler et conserver des provisions suffisantes pour les mois d'hiver. Mais il en est peu, que je sache, qui connaissent une coutume remarquable parmi eux, laquelle, plus que toute autre, justifierait la croyance des Indiens que c'est une race déchue. Vers la fin de l'automne, ils se réunissent au nombre de vingt à trente pour construire leurs habitations d'hiver. Ils commencent aussitôt à couper des ar-

bres; rien de plus étonnant que l'intelligence et la patience qu'ils manifestent dans cette pénible tâche. On les voit lever les yeux avec anxiété, examinant l'inclinaison de l'arbre, quand le tronc est presque détaché, et quand un craquement annonce sa chute prochaine, on les voit disperser dans toutes les directions pour éviter d'en être écrasés.

Quand l'arbre est abattu, ils le dépouillent rapidement de ses branches; après quoi, à l'aide de leurs dents, ils divisent le tronc en morceaux d'égale longueur qu'ils roulent vers le cours d'eau où ils ont l'intention de bâtir; deux ou trois des plus âgés surveillent les autres, et il n'est pas rare de les voir battre ceux qui manifestent le moindre symptôme de paresse. Si toutefois quelque individu se montre incorrigible, s'il persiste

à refuser le travail, des tribus tout entières le forcent à chercher ailleurs un abri et des provisions. Ces bannis sont donc obligés de passer un hiver misérable, mourant de faim dans quelque terrier où ils sont aisément trappés. Les Indiens les appellent castors paresseux, et leur fourrure n'est pas la moitié aussi estimée que celle des autres animaux, à qui leur industrie persévérante et leur *prévoyance* assurent des provisions et un abri confortables durant les rigueurs de l'hiver.

Je n'ai pas pu découvrir d'où venait cette désignation de *Pieds-Noirs* et de *Têtes-Plates;* car les pieds des premiers ne sont pas plus basanés qu'aucune autre partie de leur corps, et les têtes des autres ont une rotondité fort bien proportionné. Ce n'est effectivement qu'au dessous des cataractes qu'on trouve de véritables têtes plates,

et c'est à l'embouchure de la Colombie qu'ils y sont en grand nombre.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

UN VOYAGE EN BATEAU DE BUFFLE.

CHAPITRE XLII.

CONTINUATION DU VOYAGE EN BATEAU DE BUFFLE.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE L.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE), rue de l'Éperon, n° 7.

